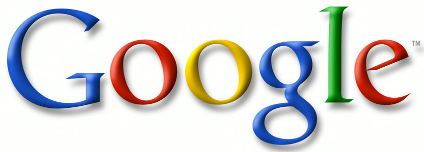
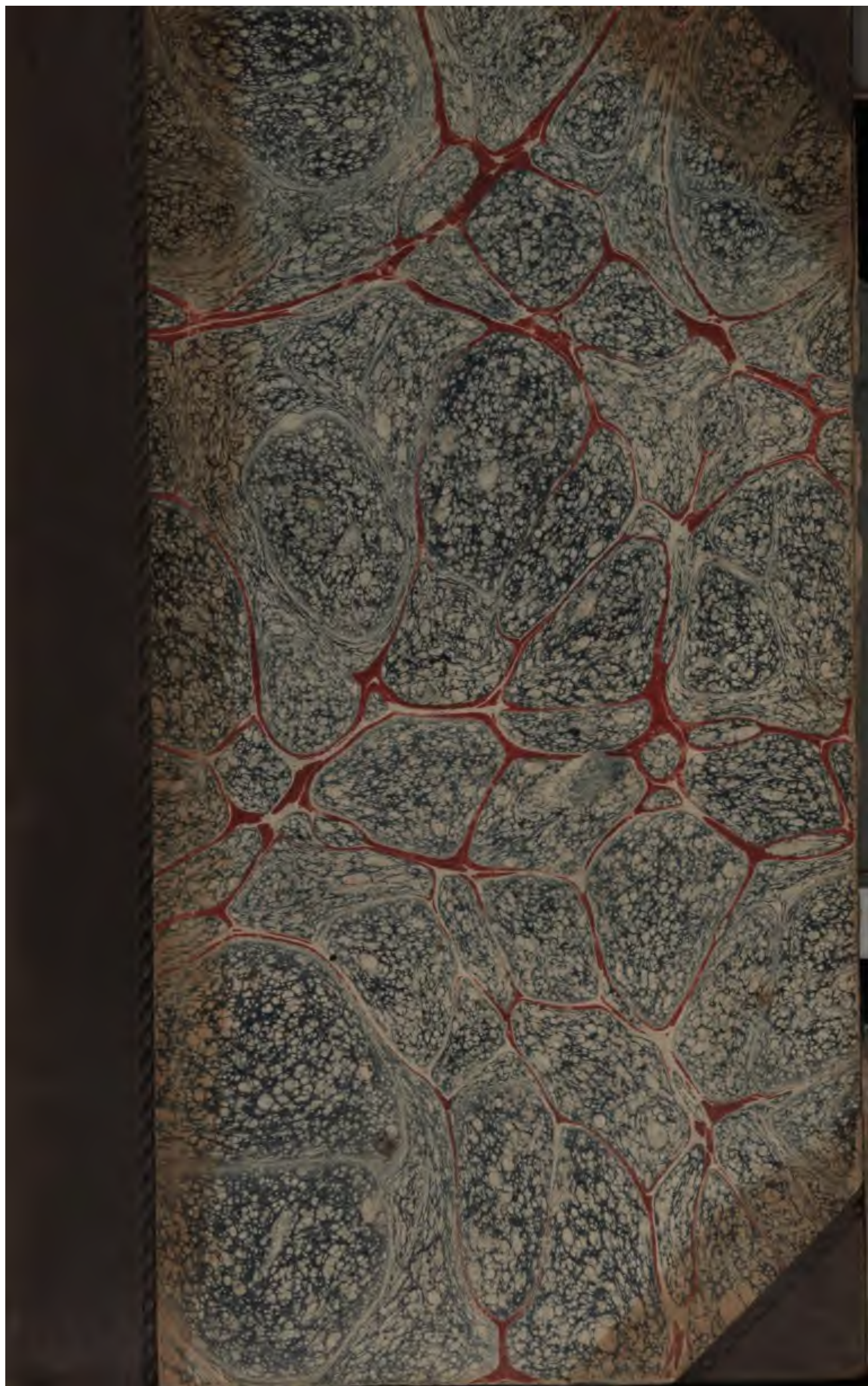





600011201B

HISTOIRE

DE

JOACHIM MURAT.

Imprimerie
d'Auguste Barthelemy,
Rue des Grands-Augustins, n° 10.





SAUVEZ LA TÊTE, VIZEZ AU CŒUR!





HISTOIRE

DE

JOACHIM MURAT.

Par M. Léonard Gallois,

AUTEUR DE L'HISTOIRE DE NAPOLÉON D'APRÈS LUI-MÊME:
DE L'HISTOIRE ABRÉGÉE DE L'INQUISITION D'ESPAGNE, etc.



PARIS,
SCHUBART ET HEIDELOFF, ÉDITEURS,
QUAI MALAQUAIS, N° 1 ;
LEIPZIG,
PONTHIEU, MICHELSEN ET CIE.

1828.

HISTOIRE

DE

JOACHIM MURAT.

Imprimerie
d'Auguste Barthelemy,
Rue des Grands-Augustins, n° 10.



qu'ils l'envoyèrent à Toulouse pour en faire un prêtre.

L'Église formait, sous l'ancien régime, une sorte de noblesse secondaire, accessible à tout le monde, dans laquelle les familles roturières qui avaient de l'ambition plaçaient leurs enfans avec orgueil. La mitre s'offrait de loin au plus pauvre étudiant d'un séminaire, comme plus tard, les épaulettes de général se montraient à l'imagination de tous nos jeunes soldats. Les parens de Murat paraissaient être aussi jaloux d'avoir un prêtre dans leur famille, que Joachim l'était peu de porter le manteau court.

Il avait vingt ans lorsqu'il prit le petit collet. Admis dans plusieurs maisons de Toulouse, il s'y faisait distinguer par une figure agréable et des manières aisées: il avait même pris un ton protecteur, quelquefois arrogant. Comme tout devait être bizarre et romanesque dans sa vie, l'*abbé Murat* devint amoureux d'une jeune et jolie personne de Toulouse: il se battit pour elle, l'enleva, et alla se cacher avec l'objet de sa passion.

Ce premier écart de sa jeunesse changea la destinée de l'abbé Murat; il quitta le petit collet et adopta un genre de vie opposé à celui que ses parens lui avaient prescrit: il courut après les plaisirs, et lorsqu'il eut dissipé ou

Imprimerie
d'Auguste Barthelemy,
Rue des Grands-Augustins, n° 10.



de fils de citoyens actifs. Joachim Murat se mit sur les rangs ; mais il fut si mal noté au conseil de son département, qu'on le raya de la liste des candidats, comme un jeune homme de mœurs déréglées et d'un caractère peu propre à se plier à la subordination militaire. Toutefois Murat avait su captiver la bienveillance de ce même J. B. Cavaignac, qui exerçait alors les fonctions municipales à Gordon, que l'on vit plus tard député à la convention nationale, aux armées, et au conseil des cinq cents, et qui, après avoir rempli les fonctions de commissaire général extraordinaire à Pondichéry, revint en Europe pour y être témoin de l'élévation au trône de Naples de son protégé, dont il fut un des conseillers d'état. Cavaignac, instruit et tolérant, sut faire excuser les torts de la jeunesse de Murat, et obtint son admission dans la garde constitutionnelle.

Ravi de pouvoir prendre l'essor, Murat quitta enfin le toit paternel, et se rendit à Paris avec le jeune Bessières, qui depuis fut maréchal de l'empire et duc d'Istrie. Murat entrait alors dans sa vingt-troisième année; mais il n'était encore qu'un jeune étourdi, dans la tête duquel germaient des idées de liberté et d'égalité plus absolues que celles professées, à la même époque, par les députés à l'assemblée constituante :

et comme il avait trop de franchise pour dissimuler sa pensée, il dut à ses opinions républicaines de mettre souvent l'épée à la main contre ceux de ses camarades qui ne pensaient pas comme lui. Peu de jours se passaient sans que Murat eût à soutenir quelque querelle sérieuse, qui se terminait ordinairement par un duel : en moins d'un mois il dut se battre six fois.

Mais si sa bravoure le faisait considérer d'avance comme un excellent soldat sur le champ de bataille, elle ne pouvait que lui nuire dans un corps soumis à une discipline sévère et destiné à parader autour du palais du roi. Aussi Murat fit-il des démarches pour en sortir le plus tôt possible ; et lorsque, quelque temps avant le licenciement de cette même garde constitutionnelle, il obtint la faveur de passer sous-lieutenant dans le 13e régiment de chasseurs à cheval, ceux de ses camarades qui ne professaient pas des opinions constitutionnelles, le virent partir avec plaisir, parce qu'ils le redoutaient.

A peine fut-il décoré de la modeste épaulette de sous-lieutenant, qu'il se montra révolutionnaire exalté : il fréquentait assidument les clubs, y faisait parfois des motions pleines de fanfaronnades, et devint membre d'un de ces *comités épuratoires* chargés d'examiner la con-

duite de tous ceux qui occupaient les emplois publics; enfin, Murat poussa l'exaltation républicaine jusqu'au point de se faire l'apôtre de Marat : et tel fut alors son aveuglement, qu'à la mort de ce féroce tribun il écrivit d'Abbeville, où il se trouvait en garnison, à la société des jacobins, pour lui faire connaître l'intention où il était de changer son nom en celui du monstre dont un parti venait de faire l'apothéose.

Si l'historien de Murat ne peut garder le silence sur les erreurs de sa jeunesse, il doit dire aussi que, malgré sa facilité à se laisser entraîner dans des systèmes et des théories condamnables, le fougueux Murat fut loin d'être un homme sanguinaire : son caractère était doux, franc, généreux; hors du champ de bataille, où son courage impétueux le portait au milieu du danger, il lui eût été impossible de répandre une goutte de sang. Tels étaient alors tant d'autres républicains si terribles à la tribune lorsqu'une soupçonneuse inquiétude troublait leur tête, si humains, si doux, si philanthropes dès qu'ils ne craignaient plus pour la patrie.

Durant le règne de la terreur, Murat obtint successivement les grades de lieutenant et de capitaine; mais aussitôt après le 9 thermidor an 2, il fut dénoncé comme terroriste, et ne dut qu'à la protection de J. B. Cavaignac, alors dé-

puté à la convention, d'être maintenu dans son grade. La dénonciation fut rayée des registres du comité de salut public, et Murat fut choisi pour aide-de-camp par le général d'Hurre.

Il était chef d'escadron au 21e de chasseurs, et se trouvait à Paris avec son régiment au moment où les sections prirent les armes contre la convention. Bonaparte venait d'être désigné pour défendre la république chancelante; il chargea Murat de se rendre avec deux cents cavaliers à la plaine des Sablons, où se trouvait un parc de quarante pièces de canon qu'il devait ramener à Paris dans la nuit du 12 au 13 vendémiaire : il exécuta promptement un ordre duquel dépendait le succès de la journée; mais au moment où il allait rentrer à Paris, il se trouva en présence des sectionnaires qui se rendaient aux Sablons dans le même but. L'escadron de Murat en serait venu aux prises avec les volontaires des sections, si la bonne contenance des cavaliers et celle de leur chef n'en eussent imposé. Les sectionnaires n'osèrent attaquer les canons qui servirent à les foudroyer le lendemain.

On sait qu'après la journée du 13 vendémiaire, qui raffermit le pouvoir de la convention et consolida la république naissante, Bonaparte fut nommé général en chef de l'ar-

mée de l'intérieur. Cet instinct presque infaillible qui lui annonçait toujours le parti qu'il pouvait tirer d'un homme, lui fit jeter les yeux sur Murat pour en faire son aide-de-camp; il devina tout ce qu'il devait attendre d'un jeune ambitieux dont l'ardent courage ne demandait que des périls. C'était à lui que le général réservait les entreprises les plus brillantes, les coups les plus hardis. Mais il fallait se montrer sur les champs de bataille : la nomination du général Bonaparte au commandement de l'armée d'Italie, vint combler les vœux de son aide-de-camp.

Murat suivit Bonaparte à Nice, où se trouvait alors le quartier-général de cette brave armée qui manquait de tout excepté du courage nécessaire pour affronter les plus grands dangers: là se réunit cet état-major brillant de jeunesse, au milieu duquel Murat se faisait remarquer par sa taille et sa figure martiale, par son caractère chevaleresque, et par l'éclat de son costume; il était déjà ce qu'il ne cessa d'être par la suite, un véritable paladin, un chevalier français : il avait fait graver sur la lame de son sabre ces mots magiques faits pour inspirer les grandes actions : *l'honneur et les dames ;* et ce qui chez un homme ordinaire ou dans un courage médiocre n'eût paru qu'une forfanterie de

théâtre, semblait s'allier et se confondre, sans aucun mélange de ridicule, avec une bravoure héroïque, dont il devait, chaque jour, donner des preuves.

CHAPITRE III.

Murat pendant la première campagne d'Italie (1796.)

LORSQUE le général Bonaparte prit le commandement de l'armée d'Italie, il avait vingt-six ans, et Joachim Murat, son aide-de-camp, en comptait à peine vingt-neuf. Rien ne paraît difficile à cet âge, et il fallait bien avoir la plus grande confiance en soi-même, pour se charger d'une entreprise qu'un vieux capitaine eût jugée impossible à accomplir. En effet, cette armée qui allait marcher à l'immortalité, était alors dans le dénuement le plus absolu. L'infanterie, composée en tout d'environ vingt-huit mille hommes, n'avait ni solde, ni habits, ni souliers; la cavalerie ne comptait que trois mille chevaux dans le plus mauvais état. On était assez bien pourvu d'artillerie, mais on manquait des moyens de transport. Les subsistances étaient mal assurées, et la pénurie du trésor était telle, que le directoire n'avait pu réunir que *deux mille louis* pour cette campagne. Cette position

empirait tous les jours: il fallait avancer ou reculer. La victoire seule pouvait, en lui ouvrant les portes de l'Italie, offrir à l'armée toutes les ressources dont elle avait besoin.

Mais l'Italie était défendue par les Alpes, par des forteresses et par des armées trois fois plus nombreuses que celles de la république. Du côté des Français, il fallait suppléer au nombre par la rapidité des marches; à l'artillerie et au manque de cavalerie, par la nature des positions. Heureusement le moral des phalanges républicaines était excellent: c'étaient les soldats de la liberté, commandés par Bonaparte, ayant sous ses ordres Masséna, Augereau, Laharpe, Serrurier, Joubert, Stengel, Ménars, Gardanne, Leclerc, Dallemagne, Saint-Hilaire, Rampon, Lannes, Murat, Bessières, Junot, Marmont, et tant d'autres guerriers dont les noms sont devenus célèbres.

Le plan du général en chef était de tourner les Alpes, de pénétrer en Italie par les sources de la Bormida, de surprendre les deux armées ennemies par des manœuvres inattendues, et d'étourdir les généraux sardes et autrichiens par des succès éclatans. En moins de dix jours, le passage de l'ordre défensif à l'ordre offensif s'opéra sans que l'ennemi s'en aperçût: Gênes fut menacée.

Il était bien difficile de se faire remarquer dans cette jeune armée remplie d'audace et de patriotisme, et cependant Murat y parvint dès les premiers combats par une valeur que l'on ne pouvait s'empêcher d'admirer. Déjà il s'était distingué à Montenotte, à Millesimo et à Dégo; mais une occasion plus brillante lui fut offerte à la bataille de Mondovi. Le général Stengel y commandait la cavalerie française; il chargeait pour la première fois l'ennemi en plaine, lorsque la mort vint le frapper. Le colonel du 21ᵉ de dragons Murat, à qui le général en chef venait de donner le grade de chef de brigade, remplaça aussitôt Stengel dans le commandement de la cavalerie, chargea vigoureusement les Piémontais, et les poursuivit jusqu'à Mondovi, dont les immenses magasins tombèrent au pouvoir des Français.

« Je dois encore vous faire connaître le chef de brigade Murat, aide-de-camp du général Bonaparte, écrivait au directoire, après la prise de Mondovi, ce même Salicetti alors commissaire près l'armée d'Italie, que nous retrouverons, douze ans plus tard, ministre de la police et de la guerre du roi de Naples Joachim Murat; cet officier, toujours en marche contre l'ennemi, a constamment employé, dans toutes les occasions qui ont eu lieu, un courage

et une audace au dessus de tout éloge. »

En peu de temps Murat s'était acquis la confiance de son général, et l'estime de tous ses braves compagnons d'armes; et lorsque, quelques jours après la bataille de Mondovi, Bonaparte eut forcé le roi de Sardaigne à se détacher de la coalition et à signer l'armistice de Chérasque, Murat fut envoyé en mission à Turin. Il fut ensuite choisi pour porter au directoire les vingt et un drapeaux pris sur l'ennemi dans cette courte et brillante campagne.

Personne n'était plus propre que lui pour cette solennité pompeuse et presque théâtrale, et ce ne fut pas un spectacle sans intérêt que celui où l'on vit un jeune et beau guerrier, éclatant d'or et de broderies, présenter aux chefs du gouvernement, au milieu des conseils et d'une population ivre de joie, les drapeaux conquis en vingt jours sur les armées coalisées contre la république française. Murat fut accueilli avec enthousiasme, et le directoire, qui ne l'avait pas même encore reconnu dans son grade de colonel, le confirma dans celui de général de brigade.

Murat n'était pas seulement chargé de cette mission d'apparat: le général en chef lui en avait donné une autre plus propre à manifester la confiance qu'il avait en son aide-de-camp. Tout le

monde sait que Bonaparte avait épousé la veuve du général Beauharnais quelques jours avant d'aller prendre le commandement de l'armée d'Italie; il avait alors voué un culte à cette femme si aimable, et tous ses regrets étaient de ne pas l'avoir près de lui. Murat, porteur des lettres les plus pressantes et les plus tendres du général à son épouse, devait joindre ses prières à celles de l'époux, afin d'engager madame Bonaparte à partir pour l'Italie, où il devait l'accompagner. Murat reçut un accueil amical de Joséphine; mais comme elle était alors sérieusement indisposée, et qu'elle se croyait enceinte, elle ne voulut pas s'exposer aux dangers d'une longue route, et Murat retourna au quartier-général, qui se trouvait à cette époque à Milan, y rassurer Bonaparte sur les suites de la maladie de sa femme, et lui annoncer qu'il serait bientôt père: ce qui fut loin de se réaliser.

En entrant dans la capitale de la Lombardie, les soldats de la république française reçurent des Milanais l'accueil le plus fraternel. Ce n'était partout que fêtes, illuminations et danses sur les places publiques. La haute société se distingua par les bals charmans qu'elle donnait tous les jours aux généraux et officiers français, et le beau sexe montrait un grand empressement à

plaire à ces jeunes guerriers. Tous les yeux des belles Italiennes étaient fixés sur le général en chef, qui, épris de sa femme, et craignant d'ailleurs de se laisser vaincre par la mollesse et les plaisirs, se montra un véritable Caton; mais il n'en fut pas de même des officiers de son brillant état-major. Berthier donna le premier l'exemple, il se laissa séduire par madame Visconti, qu'il n'a cessé d'aimer jusqu'à sa mort. La belle, la semillante madame Ruga, n'eut pas beaucoup de peine à se faire aimer par l'aide-de-camp Murat. ...... « Murat est malade, « écrivait quelques jours après Bonaparte à « Joséphine; la déesse du bal, madame Ruga, « lui a donné une galanterie. Il est furieux, il « veut faire mettre son aventure dans les jour- « naux. Je l'ai envoyé à Brescia....... »

Pendant que Murat maudissait à Brescia la belle déesse du bal, les troupes françaises marchaient à de nouveaux triomphes. Murat accourut reprendre sa place auprès du général en chef, et eut bientôt mille occasions de se faire citer dans ces rapports au directoire, qui préludèrent aux bulletins de la grande armée.

Au passage du Mincio, quatre mille fantassins et trois mille cavaliers autrichiens et napolitains se trouvaient en position dans la plaine; Murat, à la tête d'une brigade de cava-

lerie, chargea les trois mille cavaliers avec son intrépidité ordinaire, les rompit et les mit en fuite, en même temps que le colonel Gardanne avec ses grenadiers chargeait l'infanterie ennemie. Le Mincio fut passé. Dans cette journée Murat se montra aussi brave que généreux; il s'exposa lui-même pour sauver quelques cavaliers qui étaient sur le point de tomber entre les mains des Autrichiens, et fut assez heureux pour les dégager.

Quelques jours après il était de retour à Milan, d'où il fut envoyé à Gênes pour demander l'expulsion des agens de l'Autriche, et particulièrement celle de l'ambassadeur Gerola, qui ne cessaient de fomenter des troubles dans les fiefs impériaux, et qui avaient infesté les grandes routes par des bandes de *Barbets*. Murat parla de manière à être promptement obéi; il fit ensuite organiser des colonnes génoises pour purger les routes et protéger les convois français. Bonaparte fut très-satisfait du résultat de cette mission, et lui en confia bientôt après une autre de la plus grande importance.

Il s'agissait de faire une excursion à Livourne, pour y surprendre cent bâtimens anglais richement chargés qui s'y trouvaient prêts à mettre à la voile. Murat, commandant l'avant-garde de cette expédition, traversa rapidement la Toscane,

comme pour aller occuper Sienne, et tourna brusquement sur Livourne, où il arriva en huit heures de marche forcée; mais les Anglais avaient été prévenus et avaient mis à la voile : néanmoins l'occupation de Livourne et la destruction de la factorerie anglaise furent un coup sensible porté au commerce anglais. L'expédition terminée, Murat repassa l'Apennin et le Pô, pour rejoindre l'armée sur l'Adige. Il avait fait observer la plus grande discipline à ses troupes en traversant la Toscane, et quoiqu'il eût pu s'approprier des richesses immenses à Livourne, il y fit preuve d'un grand désintéressement personnel. A cette époque, toutes les ambitions militaires se montraient pures, ce qui donnait à tous les généraux rivaux de gloire, un caractère de grandeur individuelle, qui disparut avec la république.

Napoléon était alors de retour à Bologne, où il régularisait l'élan des habitans de ces contrées, que la présence des troupes françaises avait électrisés. Bologne surtout se faisait remarquer par son enthousiasme : les fêtes se succédaient partout; Mme Bonaparte, qui s'était enfin rendue aux vœux de son mari, embellissait ces fêtes par sa présence; Murat, son chevalier, se montrait plus que jamais fidèle à sa devise, et les momens qu'il dérobait à la gloire, il les consa-

crait à l'amour qu'il inspirait aux belles Italiennes.

Cependant le maréchal Wurmser était arrivé en Italie avec un renfort de trente mille hommes, et avait joint Mélas : les deux armées autrichiennes réunies formaient un total d'environ soixante-dix mille hommes, tandis que celle de république française ne comptait pas quarante mille soldats. Le général en chef les avait concentrés sur l'Adige et sur la Chiesa : le moment d'agir était arrivé. Murat prit part à presque tous les combats qui eurent lieu avant le second blocus de Mantoue; il se distingua particulièrement sous les murs de cette place, en conduisant contre le camp retranché de Migliaretto deux mille hommes d'élite, avec lesquels il porta l'épouvante et la mort dans les rangs ennemis. Les Autrichiens opérèrent leur retraite avec tant de précipitation, que les Français, commandés par Murat, les suivirent jusque sur le chemin couvert, et quelques braves plus ardens que les autres, s'élancèrent même pour enlever les palissades; mais déjà les Autrichiens avaient reçu des renforts, et ces tentatives de la valeur française devinrent infructueuses.

Murat se faisait remarquer de plus en plus par sa brillante audace et son activité : on le trouvait partout; il se battait nuit et jour contre

les avant-gardes. La bataille de Roveredo lui offrit une nouvelle occasion de donner des preuves de sa bravoure et de rendre de grands services. Pour attaquer les positions formidables qu'occupait le général autrichien Davidowich, il fallait passer le Lavis sur un pont dont le débouché était défendu par tous les moyens propres à arrêter les assaillans : une batterie enfilait ce pont dans toute sa longueur et menaçait de balayer tous ceux qui se présenteraient pour le passage. Pendant que le général Dallemagne affronte ce pont, Murat conçoit l'heureuse idée de faire une diversion : il traverse la rivière à gué, à la tête du 10e de chasseurs, dont chaque cavalier porte en croupe un fantassin, et tombe aussitôt sur les troupes autrichiennes, au milieu desquelles il sème la terreur. Davidowich, craignant une déroute complète, fut forcé de faire précipitament sa retraite. Murat le harcela jusqu'à ce que la nuit couvrît de ses voiles ce champ de carnage, où venaient d'avoir lieu tant d'actions d'éclat.

Quelques jours après eut lieu la bataille de Bassano. Murat n'avait sous ses ordres que quelques détachemens de cavalerie; mais dès que l'infanterie française eut rompu les colonnes autrichiennes, il se jeta sur elles, les mit dans le

plus grand désordre, et les poursuivit l'épée dans les reins jusqu'à Bassano.

Les personnes qui sont familiarisées avec les campagnes d'Italie, savent qu'après la bataille de Bassano il ne se serait pas sauvé un seul homme des restes de l'armée de Wurmser, sans la méprise d'un guide qui, devant conduire la division Masséna à Sanguinetto, par la voie la plus courte, prit la plus longue. Ce contre-temps retarda la marche de cette division. Murat, qui avait devancé Masséna, arrivait au village de Cerca, avec une avant-garde de chasseurs, en même temps que le général autrichien Ott y entrait avec ses troupes légères. Murat ne voulut pas reculer devant l'ennemi, et s'élança sur quelques escadrons qu'il réussit d'abord à culbuter; mais il fut bientôt ramené par des troupes plus nombreuses, au milieu desquelles il resta longtemps enveloppé. Heureusement, l'infanterie de Masséna arriva pour le dégager, et pour s'emparer du pont sur lequel l'ennemi devait passer. Dans cette mêlée, où les cavaliers se battirent en désespérés, Murat, couvert de sang, tua ou blessa de sa propre main un grand nombre d'Autrichiens, sans recevoir la moindre égratignure.

Mais il n'en fut pas de même au combat de Saint-Georges : entraîné par son courage au milieu des ennemis, il reçut dans la mêlée un

coup de sabre sur le bras. Il est à remarquer que Murat, toujours heureux sur le champ de bataille, ne reçut sa première blessure qu'au moment où la campagne contre Wurmser allait finir par la fuite des restes de son armée dans Mantoue.

Le général en chef remit alors le commandement du blocus au général Kilmaine, et se rendit à Milan, où Murat le suivit, et où il prit quelques jours de repos nécessaires à la guérison de sa blessure.

Ce fut alors que les duchés de Modène et de Reggio, réunis aux légations de Bologne et de Ferrare, imitant la Lombardie dans son élan vers la liberté, décrétèrent la création de la *République Cispadane*. Bonaparte, conformément aux instructions du directoire, travailla vivement à affermir des révolutions si avantageuses aux succès des armées françaises. Murat reçut plusieurs missions du général en chef, et les remplit de la manière la plus satisfaisante.

La guerre était pourtant loin d'être finie ; la puissance autrichienne n'était pas encore abattue : il lui restait de grandes ressources. Une nouvelle armée, sous les ordres du maréchal Alvinzi, vint fournir à Murat l'occasion d'ajouter de nouveaux lauriers à ceux qu'il avait déjà cueillis en Italie. Bonaparte porta son

grand quartier-général à Vérone, où il se trouvait pour ainsi dire cerné par l'armée d'Alvinzi réunie derrière la Piave, et par celle de Davidowich sortant du Tyrol. Murat prit part aux combats qui eurent lieu sur la Piave et sur la Brenta. Les immortelles journées d'Arcole et de Rivoli fournirent un vaste champ à son courage; et lorsqu'après la dispersion de l'armée d'Alvinzi, Bonaparte crut devoir aller combattre le général Provera devant Mantoue, il laissa à Masséna, à Joubert et à Murat, le soin de poursuivre Alvinzi. Murat, constamment chargé des coups les plus hardis, reçut l'ordre de s'embarquer à Salo avec quelques centaines d'hommes, pour aller couper la retraite aux Autrichiens; après une marche de nuit il arriva au pont de la Corona, et ferma ainsi la seule route par laquelle les colonnes autrichiennes pouvaient se retirer. Il y fut bientôt joint par d'autres troupes françaises, contre lesquelles les Autrichiens vinrent s'entasser, et n'ayant pu rompre le corps de Murat, ils furent forcés de mettre bas les armes et de se rendre à discrétion.

Quelques jours après, il fut encore chargé d'une expédition non moins périlleuse, celle de s'embarquer sur le lac de Guarda, avec deux cents hommes, pour aller descendre sur les

derrières de l'ennemi afin de le tourner ; ce qui fut exécuté avec autant de courage que d'habileté. Les débris de l'armée d'Alvinzi ne trouvèrent plus de salut que derrière la Piave, ou derrière les neiges du Tyrol autrichien, et le vieux maréchal Wurmser fut enfin obligé de rendre Mantoue.

La reddition de ce boulevard de l'Italie mit le général en chef des armées républicaines à même de tirer une vengeance éclatante de la perfidie de la cour de Rome. Une division de dix mille hommes fut destinée à occuper les états du Saint-Siége.

Murat fit partie de cette expédition, peu glorieuse d'ailleurs, puisque les troupes du pape furent rompues et dispersées dans le seul combat livré au passage du Senio. Il fut impossible à la cavalerie française d'atteindre celle du Saint Père, tant la fuite des troupes papales fut précipitée.

Le traité de Tolentino mit fin à la campagne au de 1796, et Murat fut envoyé auprès de Pie VI, pour exprimer à Sa Sainteté toute l'estime et la vénération du général en chef pour sa personne.

Ainsi Murat, qui n'était alors rien moins que bon catholique romain, fut chargé d'aller complimenter ce même pontife que, peu de jours

avant, on faisait figurer d'une manière si indigne de son caractère, dans un ballet qu'un chorégraphe français avait mis en scène au théâtre de Milan.

CHAPITRE IV.

Seconde campagne d'Italie (1797).

MURAT était à peine de retour de sa mission auprès du Saint-Père, lorsque le prince Charles, tout resplendissant de la gloire qu'il venait d'acquérir en Allemagne, arriva à Inspruck pour y prendre le commandement des armées autrichiennes en Italie. Dès les premiers jours de mars, cet archiduc avait cinquante mille hommes, soit dans le Tyrol, soit derrière la Piave : il attendait en outre 40,000 hommes détachés de l'armée du Rhin, ce qui allait lui donner une immense supériorité numérique sur les forces françaises.

Le jeune général en chef de l'armée républicaine brûlait de combattre l'archiduc et de le chasser de l'Italie. Comme il ne pouvait disposer que de 50,000 hommes, il sentit combien il était important de l'attaquer avant l'arrivée du renfort du Rhin. Mais pour s'élancer sur les

Léoben, et y signèrent les préliminaires de la paix.

Pendant que le général Bonaparte négociait à Montebello des traités avec l'Autriche, la république de Gênes, le roi de Sardaigne, le pape, le grand-duc de Toscane, et celui de Parme, Murat fut envoyé dans la Valteline pour enlever cette belle vallée à la domination des Grisons. Il fit une tournée dans cette province, où, à son arrivée, l'esprit public se déclara presque unanimement contre l'aristocratie des Grisons. C'était ce que voulait Bonaparte, et ce que Murat provoqua probablement. Les Valtelins crièrent, eux aussi, *vive la liberté*, et députèrent des hommes investis de la confiance du peuple au directoire Cisalpin, pour demander l'union de la Valteline à la république Cisalpine. Cependant Murat éprouva des difficultés dans cette mission toute diplomatique; un agent de la république française, qui faisait sa cour aux Grisons et aux Suisses, s'était secrètement uni aux aristocrates de ce pays, avec lesquels il cherchait à exciter des alarmes. Mais comme ces intrigues n'avaient pour objet que de maintenir la domination aristocratique des *hauts seigneurs,* les paroles d'un militaire loyal comme Murat, ramenèrent bientôt la concorde et la paix dans cette intéressante vallée; les partis se

réconcilièrent insensiblement, et déposèrent tout ressentiment pour ne s'occuper que des intérêts communs. Après avoir assuré la tranquillité publique, et organisé un comité de surveillance, Murat retourna près du général Bonaparte pour lui porter le vœu des Valtelins. Depuis lors cette vallée, dont la population industrieuse s'élève à près de 80,000 ames, a suivi toutes les chances de la république cisalpine, et du royaume lombard-vénitien.

A la suite d'interminables conférences, le traité de Campo-Formio fut enfin signé le 17 octobre 1797, et le général Bonaparte quitta l'Italie, toute pleine de son nom et de sa gloire, pour se rendre à Rastadt, où Murat l'avait précédé. Peu de temps après, ils revinrent tous les deux à Paris. Murat, bien accueilli par les directeurs de la république, se fit alors remarquer, dans toutes les fêtes qui furent données aux héros d'Arcole, par sa bonne mine et son costume aussi brillant que singulier : il aimait à se couvrir la tête de grandes plumes flottantes, et à porter des habits couverts de brandebourgs d'or, qui attiraient l'attention, au milieu d'autres officiers généraux dont l'uniforme était peu riche et fort simple.

Bonaparte s'occupait alors de l'étonnante expédition d'Égypte; et quoiqu'il eût déjà formé

le projet d'emmener Murat, il lui fit donner, en attendant le jour fixé pour le départ, la mission d'accompagner à Rome le général Berthier, qui venait d'être chargé d'aller renverser le gouvernement papal, et de le remplacer par une république.

La cour de Rome, plutôt aigrie que corrigée par le traité de Tolentino, avait persisté dans son système d'aversion contre les Français. Ce cabinet de faibles vieillards sans sagesse, avait fait fermenter autour de lui l'opinion ; des scènes tumultueuses avaient eu lieu à Rome et dans les campagnes ; le général Duphot avait été assassiné, et l'ambassadeur français s'était retiré à Florence. A peine arrivé à Rome, Murat, sur qui l'on comptait toujours lorsqu'il fallait affronter les périls, fut chargé de marcher contre les rassemblemens nombreux qui s'étaient formés à Castel-Gandolfo, à Albano et à Rocca di Papa, et que l'on savait être en marche sur Rome. Quoiqu'il n'eût à opposer aux paysans romains que des forces bien inférieures en nombre, Murat se porta à leur rencontre, les chargea avec la plus grande impétuosité et tailla en pièces leurs colonnes. Ce fut là son dernier fait d'armes en Italie, avant d'avoir franchi les mers. Nous allons maintenant le suivre dans cette immortelle campagne

d'Egypte, où une armée française allait porter la liberté et la civilisation. Nous le verrons souvent au milieu des Arabes et des Mamelucks, qui admirèrent son courage et son audace.

---

ce n'étaient plus ces preux qui repoussèrent Dragut; les vieux étaient sans forces, et les jeunes avaient fait leurs caravanes sans avoir jamais tiré un seul coup de canon ni de fusil, et sans avoir vu l'ennemi; ils défendirent mal des fortifications formidables, négocièrent honteusement, et remirent la ville aux soldats de cette république française qu'ils avaient tant méprisée. Le pavillon tricolore, après avoir affranchi ce dernier asile de la chevalerie religieuse, flotta vers les bouches du Nil.

Quelques biographes ont écrit que Murat s'était distingué à l'assaut et à la prise d'Alexandrie; ce fait, qui d'ailleurs n'ajouterait rien à la réputation militaire de ce général, est controuvé : deux seules divisions avaient opéré le débarquement lorsque Bonaparte les conduisit vers la ville d'Alexandre ; la cavalerie n'avait pu encore être portée à terre, et Murat ne put jouer un rôle actif dans cette première affaire. Pendant la marche de l'armée républicaine sur le Caire, on vit journellement Murat s'exposer au milieu des Arabes qui harcelaient cette armée sans oser l'attaquer. Et pourtant ce Murat, si intrépide, si audacieux sur les champs de bataille, n'était point doué du courage de tous les momens que les grandes entreprises exigent. « Il serait diffi-« cile, a dit Napoléon, d'exprimer le dégoût,

« le mécontentement, la mélancolie, le déses-
« poir de cette armée lors de ses premiers pas en
« Egypte. Les généraux les plus distingués,
« Lannes, Murat, avaient souvent jeté, dans
« des momens de rage, leurs chapeaux bordés
« sur le sable, et les avaient foulés aux pieds en
« présence des soldats. » Telle fut l'impression que produisit sur les vainqueurs de l'Italie la vue des déserts, qu'on complota plus d'une fois d'enlever les drapeaux et de les ramener à Alexandrie. Mais dès que les Mamelucks ou les Arabes se montraient à l'horizon, les chefs, les soldats reprenaient leur gaîté et leur courage. Ils firent connaître ce qu'ils valaient lorsque Mourad-Bey, général en chef de l'armée turque, les attendit au village de Chebrheis.

Après la bataille des Pyramides et l'occupation du Caire, Murat fut envoyé à la poursuite du bey Ibrahim, qui s'était retiré avec ses Mamelucks dans la direction de Belbeis. Murat dont la prudence ne fut pas toujours celle d'un officier-général, oublia souvent qu'il était à la tête des troupes pour les diriger et non pour combattre personnellement : emporté par son bouillant courage, et monté sur d'excellens chevaux arabes, il s'éloignait journellement de son corps d'armée pour poursuivre les Mamelucks; il portait l'audace jusqu'à s'élancer seul au mi-

lieu d'un parti de cavaliers ennemis, qui l'eussent infailliblement accablé, si un peloton de Français ne fût accouru pour le dégager.

Au combat de Salahieh, livré par la cavalerie française aux Mameluks, Murat ne cessa d'être dans la mêlée à la tête des dragons du 3e régiment, et c'est à ses charges brillantes que les Français durent le succès de cette journée, où l'infanterie ne put trouver l'occasion de prendre aucune part.

En peu de temps Murat s'était acquis en Égypte une réputation égale à celle qu'il avait en Italie, et l'on assure que le fameux Mourad-Bey, général en chef de l'armée turque, était flatté de la conformité qui existait entre son nom et celui de l'intrépide général français, et n'en parlait jamais qu'avec admiration.

Lorsque l'Égypte fut à peu près conquise, Murat alla prendre le commandement de Kélioub, où il ne fut pas plutôt arrivé qu'il dut dissiper journellement des rassemblemens d'Arabes. Ces expéditions fort périlleuses semblaient être un jeu pour lui : il exposait cent fois sa vie pour s'emparer du cheval d'un Arabe.

Ayant été informé, vers la fin de septembre 1798, qu'un grand rassemblement de ces cavaliers nomades se trouvait aux environs de la ville de Mît-Kramr, située sur la branche du

Nil, à côté de Damiette, Murat se concerta avec le général Lanusse, qui commandait dans son voisinage, pour marcher ensemble sur le nouveau foyer d'insurrection. Après avoir réuni leurs troupes, ils atteignirent les Arabes, les battirent et leur prirent deux pièces de canon. Toutefois, les Arabes s'étaient retirés en bon ordre sur une élévation dont le pied était inondé par le débordement du Nil. Cet obstacle n'arrêta pas la marche des Français; ils franchirent le terrain inondé, escaladèrent la montagne, et mirent pour la seconde fois en fuite les ennemis, qui gagnèrent alors, à la nage, la plaine où ils avaient leurs bagages et leurs troupeaux. Murat n'hésita pas à suivre de nouveau les fuyards; les Français, quoique déjà très-fatigués, marchèrent pendant une demi-lieue, ayant de l'eau ou de la vase jusqu'aux aisselles: ils atteignirent et taillèrent en pièces quelques Arabes, mais le reste parvint à s'échapper, abandonnant aux vainqueurs un butin immense. Murat ne voulut pas même s'arrêter à ramasser ce butin; il continua de suivre les Arabes jusqu'au village d'El-Heaber, où la rupture d'une digue et la chute du jour le forcèrent enfin à faire halte. Cette journée rendit le nom du général français si redoutable, que les Arabes n'osaient plus s'approcher des lieux où il commandait.

Néanmoins, dans le mois de décembre suivant, le général Murat eut encore quelques affaires peu importantes avec les Arabes et les fellahs, qui refusaient d'acquitter les contributions imposées : il n'avait qu'à se montrer pour mettre en fuite les rassemblemens.

La tranquillité ayant été enfin rétablie dans toutes les provinces gouvernées par des généraux français, Bonaparte médita le projet d'une expédition en Syrie, autant pour achever de disperser les Mamelucks d'Ibrahim, que pour empêcher la réunion des forces turques qui devaient arriver dans cette province. Il s'occupa donc sans relâche de conduire ses soldats sur de nouveaux champs de bataille, et choisit Murat pour commander l'avant-garde de l'armée d'Orient.

Lorsqu'une partie de l'armée d'Egypte se mit en marche pour la Syrie, à travers les déserts, Murat avait sous ses ordres la cavalerie de cette armée, composée d'environ 1000 hommes formés de divers détachemens, traînant avec eux quatre petites pièces de campagne. C'était là tout ce que Bonaparte avait pu réunir de cavaliers pour aller combattre ces nuées d'Arabes et de Mamelucks montés sur les meilleurs chevaux du monde.

Cette fois Murat ne fut plus démoralisé dans

le désert, comme il l'avait été en marchant d'Alexandrie sur le Caire; et pourtant, égaré par un guide, il erra pendant deux jours sans pouvoir trouver d'eau pour étancher la soif ardente qui le dévorait. Rentré enfin sur la voie, il fit gaîment le reste de la route, et les hymnes républicaines, ces chants tyrtéens par lesquels la victoire était fixée depuis si long-temps sous les enseignes françaises, ne tardèrent pas à retentir dans les mêmes vallons où les Croisés européens firent jadis entendre les cantiques de la foi chrétienne.

C'est dans cette disposition d'esprit que les soldats de la république française arrivèrent près de Gaza, où ils aperçurent un corps ennemi placé sur les hauteurs en avant de cette ville. Le général Murat, marchant avec sa cavalerie en avant de l'infanterie, reçut l'ordre de commencer l'attaque, en chargeant vigoureusement la cavalerie des Mamelucks. Celle-ci paraissait vouloir charger aussi; mais au moment où Murat s'avançait pour la recevoir, elle tourna bride tout à coup et s'enfuit au galop comme pour prendre une autre position. Murat, dans l'espérance de l'atteindre, la suivit et ne tarda pas à la rejoindre : les derniers cavaliers ennemis échangèrent seulement quelques coups de sabre avec le peloton que Murat conduisait;

le gros de cette cavalerie continua [illegible]vement de retraite jusqu'à la nuit, et dis[illegible]. L'armée française entra dans Gaza.

Arrivé devant Jaffa, et pendant que l'infanterie investissait cette ville, Murat fut chargé de faire une reconnaissance exacte de tous les environs et des approches de la place. Cette opération périlleuse fut souvent troublée, sur différens points, par le feu meurtrier de l'artillerie que le gouverneur de Jaffa avait fait mettre en état sur les remparts et dans les tours qui les flanquaient : toutefois, la reconnaissance fut achevée, et l'on dut aux renseignemens donnés par Murat, les dispositions prises pour l'assaut qui fut donné à cette ville.

La rapidité avec laquelle les Français s'étaient emparés de Jaffa leur avait inspiré une confiance telle, qu'ils regardèrent le siége de Saint-Jean-d'Acre comme une entreprise facile. Les difficultés qu'ils ne tardèrent pas à éprouver changèrent bientôt les idées, et l'on s'occupa de préparer une attaque régulière.

Dans ces entrefaites, le général en chef apprit que les Syriens formaient des rassemblemens considérables sur divers points, et qu'ils devaient, après s'être réunis aux Naplousins, attaquer l'armée assiégeante. Bonaparte résolut de faire quelques détachemens destinés à parcourir

le pays, et à reconnaître la force et la position des ennemis nouveaux qu'on lui annonçait. Murat fut envoyé dans la direction du nord-est, pour s'assurer du poste de Zafet. Il parvint sans malencontre jusqu'au fort de Zafet, et quelques coups de canon suffirent pour en chasser la garnison, composée presque en entier de Maugrabins, qui proposèrent à Murat de se mettre sous ses ordres. Le général français accepta, mais ne se fiant pas à leur fidélité, il les dirigea sur le camp de Saint-Jean-d'Acre, tandis qu'il laissait dans Zafet une garnison plus sûre. Il continua ensuite sa marche, pénétra par la plaine de Jacoub jusqu'au lac de Génézareth, et fit faire halte à sa troupe sur les bords du Jourdain. Cette reconnaissance n'ayant rien fait apercevoir qui pût faire croire au rassemblement de troupes dont on menaçait l'armée, Murat retourna sur Zafet, et bientôt après au camp d'Acre.

L'événement prouva que Murat avait abandonné trop rapidement le pont de Jacoub; car le jour même où son détachement rentrait au camp, les troupes de Damas, conduites par le fils du pacha de cette ville, effectuèrent le passage du Jourdain, et s'établirent dans la ville de Tabarieh. La garnison française de Zafet ne tarda pas à être attaquée. Bonaparte sentit

combien il était urgent d'en venir à une action générale pour éloigner une masse aussi formidable qui pouvait venir l'attaquer lui-même dans son camp; il résolut de prendre avec lui toutes les troupes du siége dont il pouvait disposer sans compromettre cette opération, et de les conduire à l'ennemi extérieur pour le forcer à repasser le Jourdain.

Murat fut d'abord envoyé en avant avec mille hommes d'infanterie, une pièce d'artillerie, et un faible détachement de dragons, avec ordre de marcher à grandes journées vers le pont de Jacoub, de s'en emparer, de prendre à revers les troupes qui bloquaient Zafet, et d'opérer, s'il était possible, sa jonction avec Kléber, qui était à Nazareth. Murat marcha avec une rapidité étonnante: en moins de trois jours il débloqua Zafet, chassa les ennemis du pont de Jacoub, surprit le fils du pacha de Damas à la tête d'un fort détachement, et le poursuivit jusque sur la grande route qui conduit à cette capitale de la Syrie. Ce dernier avantage, remporté la veille de la bataille du Mont-Thabor, avait privé l'ennemi d'un de ses principaux points de retraite. Réuni le soir de la bataille à un détachement de cavalerie que Bonaparte avait envoyé sur le camp des Mamelucks, Murat tua un grand nombre de ces derniers, fit trois cents

prisonniers, arrêta un convoi de cinq cents chameaux, et enleva tous les riches bagages, les munitions et les vivres qui se trouvaient dans le camp. C'est ainsi qu'il contribua à rendre la victoire décisive. Le lendemain il courut s'emparer des immenses magasins que les ennemis avaient formés à Tabarieh.

La victoire de Mont-Thabor ayant débarrassé Bonaparte des Mamelucks, il retourna sous les murs de Saint-Jean-d'Acre. Un troisième assaut fut ordonné, et Murat, qui, en qualité d'officier-général de cavalerie, restait dans l'inaction, sollicita la permission de monter à la brèche. Ce périlleux honneur lui ayant été accordé, il se place à la tête d'un bataillon de grenadiers et s'avance vers les remparts au milieu d'une grêle de balles. Son audace semble s'accroître avec le danger. Il arrive sur la brèche : là les Français s'aperçoivent qu'ils ont encore un grand fossé devant eux, et rien n'était disposé pour le franchir. On hésite, et dans ce moment terrible une balle perce l'habit et la cravate de Murat, et lui effleure le cou ; une autre balle lui abat son panache, qui tombe du côté des ennemis, et reste entre les mains du pacha Djezzar comme un trophée glorieux. Murat voit son ami Venoux tomber à ses côtés, et se trouve lui-même forcé d'abandonner ce théâtre de carnage.

Il fallut enfin renoncer à prendre Saint-Jean-d'Acre et penser à retourner en Égypte. Durant cette retraite l'armée française fut souvent inquiétée par des partis de Naplousins; Murat était chargé de les poursuivre, et il ne se passait pas de jour qu'il ne fît des prisonniers.

A peine était-il de retour au Caire, que le général en chef l'envoya, avec un détachement de cavalerie, au secours du général Destaing, qui luttait avec Mourad-Bey dans l'Oasis des lacs de Natron. Il allait enfin se mesurer avec ce fameux bey, son homonyme; mais Mourad s'enfonça dans le désert. Murat le poursuivit long-temps avec sa cavalerie et les dromadaires; mais n'ayant pu l'atteindre, il retourna aux Pyramides près du général en chef.

Ce fut en ce moment que Bonaparte reçut l'avis du débarquement, à Aboukir, d'une armée ottomane, à laquelle les Mamelucks et les mécontens égyptiens devaient se joindre pour coopérer à la délivrance de leur pays. A cette nouvelle, le général en chef désigna le bourg de Rahmanieh comme premier rendez-vous de l'armée, et Murat eut ordre de se rendre de suite à cette destination avec sa cavalerie et d'autres troupes qui devaient former l'avant-garde. Bonaparte, décidé à livrer bataille aux Osmanlis, ordonna à l'armée, réunie pendant que

Mustapha-Pacha était dans la plus parfaite tranquillité, de se mettre en mouvement. L'avant-garde, sous les ordres de Murat, forma le centre. Au moment où le général Lannes se portait rapidement sur la première ligne des retranchemens, Murat par une manœuvre hardie se jetait sur les derrières des Turcs, qui, se voyant pressés vivement d'un côté et coupés de l'autre par la cavalerie française, essayèrent vainement de se retirer. Deux mille d'entre eux, dépostés et enveloppés, furent tués ou se noyèrent dans la mer.

Cependant le point principal de la défense des Turcs allait être la redoute qui se trouvait au centre de leur nouvelle ligne : Bonaparte changea aussitôt ses premières dispositions ; il fit passer la cavalerie à sa droite pour engager et enfoncer la gauche de l'ennemi le long de la plage. Murat attaqua les Turcs, les chargea avec la plus grande vigueur à plusieurs reprises, et les força, en les sabrant, de se jeter à la mer; mais cette cavalerie ne put pas pénétrer plus avant, ni se maintenir contre le feu meurtrier de la redoute et des chaloupes canonnières : chaque fois que Murat, emporté par sa valeur, arrivait dans ce défilé de feu, il était obligé de se replier après avoir chargé, et les Turcs rem-

4

plaçaient par de nouvelles troupes celles qui avaient été tuées ou dispersées.

Suivant l'usage barbare qu'ils tiennent des Tartares et des Turcomans, les Osmanlis, auxquels on donnait un prix convenu pour chaque tête ennemie apportée au camp, étaient sortis en foule de la redoute pour couper les têtes des Français morts et blessés, qu'ils couraient porter au quartier-général de Mustapha-Pacha. L'appât de la récompense promise leur avait fait laisser la redoute dégarnie, et un grand désordre s'introduisit dans leurs rangs. L'adjudant-général Roize, ayant remarqué cette confusion, proposa à Murat de mettre à profit cette circonstance, en s'élançant sur la redoute pendant que les Turcs se livraient à leur horrible opération. Murat saisit cette heureuse idée, et à l'instant même il se porte rapidement avec sa cavalerie entre la redoute et la mer. Une partie des cavaliers pénétra dans les retranchemens, et fut bientôt soutenue par l'aile droite. Lannes, profitant du moment où les Turcs, effrayés de cette attaque, commençaient à se troubler, se porte sur la redoute par la face gauche; ses soldats se jettent dans les fossés, gravissent le parapet et sautent dans l'ouvrage. Ainsi coupés par les colonnes de Lannes et de Murat, les Turcs essaient vainement de se défendre. L'infanterie fran-

çaise les presse, les acule entre la mer et la cavalerie : le carnage devient affreux, et ces misérables Osmanlis ne songent pas même à demander quartier; les Français se voient dans la nécessité de les égorger ou de les pousser dans la mer, où les cavaliers les poursuivent encore jusqu'à ce qu'ils les voient noyés.

Cependant le village d'Aboukir tenait encore. Mustapha-Pacha, se refusant à croire que son désastre fût aussi grand, s'y trouvait avec la réserve et les principaux chefs, et songeait à se défendre; mais déjà Murat s'était jeté avec sa cavalerie entre le village et le fort. Toute retraite étant ainsi fermée au généralissime turc : il fallait mettre bas les armes ou mourir. Murat s'étant emparé du camp du Sérasquier pénétra jusqu'à lui : il le trouva combattant encore vaillamment à la tête de deux cents janissaires. Mustapha voyant accourir Murat vers lui, s'avança lui-même rapidement à sa rencontre, et à l'instant où le général le sommait de se rendre prisonnier, le pacha lui tira un coup de pistolet qui l'atteignit au dessous de la mâchoire inférieure, mais ne le blessa que légèrement. Murat, d'un coup de sabre, lui abattit deux doigts de la main, et le faisant saisir par deux soldats, l'envoya au quartier-général. Les janissaires mirent bas les armes.

Telle fut la part glorieuse que Murat prit à la bataille d'Aboukir. Jamais victoire n'avait été peut-être aussi complète et aussi décisive; jamais armée n'avait été détruite avec autant de rapidité; des dix-huit mille Osmanlis débarqués, il ne resta que ceux enfermés dans le fort, et les deux cents janissaires faits prisonniers avec le Pacha. Bonaparte, voulant marquer sa satisfaction à Murat et à la troupe qu'il commandait, ordonna que le nom de ce général, celui de l'adjudant-général Roize, ainsi que ceux des régimens qui avaient combattu sous leurs ordres, seraient gravés sur les deux pièces de canon données par la cour de Londres à celle de Constantinople, et prises sur les Turcs. En même temps le général en chef demanda pour Murat le grade de général de division, qu'il avait si bien mérité.

Les motifs qui ramenèrent le général Bonaparte en Europe sont peu connus; on l'a accusé d'une lâche désertion, et l'imputation d'un retour non autorisé est devenue populaire. Peu de personnes savent que le directoire, s'appuyant sur la situation critique de la France, fit part au général en chef de l'armée d'Orient de l'intention où il était de rappeler cette armée en totalité ou en partie, et que, dans ce dernier cas, il l'autorisa à céder le commandement des troupes

à celui des généraux qu'il jugerait le plus digne de ce poste honorable et difficile. La lettre était terminée par l'assurance de la satisfaction que le directoire éprouverait en voyant en Europe, à la tête des armées de la république, le général qui les avait jusqu'alors si glorieusement dirigées. Déjà Bonaparte avait reçu de son frère Joseph des détails sur les querelles du directoire avec les conseils, et l'avis que son retour était vivement désiré par les amis de la patrie, qui tous se rallieraient à lui, s'il parvenait à mettre le pied sur le territoire de la république.

Bonaparte ne balança plus; il quitta l'Égypte, emmenant avec lui Murat, ainsi que plusieurs autres généraux. Murat fit la traversée sur la frégate *la Carrère*, et débarqua, le 9 octobre 1799, dans la rade de Fréjus.

CHAPITRE VI.

Dix-huit brumaire an 8.—Murat épouse Caroline Bonaparte. (1799.)

Le directoire ne se soutenait plus que par cette force d'inertie qui fait souvent subsister les plus mauvaises institutions, parce que personne ne se présente pour les renverser : il était divisé en deux partis, dont l'un voulait la république avec un chef unique, l'autre la république sans ce chef, lorsque Bonaparte, échappé aux croisières anglaises, arriva à Paris où il fut accueilli par les acclamations des citoyens qui voyaient en lui le véritable sauveur de la patrie en danger; il se déroba d'abord à ces hommages flatteurs pour ne s'occuper que du soin de répondre à la confiance de la nation.

Afin d'arriver plus sûrement à son but, Bonaparte s'appliqua à séduire tous les militaires qui étaient à Paris, et cela ne lui fut pas difficile par l'ascendant qu'il exerçait sur tous ceux qui s'étaient empressés de se réunir autour de lui :

nul d'entre eux n'était plus dévoué que Murat, son ami et sa créature; il entra dans la conspiration qui devait renverser la constitution de l'an III, et fut le premier à offrir l'appui de son bras à son général.

Déjà dans la soirée du 17 brumaire, Murat avait tiré son épée dans le salon de Bonaparte, et avait juré de ne la remettre dans le fourreau qu'après avoir contribué à placer le vainqueur de l'Italie et de l'Égypte à la tête du gouvernement de la république française. Murat agissait franchement, il aimait la liberté et croyait que ce n'était que pour la consolider que Bonaparte ambitionnait le pouvoir : il fut, ainsi que tant d'autres généraux républicains, dupe de l'ambition du capitaine qu'il aimait jusqu'à l'adoration. Bonaparte s'empressa de mettre à profit les bonnes dispositions de Murat, il lui ordonna d'être toujours près de sa personne dans ce moment difficile, et il l'avait à ses côtés, tant à la revue du 18 brumaire, que pendant la route de Paris à Saint-Cloud.

C'est à tort qu'on a dit que Murat, à la tête des troupes qui chassèrent les membres du conseil des cinq-cents, avait fait évacuer la salle de l'Orangerie; il ne commandait pas ces troupes: tout ce qu'il fit dans cette journée contre les représentans, fut de les sommer d'évacuer la

salle : « Citoyens représentans, leur dit-il en élevant la voix, on ne répond plus de la sûreté du conseil; je vous invite à vous retirer..... » Et cette sommation ayant été accueillie par les cris de *vive la république!* Murat retourna près de Bonaparte, qu'il accompagna au conseil des anciens, et qu'il ne quitta pas un seul instant.

Lorsque la minorité du conseil des cinq cents sanctionna le soir tout ce qui avait été fait, et justifia, par un décret, les attentats commis dans cette journée par la force armée contre la majesté du corps législatif, réputé inviolable, un autre décret d'un exemple funeste déclara que les généraux Bonaparte, Lefebvre, Murat, Gardanne, et tous les militaires qui le matin avaient sauvé le général et fait évacuer la salle, avaient bien mérité de la patrie. Murat le croyait probablement.

Quelques jours après la nomination des consuls de la république, Murat fut nommé général de division, et investi du commandement de la garde consulaire : de ce moment sa fortune fut plus que jamais attachée à celle du premier consul, et pour resserrer encore les liens qui l'unissaient au chef du gouvernement, il désira et obtint d'entrer dans sa famille.

Le premier consul avait trois sœurs : l'aînée avait épousé le capitaine Félix Bacciochi, noble

corse, depuis prince de Piombino; la seconde était mariée au général Leclerc, qui périt à Saint-Domingue; la plus jeune, Caroline-Marie-Annonciade, avait alors environ 18 ans. « Avec une figure fort belle, a dit Napoléon à Sainte-Hélène, ma sœur Caroline n'avait pas moins été regardée dans son enfance comme la sotte, la cendrillon de la famille; mais elle en a bien rappelé : elle a été une très-belle femme, et est devenue très-capable ; les événemens l'avaient formée. Il y avait chez elle de l'étoffe, beaucoup de caractère, et une ambition désordonnée. » Tel est le portrait que Napoléon faisait de sa sœur à ses compagnons d'exil.

Murat, qui n'avait laissé qu'un enfant lorsqu'il partit pour l'Egypte, trouva à son retour une femme charmante, douée de toutes les grâces qui pouvaient rehausser la beauté; et comme il était dans son caractère d'aimer avec exaltation, il devint éperdument épris de la sœur de son général, de son frère d'armes.

Nul d'entre les lieutenans de Bonaparte ne lui était plus dévoué que Murat, aucun d'eux ne lui avait rendu d'aussi grands services que lui, tant en Italie qu'en Egypte, et particulièrement dans la journée du 18 brumaire, dont le souvenir devait être si profondément gravé dans la mémoire du premier consul : aussi Murat

n'eut-il aucune peine à obtenir la main de Caroline Bonaparte. Ni l'ambition ni l'intérêt personnel n'entrèrent pour rien dans ce mariage, qui fut célébré aux Tuileries, le 20 janvier 1800, avec une pompe dont ce palais n'avait pas été témoin depuis la révolution.

De ce jour le sort de Murat fut irrévocablement attaché à celui de son beau-frère.

CHAPITRE VII.

Campagne de Marengo. — Retour de Murat dans son département. (1800.)

Après de longs et glorieux travaux, Murat, au comble de la félicité, goûtait quelque repos auprès de sa jeune moitié, lorsque les consuls décrétèrent la création d'une armée de réserve, destinée d'abord à fournir des renforts, tant à l'armée du Rhin qu'à celle d'Italie. Tous les militaires rentrés dans leurs foyers depuis les dernières campagnes, avaient été appelés à reprendre leurs places sous les drapeaux de l'honneur; les généraux, officiers et soldats de l'armée d'Égypte qui se trouvaient en France devaient aussi faire partie de cette armée, et tel était à cette époque l'enthousiasme que le premier consul avait inspiré à la masse des citoyens, qu'il suffit de cet appel pour déterminer une foule de jeunes gens à briguer l'honneur de servir sous ses ordres. Mais pendant que l'armée

de réserve se réunissait, les troupes de la république qui combattaient dans la Ligurie sous les ordres de Masséna, furent séparées en deux ailes par les Autrichiens. Bonaparte changea aussitôt son premier plan, et résolut de donner à *plein collier* en Italie, par les débouchés du Saint-Bernard : en conséquence il quitta Paris le 6 mai 1800, et se rendit à Lausanne, accompagné de Murat et de plusieurs autres généraux. Le 17 du même mois, l'armée de réserve, réunie au pied du Saint-Bernard, commença son mouvement, et exécuta ce passage mémorable, prodige des temps modernes.

A peine l'armée française fut-elle descendue dans les plaines du Piémont, que Murat reçut l'ordre de se porter sur Santhia avec une avant-garde de 1500 chevaux; là, s'étant réuni aux divisions Boudet et Loison, il marcha sur Vercelli, où il se présenta le 27 mai. La cavalerie autrichienne voulut défendre les bords de Sesia; mais Murat la culbuta dans cette rivière et entra à Vercelli : les Français y trouvèrent d'immenses magasins de riz, de blé et d'avoine.

Cependant le général autrichien Laudon était arrivé à marches forcées sur l'Adda, avec tout ce qu'il avait pu réunir de troupes de toutes armes : averti de l'approche de ce corps, Murat se dirigea sur Novara, pour y attaquer ce gé-

néral, qui se retrancha dans une fort bonne position sur la rive gauche; Murat fit alors ses dispositions pour passer le Tesin. Ce passage était une opération assez importante pour que le premier consul crût devoir y présider lui-même. Pendant que le combat s'était engagé au village de Turbigo, Murat exécuta le passage à Buffalora, sur la grande route de Milan : il avait l'espoir d'atteindre au moins l'arrière-garde du général Laudon, aussi s'avança-t-il rapidement vers la capitale de la Lombardie; il fut un des premiers Français qui y entrèrent, une heure après l'évacution de cette ville par les Autrichiens.

Murat ne s'arrêta guère à Milan, et aussitôt après le passage du Pô, il reçut l'ordre de poursuivre vivement les Autrichiens, de les éloigner de la rive gauche de l'Adda, et de les contenir au-delà, afin d'ôter aux généraux Laudon et Wukassowich, la possibilité de se réunir aux troupes autrichiennes qui se trouvaient déjà sur la rive droite du Pô. Le résultat de tous ces mouvemens, de ces marches rapides, fut la retraite de l'ennemi au-delà de l'Oglio : la terreur des armes françaises pénétra jusque dans Mantoue. Bientôt Murat se dirigea sur Plaisance avec sa cavalerie et l'infanterie du général Boudet : les Autrichiens avaient formé des retranchemens et une tête de pont qu'on ne pouvait guère em-

porter en plein jour; Murat en remit l'attaque au lendemain, mais les ennemis évacuèrent ces ouvrages et coupèrent le pont. Pendant qu'on se canonnait sur les deux rives, Murat rassembla au-dessous de Plaisance une vingtaine de bateaux, sur lesquels il fit embarquer deux demi-brigades qui parvinrent sur la rive droite : en même temps il effectua lui-même un second passage, et pénétra dans Plaisance par un autre point. Les Autrichiens se voyant assaillis de tous les côtés, se retirèrent dans la citadelle; Murat allait faire attaquer ce château, lorsqu'une nouvelle colonne autrichienne, arrivant de Parme en toute hâte, culbuta les premiers postes français. L'alarme se répandit en un instant dans la ville, et les Autrichiens renfermés dans le château, conçurent quelques espérances; mais Murat s'empressa d'aller à la rencontre de la colonne ennemie : on se battit à l'entrée de la ville, et les Autrichiens qui s'étaient trop aventurés, furent presque tous tués ou faits prisonniers. Murat resta maître de Plaisance.

Cependant le général Mélas, accouru de Nice, s'était décidé à tenter la chance d'une bataille générale. Bonaparte porta son quartier-général à Voghera, Murat ayant sous ses ordres la cavalerie, prit position entre Ponte-Curone et Tortone, et fut bientôt après chargé de par-

courir la plaine entre la Scrivia et la Bormida, pour reconnaître l'ennemi.

Le lendemain, 14 juin, eut lieu la mémorable bataille de Marengo. Ce ne fut que vers le soir que la cavalerie, sous les ordres de Murat, put combattre glorieusement; elle se trouvait alors placée en seconde ligne, formée en colonne et prête à déboucher par les intervalles des corps d'infanterie, et dès que le moment fut venu de tomber sur les Autrichiens, Murat, à la tête de plusieurs brigades de cavalerie, se jeta avec la plus grande vigueur contre les troupes qu'il avait devant lui, et en fit jusqu'à la nuit un horrible carnage. La part que Murat prit à cette grande victoire lui valut un sabre d'honneur; noble récompense que les consuls de la république française lui firent remettre à la tête des troupes.

Avec la bataille de Marengo finit cette étonnante campagne de trente-cinq jours, qui ôta aux Autrichiens la domination de l'Italie. Murat revint à Paris en même temps que le premier consul.

Ce fut à cette époque, c'est-à-dire dans le mois de sepembre 1800, qu'il forma le projet d'aller dans son département visiter le toit paternel. Ce voyage avait été concerté avec le général Bessières, son illustre compatriote et

son compagnon d'armes : ils étaient partis ensemble de Cahors, tous les deux simples soldats, ils y retournaient, dix ans après, revêtus des plus hauts grades militaire que l'on pût obtenir alors et couverts de lauriers. Leur arrivée dans les lieux qui les avaient vus naître, y excita un enthousiasme général; le peuple se précipitait en foule sur leurs pas, il aurait même dételé leur voiture pour la traîner s'ils ne s'y fussent refusés. La présence de ces deux guerriers confondit toutes les opinions : on n'entendait plus qu'un seul cri, Vive la République! Vive Bonaparte! Vivent les généraux Murat et Bessières! L'accueil qu'ils reçurent des autorités et des habitans dut les récompenser de tout ce qu'ils avaient fait pour la patrie.

CHAPITRE VIII.

Expédition de Murat contre Naples (1801).

Le commencement de l'année 1801, vit expirer le système de division entretenu par Pitt: la pacification se préparait dans toute l'Europe. L'Angleterre n'avait plus de levier à faire mouvoir que dans un coin de l'Italie.

Les intrigues de la reine de Naples et du ministre anglais Acton, avaient rallumé la guerre et l'insurrection en Italie. Soult et Miollis se défendaient avec prudence et courage contre une population acharnée. Le comte Roger de Damas, à la tête des Napolitains, avait traversé Rome et s'était porté sur Sienne. Bonaparte, entouré de l'ancienne et de la nouvelle France, destine Murat à aller combattre le dernier allié de l'implacable cabinet de Saint-James. Murat passe les Alpes, sur trois colonnes, par les trois routes du petit Saint-Bernard, du Mont-Cénis et du Mont-Genèvre; les plaines d'Italie avaient

conservé le souvenir de la bravoure du général français : il n'a qu'à se montrer pour semer l'épouvante parmi les Piémontais en révolte.

Le bruit se répand au loin qu'un grand corps d'armée est descendu, au cœur de l'hiver, des sommités des Alpes dans toutes les vallées qui se prolongent à leur pied. A peine Murat a-t-il paru en Italie que le ministère napolitain renonce à ses espérances. Une des brigades de Murat, confiée au général Brune, investit Ferrare ; et Murat lui-même se dirige rapidement sur la frontière de la Toscane par Plaisance et Parme. L'armistice de Trévise remet au pouvoir des Français la citadelle de Ferrare et la place d'Ancône.

Cependant la reine Caroline de Naples, pressentant la chute du trône ,avait été en Russie solliciter l'intercession de Paul I[er] auprès de Bonaparte, devenu tout puissant. L'envoyé russe, M. de Levaschew, chargé des sollicitations de l'autocrate en faveur de la reine, fut accueilli à Paris par des fêtes triomphales, destinées à faire connaître à l'Europe étonnée l'amitié qui régnait entre Bonaparte et Paul I[er]. M. de Levaschew prend ensuite la route de l'Italie, pour aller annoncer à la cour de Naples que le premier consul accepte la médiation de l'empereur. Murat, qui se trouvait à Bologne, et qui connaissait

les intentions secrètes de Bonaparte, reçut l'envoyé russe: et enchérissant encore sur les honneurs qu'on lui avaient prodigués pendant sa route, se plut à disposer lui-même les fêtes brillantes auxquelles la singularité de son caractère aimait à prêter un luxe presque asiatique et une courtoisie chevaleresque. Dans ce temps de merveilles, on vit Murat chasser devant lui les troupes napolitaines et autrichiennes, soutenues par des bataillons turcs que le pape avait appelés à son secours. En même temps un diplomate russe et un général français s'associaient aux mêmes fêtes, sur les champs de bataille où Souwarof venait de combattre.

Lorsque Murat alla prendre, à Florence, le commandement en chef du grand-duché de Toscane, M. de Levaschew l'y accompagna. Les palais de Florence étaient illuminés, des arcs de triomphe, des guirlandes et des fleurs se présentaient partout sur leur route. On les vit paraître tous les deux au spectacle, dans la même loge : pendant un entr'acte, le général français, auquel on remit un drapeau russe, le joignit lui-même au drapeau de la république française, et, se levant aux acclamations du parterre, s'écria du ton de l'enthousiasme : « Que « les deux plus grandes nations de l'Europe res- « tent toujours unies pour la paix du monde et

« le bonheur général ! » Scène toute théâtrale, qui convenait et à la politique du premier consul et à l'exaltation des imaginations italiennes.

Bonaparte, à la prière de Paul Ier, avait consenti à suspendre les opérations de Murat, laissant à ce dernier la faculté de conclure un armistice, mais se réservant de traiter plus tard avec la cour de Naples. Cependant les troupes commandées par le comte Roger de Damas occupaient toujours Rome. Leur évacuation fut exigée comme préliminaire indispensable du traité. Brune, appuyant cette demande d'une menace guerrière, renforça de ses deux divisions l'armée commandée par Murat, qui étant alors cantonnée sur le territoire d'Ancône, pouvait d'un moment à l'autre écraser Naples avec trente mille vieux soldats.

Le cabinet napolitain, suivant les inspirations de la ruse britannique, cherchait à gagner du temps pour obtenir des conditions plus favorables. Murat fatigué de ces lenteurs, écrivit au comte de Damas pour lui intimer l'ordre d'évacuer les États du pape et le château Saint-Ange, et pour lui faire connaître que le premier consul n'entrerait dans aucune négociation avec le roi des Deux-Siciles, qu'au préalable il n'eût fermé ses ports aux Anglais. Il exigeait en outre qu'on

mit un embargo sur tous les bâtimens anglais qui étaient dans les ports.

Quelque dure que fût cette sommation, la nécessité contraignit la cour de Naples à y souscrire : la plus grande partie de l'armée napolitaine quitta les États romains et se retira sur la frontière du royaume. M. de Levaschew alla négocier avec la reine Caroline, qui se détermina enfin à rompre avec l'Angleterre. Murat, satisfait, suspendit la marche de ses troupes, et un armistice fut signé le 6 à Foligno.

L'armée française conserva ses positions, occupant Torni, en suivant la Néra jusqu'à son embouchure dans le Tibre, sans outrepasser ces limites; les ports de Naples et de la Sicile furent fermés à tous les vaisseaux de guerre ou de commerce, anglais ou turcs, jusqu'à la paix définitive entre la France et ces deux puissances.

Le gouvernement français, qui voulait se faire des partisans dans le royaume de Naples, fit stipuler en outre que tout tribunal de rigueur y serait aboli sur-le-champ.

Les intérêts privés d'un grand nombre de prisonniers français furent encore l'objet de la sollicitude du premier consul, et un article spécial de l'armistice portait que le célèbre et malheureux naturaliste Dolomieu, qui, depuis son retour d'Égypte, gémissait dans les prisons de

Naples où il puisa les germes d'une mort prématurée, serait rendu sur-le-champ.

Murat était devenu le maître de l'Italie; sa bravoure sans égale et sa générosité, l'éclat dont il s'environnait, plaisaient aux Italiens, toujours accessibles aux séductions de la gloire et à celles des sens. Bienveillant pour tous, et d'un commerce plein de franchise, Murat s'était fait aimer de tous les peuples de l'Italie. Le pape, que l'occupation militaire des Napolitains avait justement blessé, regardait Murat comme son libérateur, et voulut le voir pour lui témoigner sa reconnaissance. Murat se rendit à l'invitation du Saint-Père, accompagné seulement de quelques généraux, et laissa son armée à Ancône. Cette démarche, que le tact le plus heureux lui aurait dictée quand même son caractère ne l'y aurait pas porté, accrut encore l'enthousiasme qu'il inspirait. Murat, fêté par les cardinaux, reçut la bénédiction du Saint-Père, auquel il porta, au nom du premier consul, des paroles de paix et d'amitié.

Il y avait peu de temps que Murat était à Rome lorsqu'il reçut l'invitation de se rendre à Naples, pour y recevoir les témoignages d'affection de ce même roi dont il devait ensuite occuper le trône. Le souverain qui, seize ans plus tard, envoya par le télégraphe son arrêt de mort, lui

offrit alors des décorations que Murat n'accepta pas.

La république cisalpine voulut aussi lui donner un gage de sa reconnaissance, en lui décernant un sabre magnifique; il refusa également cet hommage. Le patriotisme de Murat était encore pur; il ne voulait rien tenir que de la France et de l'homme dont il était devenu le bras droit.

Le 28 mars 1801, Murat signa, à Florence, le traité définitif avec la cour de Naples, traité par lequel les ports du royaume des Deux-Siciles furent fermés aux Anglais et aux Turcs, jusqu'à la paix entre la république française et ces deux puissances. Le roi de Naples renonçait à Porto-Longone, dans l'île d'Elbe, aux états des présides de la Toscane, et à la principauté de Piombino, en faveur de la France, et s'engageait à lui faire restituer les statues, tableaux et autres objets d'art qui avaient été enlevés de Rome par les troupes napolitaines.

CHAPITRE IX.

Murat général en chef de l'armée d'Italie (1801 et 1802).

A PEINE Murat avait-il signé le traité de Florence, que, pour se conformer aux ordres du premier consul, il envoya le général Soult avec un corps de douze mille hommes prendre possession des places de l'Adriatique. D'un autre côté, il fit toutes les dispositions nécessaires pour se rendre maître de l'île d'Elbe, que le roi de Naples venait de céder au nouveau roi de Toscane, mais que les Anglais occupaient, et d'où ils entretenaient le feu de l'insurrection dans les montagnes situées entre Massa et Sienne, en même temps qu'ils interrompaient, avec leurs croiseurs, toute espèce de navigation sur cette partie des côtes de l'Italie.

Murat eut d'abord beaucoup de peine à atteindre les insurgés dans les positions d'accès difficile qu'ils occupaient; mais ces paysans re-

doutables ayant fait la faute de se concentrer dans le but d'agir offensivement, furent cernés par les troupes françaises, et tués ou dispersés après une vive résistance. Une amnistie générale que Murat fit proclamer quelques jours après, acheva de rétablir l'ordre et la tranquillité dans la Toscane, et le général français put alors diriger des troupes sur l'île d'Elbe.

Mais au moment fixé pour l'embarquement, une sédition se manifesta tout-à-coup dans une brigade de ligne. Sous prétexte qu'ils n'étaient pas tenus au service de mer, les soldats refusèrent d'entrer dans les bâtimens de transport, et poussèrent l'esprit de révolte jusqu'à massacrer leur chef, qui voulait les engager à obéir. Murat réprima avec la plus grande sévérité ce funeste mouvement d'indiscipline.

Toutefois, cet acte si rare parmi les troupes françaises ne nuisit point aux dispositions que Murat avait arrêtées. Mais ce fut en vain qu'après s'être emparé de toutes les autres parties de l'île, les généraux Tarreau et Mariotti sommèrent le commandant anglais, enfermé dans Porto-Ferrajo, de se rendre; il fallut se résoudre à investir la place et à entreprendre un siége régulier. Vainement encore Murat essaya-t-il de négocier la reddition de la place au nom du roi d'Etrurie, toutes ses tentatives furent in-

fructueuses; et ce ne fut qu'après avoir perdu beaucoup de monde de part et d'autre que Porto-Ferrajo, ainsi que le reste de l'île, fut évacué par les Anglais, conformément à l'article 7 des préliminaires de paix signés à Londres le 1er octobre 1801, entre le commissaire français Otto, et lord Hawkesbury.

La discipline que Murat sut entretenir dans les troupes sous ses ordres qui occupaient la Toscane, lui mérita les éloges du roi d'Etrurie. Le reste du temps qu'il passa dans ce pays s'écoula au milieu des fêtes et des plaisirs.

En ce moment, c'est-à-dire en février 1802, la république italienne allait être définitivement constituée. Le premier consul de la république française, qui présidait aussi aux destinées de l'Italie, nomma Murat pour aller installer le gouvernement constitutionnel de la république italienne. Murat quitta le délicieux séjour de Florence, et se rendit à Milan pour présider à cette grande cérémonie. Là, tout imbu des maximes républicaines qu'il devait bientôt oublier, le représentant de Bonaparte prononça un discours dans lequel il promettait les plus brillantes destinées à la république qu'il installait. « Compagnon du grand héros, chef de « tant de braves, lui répondit le vice-président « Melzi, vous à qui est confié le soin impor-

« tant et délicat de faire succéder aux rapports
« qui établissent la conquête, ceux de la frater-
« nité entre deux nations faites pour être amies,
« vous avez encore été choisi pour honorer par
« votre présence cette grande journée. Bona-
« parte ne pouvait nous donner une meilleure
« preuve de son intérêt pour nous qu'en vous
« désignant pour le représenter dans cette cir-
« constance. Recevez l'expression de la recon-
« naissance publique, et pour ce que vous avez
« déjà fait, et pour ce que vous vous êtes en-
« gagé à faire. En secondant nos efforts pour
« assurer les destins de la république italienne,
« souvenez-vous que vous consolidez en même
« temps le plus beau monument de la gloire de
« son fondateur, auquel vous êtes attaché à tant
« de titres. »

Après avoir joué un si beau rôle en Italie, Murat retourna à Paris auprès de sa femme et de sa jeune famille, composée alors de deux enfans, Achille-Napoléon, né le 21 janvier 1801, et Lucien-Charles, né le 10 mai 1802.

CHAPITRE X.

Murat gouverneur de Paris (1803 et 1804).

Il y avait déjà plus d'un an que la paix du continent condamnait Murat au repos, lorsque le premier consul, voulant donner quelque distraction à l'ambition de ses lieutenans, le nomma président du collége électoral du département du Lot. Ses compatriotes accueillirent Murat en hommes qui briguaient sa protection, et le nommèrent député au corps législatif; fonctions très-honorables, mais qui ne convenaient guère à un guerrier dans la force de l'âge, plus propre à conduire une charge de cavalerie qu'à discuter les articles du Code civil.

Le commencement de l'année 1804 fut marqué par la fameuse conspiration de Pichegru et de Georges Cadoudal : Bonaparte se trouvait entouré d'assassins soudoyés par l'Angleterre; il crut devoir placer près de lui les hommes dont il était le plus sûr : le commandement des

troupes de la 1re division, ainsi que celui de la garnison, et de la garde nationale de Paris, fut confié au général Murat, avec le titre de gouverneur de Paris, et un traitement de soixante mille francs par an. Il publia aussitôt un ordre du jour par lequel il annonçait aux troupes le débarquement de cinquante brigands, « reste im-« pur, disait-il, de la guerre civile que le gou-« vernement anglais tenait en réserve pendant « la paix, et dont l'arrivée en France avait été « provoquée par un homme qui comptait en-« core dans les rangs français, par *Moreau.* » Murat terminait en prenant l'engagement de faire un bouclier de son corps et de celui des troupes sous ses ordres au premier consul, et de vaincre autour de lui les ennemis de la France et les siens.

Mais pendant qu'il irritait l'indignation des troupes contre ceux qui avaient voulu assassiner le premier consul, Murat, qui sentait vivement combien il était sage de signaler l'aurore du règne impérial par des actes de clémence, sollicita et fit solliciter par sa femme la grâce d'Armand de Polignac et du marquis de Rivière : ces deux conspirateurs furent arrachés au supplice qui les attendait, et durent la vie aux démarches combinées de Joséphine de Beauharnais, de madame Murat et de son mari.

Encouragé par ce premier succès, Murat, qui avait de la grandeur d'ame et qui était susceptible des plus nobles inspirations, osa demander aussi la grâce de Georges Cadoudal. « Georges « est coupable, dit alors Murat à Bonaparte; « mais dans les guerres civiles, il n'y a pas de « crimes, judiciairement parlant: les circons- « tances seules déterminent, en dernier résultat, « quels sont les coupables. Les crimes qui se « commettent dans ces temps de crise sont du « ressort de la politique et non de celui des lois. « Vous êtes vous-même une preuve de ce que « j'avance.....Georges est sans doute très-coupa- « ble, mais il défendait une cause qu'il croyait « juste, et il est bien plus estimable sous ce rap- « port que MM. de Polignac et de Rivière, et « que les émigrés leurs complices, qui ont tran- « quillement vécu dans l'aisance à Londres, qui « ne se sont pas exposés comme lui aux coups de « fusil. Si vous faites grâce à MM. de Poli- « gnac et de Rivière, pourquoi ne pas la faire à « Georges? Georges est un homme d'honneur « et d'un très-grand caractère : si vous voulez « lui faire grâce, je le prends pour mon aide- « de-camp, et je réponds de lui sur ma tête. » — « Non, non, jamais, lui répondit Bonaparte, « jamais je ne consentirai à la grâce de Georges; « il a commis des assassinats sans nombre, il en

« commettrait de nouveaux : ne m'importunez « pas davantage. » Ni Murat, ni sa femme ne purent sauver la vie à Georges, qui fut exécuté comme l'aurait été ce même marquis de Rivière, que nous verrons plus tard mettre la tête de Murat à prix.

Ce fut dans cette même année 1804 qu'eut lieu la déplorable catastrophe du duc d'Enghien, à laquelle Murat fut accusé d'avoir pris la part la plus active. Je crois nécessaire de devoir rétablir ici les faits, afin de ne pas perpétuer les erreurs que l'on trouve dans la plupart des écrits qui ont été publiés sur la mort de ce prince infortuné.

Il est avéré aujourd'hui que Murat n'eut aucune part à l'arrestation du duc d'Enghien ; et qu'il ne l'apprit que lorsque ce prince était déjà dans le château de Vincennes. Le gouverneur de Paris était alors malade, et ce fut dans son lit même que le général Savary lui remit le soir, vers les six heures, une lettre du premier consul qui lui prescrivait de donner immédiatement des ordres pour envoyer une brigade d'infanterie à Vincennes, et pour désigner en même temps les membres de la commission militaire spéciale qui devait s'assembler dans le château de Vincennes. Cette commission devait juger sans désemparer Louis-Antoine-Henri de Bour-

bon, duc d'Enghien, accusé d'avoir porté les armes contre la république française; d'avoir offert ses services au gouvernement anglais, ennemi du peuple français; d'avoir conspiré contre la sûreté intérieure et extérieure de la France; de s'être mis à la tête d'un rassemblement d'émigrés français soldés par l'Angleterre, formé sur les frontières de la France; d'avoir pratiqué des intelligences dans la place de Strasbourg, tendantes à soulever les départemens environnans; d'être un des fauteurs et complices de la conspiration tramée par les Anglais contre la personne du premier consul, etc., etc.

Le gouverneur de Paris, et de la première division militaire, ne pouvait se dispenser de nommer la commission. Peut-être même ignorait-il que ce tribunal devait mettre une funeste précipitation à condamner et faire exécuter le jeune prince de la maison de Bourbon. Ce qui est bien positif, c'est que Murat n'assista point à cette tragédie, et qu'au moment d'être fusillé lui-même, il a protesté devant Dieu qu'elle lui était étrangère.

CHAPITRE XI.

Murat maréchal de l'empire, grand-amiral de France, sénateur et prince impérial. (1804 et 1805.)

Je n'entreprendrai pas de décrire ici les combinaisons liberticides qui conduisirent Napoléon Bonaparte sur le trône de France, et qui le firent nommer empereur des Français. A l'exemple d'Octave Auguste, il commença par se nommer consul pour cinq ans; il obtint ensuite de prolonger cette dignité pendant dix ans. Un premier pas vers le despotisme le conduisit à se faire proclamer consul à vie, et successivement empereur des Français.

En créant une nouvelle dynastie, Napoléon ressuscita toutes les anciennes institutions monarchiques : les principaux généraux de la république devinrent des maréchaux de l'empire. Murat fut le second de ces maréchaux. Il y joignit bientôt une nouvelle dignité, celle de grand-amiral de l'empire. Ce titre donné à un général

de cavalerie aurait paru une mauvaise plaisanterie sous le gouvernement républicain ; mais alors on commençait à faire un abus des mots pour abuser ensuite des choses. Le sénat impérial, servile dès son organisation, trouva le choix admirable, et ne craignit pas de dire à Murat : « La « marine française va se glorifier de vous avoir « pour chef suprême. »

C'était le moment des métamorphoses les plus étonnantes, et l'historien le plus grave ne peut s'empêcher de rire, lorsqu'il voit Murat, un enfant de la révolution qui avait abandonné le petit manteau pour l'uniforme de soldat, qui était un des guerriers les moins dévots parmi ceux qui firent trembler le pape, et qui enfin aurait peut-être, comme Menou, pris le turban et adoré Mahomet, si un simple ordre du jour l'eût prescrit à l'armée d'Orient ; lorsqu'il le voit, dis-je, le jour de Pâques de l'an de grâce 1805, rendre en cérémonie le pain bénit à la paroisse de Notre-Dame de Lorette, rue du faubourg Montmartre, dont il était devenu marguillier d'honneur.

On aimera mieux, sans doute, trouver le maréchal Murat au camp de Boulogne, au milieu de ses illustres compagnons, et d'une armée formidable, assister avec éclat à cette grande solennité nationale, où, placé sous les dra-

peaux pris à Montenotte, à Lodi, à Arcole, à Rivoli, à Castiglione, aux Pyramides, au Monthabor, à Aboukir et à Marengo, ce nouvel empereur, que la gloire avait rendu populaire, distribuait au courage et au mérite l'étoile de la Légion-d'Honneur, sur laquelle on lisait : *Honneur* et *Patrie*. Là, tout était grandiose, les lieux, le temps, les circonstances, et cette armée qui, stimulée par la noble récompense qu'elle recevait, allait devoir à l'institution de la Légion-d'Honneur une partie des prodiges qui ont jeté tant de gloire sur les premières années de l'empire.

Trois ans venaient de s'écouler depuis que Murat avait présidé à l'installation de la république italienne, à laquelle il promit de si brillantes destinées; mais déjà Napoléon avait préparé les peuples du Nord et de l'Italie à un nouveau régime et à une constitution nouvelle. Le titre de président ne lui paraissant plus en harmonie avec celui d'empereur, il avait résolu de mettre sur sa tête la couronne de fer des rois lombards; et les Italiens, qui ne redoutaient rien tant que le joug de l'Autriche, allèrent au devant des désirs de Napoléon. Une députation ayant à sa tête ce même Melzi, naguère vice-président de la république, apporta à l'empereur des Français le vœu de la consulte d'état,

pour que le gouvernement de la république fût monarchique et héréditaire, et que Napoléon fût proclamé roi d'Italie. Murat avait, dit-on, des prétentions à la vice-royauté du nouveau royaume ; mais le choix que fit Napoléon du prince Eugène, son fils adoptif, pour gouverner pendant son absence, imposa silence à toutes les ambitions. Murat se contenta de la grand'-croix de la couronne de fer, et tourna ses vues du côté de l'Allemagne; où les intrigues de l'Angleterre allaient porter le théâtre d'une guerre dont le résultat promettait par avance aux membres de la famille de Napoléon, ainsi qu'à ses premiers lieutenans, des apanages plus ou moins considérables.

CHAPITRE XII.

Campagne d'Austerlitz. (1805.)

Depuis l'invasion des Normands, sous la conduite du duc Guillaume, l'Angleterre ne s'était point trouvée dans une situation aussi critique que celle où Napoléon l'avait placée. Bloquée, pour ainsi dire, par les camps de Boulogne, et menacée d'une invasion redoutable, la Grande-Bretagne, après avoir ressenti les effets d'une terreur fondée, employa toutes ses ressources à dissiper l'orage. Des subsides immenses venaient d'être votés à l'unanimité, et Pitt les avait employés secrètement pour opérer la diversion qui devait sauver la patrie. Des agens anglais avaient été envoyés en Russie, en Suède, en Autriche et en Prusse, pour y soulever ces puissances contre l'ambition de celui qui venait de ceindre deux couronnes à la fois. L'or de l'Angleterre aplanit tous les obstacles; et une troisième coalition formidable menaça l'empire

naissant. Les alliés comptaient surprendre Napoléon, dont les forces étaient campées bien loin du Rhin.

Tout-à-coup les troupes autrichiennes passent l'Inn et envahissent la Bavière, sans déclaration de guerre préalable. A la première nouvelle de ce mouvement hostile, Napoléon quitte le camp de Boulogne, et arrive à Paris, où il expose au sénat la conduite perfide de l'Autriche : un appel est fait aux jeunes conscrits et aux vieux soldats retirés ; on organise les gardes nationales, et les troupes rassemblées sur les côtes de l'Océan accourent sur le Rhin. Les soldats français arrivent à marches forcées, et, pleins d'enthousiasme, ils franchissent la frontière.

Murat commandait, dans cette mémorable campagne, la réserve de cavalerie, composée de cinq divisions : il passe le Rhin le 25 septembre 1805, et reste quelques jours en position devant les débouchés de la Forêt-Noire, où il fait journellement des démonstrations qui avaient pour but d'attirer principalement l'attention de l'ennemi sur ce point. Mais le général Mack, après avoir pris pendant deux à trois jours le change sur la direction que Napoléon donnait aux différens corps de son armée, ne fut pas plus long-temps dupe des démonstrations faites par Murat ; et ne pouvant

plus douter que l'intention de l'empereur des Français ne fût de se porter sur le Danube en évitant les montagnes noires, il opéra un changement de front dans toute sa ligne, et donna des ordres pour que ses troupes se concentrassent dans les environs d'Ulm. Il passa lui-même le Danube, après avoir renforcé le corps d'armée établi sur la rive gauche.

Murat arriva le 7 octobre à Donawert; il y passa le fleuve pour se porter rapidement sur le Lech. Un régiment de cuirassiers autrichiens qui se trouvait sur la route de Rair voulut faire résistance; mais il fut chargé avec impétuosité. Le lendemain ce maréchal s'avança, avec trois divisions de cavalerie, pour couper la route d'Ulm à Augsbourg. Arrivé à Wertingen, il y apprit que douze bataillons de grenadiers, et quelques escadrons autrichiens, se trouvaient à peu de distance. Il manœuvra aussitôt pour envelopper ces troupes, et par un habile mouvement des divisions sous ses ordres, il entoura l'ennemi. Mais le général qui commandait la colonne autrichienne ne se déconcerta pas; il fit former ses bataillons en un vaste carré, flanqué par sa cavalerie. Alors s'engagea un combat opiniâtre : pendant long-temps la vigueur de la résistance fut égale à celle de l'attaque, et ce ne fut qu'après deux heures du plus vif engage-

bon, duc d'Enghien, accusé d'avoir porté les armes contre la république française; d'avoir offert ses services au gouvernement anglais, ennemi du peuple français; d'avoir conspiré contre la sûreté intérieure et extérieure de la France; de s'être mis à la tête d'un rassemblement d'émigrés français soldés par l'Angleterre, formé sur les frontières de la France; d'avoir pratiqué des intelligences dans la place de Strasbourg, tendantes à soulever les départemens environnans; d'être un des fauteurs et complices de la conspiration tramée par les Anglais contre la personne du premier consul, etc., etc.

Le gouverneur de Paris, et de la première division militaire, ne pouvait se dispenser de nommer la commission. Peut-être même ignorait-il que ce tribunal devait mettre une funeste précipitation à condamner et faire exécuter le jeune prince de la maison de Bourbon. Ce qui est bien positif, c'est que Murat n'assista point à cette tragédie, et qu'au moment d'être fusillé lui-même, il a protesté devant Dieu qu'elle lui était étrangère.

---

des débris du corps de Werneck, rendait la retraite de ce général encore plus difficile. Murat l'atteignit de nouveau à Heresheim, le fit charger par la division Klein, et prit encore dans cette journée, mille à onze cents hommes et deux drapeaux. Enfin, le 18 octobre, Murat parvint à entourer complètement le corps de Werneck : ce général, qui avait perdu plus de quatre mille hommes dans les deux combats précédens, n'avait plus avec lui que des soldats harassés de fatigues et découragés; il sentit qu'il ne pouvait plus résister à son vainqueur, et capitula. Son corps d'armée déposa les armes; les troupes furent faites prisonnières; les chevaux de cavalerie, les canons, leurs attelages, les caissons et les munitions furent remis à l'armée française; les généraux et officiers avaient obtenu d'être renvoyés en Autriche sur parole. La capitulation du général Werneck entraîna celle bien plus importante du général Mack; plus de trente mille hommes mirent bas les armes en sortant d'Ulm.

Le lendemain de la reddition de cette place et des troupes qui s'y étaient enfermées, Murat eut encore un engagement, sur la route de Furth à Nuremberg, avec un détachement de cavalerie qui escortait une portion du parc d'artillerie de l'armée autrichienne. Ce parc, de

dre, Murat leur prit encore cinq cents hommes et plusieurs pièces de canon.

Tous les jours Murat livrait de nouveaux combats, et tous les jours les troupes sous ses ordres se couvraient de gloire. Son nom devenait aussi célèbre en Autriche qu'il l'était en Italie et en Egypte. Il imprimait la terreur aux ennemis, et je suis obligé, pour ne pas répéter toujours la même chose, de négliger une foule d'engagemens partiels où l'avant-garde sous les ordres de Murat battit constamment les Autrichiens, découragés et mal soutenus dans leur retraite précipitée par la cavalerie russe.

Cependant le général russe Kutusow s'était hâté d'évacuer la ligne de l'Ens à l'arrivée des premières colonnes françaises, et avait fait prendre position à une partie de son armée sur les hauteurs d'Amstetten. Murat s'était avancé dans cette même direction avec sa cavalerie légère et la division de grenadiers du général Oudinot. Lorsqu'il eut reconnu la position des Russes, et après quelques engagemens entre sa cavalerie et celle de l'ennemi, il fit avancer la division de grenadiers, qui se forma en plusieurs colonnes d'attaque. Les Austro-Russes opposèrent une résistance assez opiniâtre; mais le général Oudinot ayant commandé une charge générale à la baïonnette, les ennemis furent dépostés sur

tous les points : ils laissèrent quatre cents morts sur le champ de bataille et trois cents prisonniers.

Cet échec accéléra la retraite de l'armée austro-russe. Les ponts qu'elle avait coupés sur la rivière d'Ips furent promptement réparés, et Murat continuant sa poursuite, arriva le 7 novembre sous les murs de l'abbaye de Molck, que l'empereur d'Autriche venait de quitter. Deux jours après il était à Saint-Polten, et dirigeait la brigade de cavalerie du général Sébastiani sur Vienne.

Napoléon venait de porter son quartier-général à l'abbaye de Molck ; Murat n'était plus qu'à quatre lieues de Vienne, entièrement évacuée par les troupes ennemies, et le général Sébastiani attendait l'ordre d'entrer dans cette capitale. Un armistice fut alors accordé au comte de Giulay, afin qu'on eût le temps de prendre les arrangemens nécessaires pour l'occupation de Vienne La capitulation fut réglée immédiatement, et Murat entra le 13 octobre 1805 dans la capitale de l'Autriche, dont il fit aussitôt occuper les principaux postes, ayant ses réserves sur les places publiques. L'ordre le plus parfait régna dans cette prise de possession : on eût dit un corps de troupes auxiliaires arrivant dans une ville alliée. La milice bourgeoise était sous

les armes, les habitans bordaient les rues. Après quelques heures, la confiance était si bien établie, que les vainqueurs et la population semblaient appartenir à la même nation. Napoléon se rendit lui-même à Vienne dans la soirée; mais il fit son entrée sans faste et sans appareil: il avait refusé tous les honneurs que la ville voulait lui rendre. Dans la même soirée, la cavalerie commandée par Murat avait passé sur la rive gauche du Danube.

Deux jours après l'entrée à Vienne, Murat et Lannes était déjà à Hollabrunn où se trouvait l'arrière-garde de l'armée russe. Murat l'ayant fait charger par sa cavalerie, l'ennemi abandonna le terrain; on lui prit cent voitures d'équipages toutes chargées.

Les deux généraux français se proposaient de suivre cet avantage, lorsqu'un officier autrichien s'avança en parlementaire, et demanda qu'il fût permis aux troupes de l'empereur d'Allemagne de se séparer des Russes. Murat y consentit, dans l'espoir que cet acte de condescendance de sa part pourrait amener l'Autriche à demander la paix plus tôt. Quelques instans après, le baron de Wintzingerode, aide-de-camp général de l'empereur de Russie, se présenta aux avant-postes français, et demanda à capituler pour l'armée russe. Une pareille proposition parais-

sait trop dans l'intérêt de l'armée française pour que Murat ne l'acceptât pas sur-le-champ. La capitulation fut signée dans la soirée même : Murat consentait à suspendre sa marche sur la Moravie, et l'armée russe s'eugageait à quitter aussitôt l'Allemagne par la route qu'elle avait prise pour s'y rendre. Murat envoya sur-le-champ cette capitulation à Napoléon, qui ne l'approuva point, parce qu'il ne crut pas M. de Wintzingerode suffisamment autorisé à conclure un acte qui était une espèce de traité. Toutefois il déclara que si l'empereur de Russie, qui se trouvait en Moravie, ratifiait la convention, il était prêt à l'accepter lui-même. Napoléon avait trop de pénétration pour ne pas regarder la démarche de M. de Wintzingerode comme une ruse du général en chef russe, pour gagner du temps et recevoir les renforts qui s'avançaient de la Haute-Moravie.

Murat, qui avait traité loyalement sans supposer aux Russes aucune arrière-pensée, leur dénonça la rupture de l'armistice, et continua sa marche. Le 16 novembre, à quatre heures de l'après-midi, les troupes françaises se trouvèrent en présence des Russes : les corps d'armée de Lannes et de Soult s'étaient réunis à celui de Murat. On voulait attendre le lendemain pour attaquer la position des Russes ; mais

Murat, avec son impétuosité ordinaire, ordonna de marcher à l'ennemi. L'attaque fut vive et la défense opiniâtre; les Russes, ayant l'avantage de la position, reçurent le choc sans en être ébranlés, et ce ne fut qu'après un combat opiniâtre qui avait duré jusqu'à onze heures du soir, que les Français restèrent maîtres du champ de bataille, de dix-huit cents prisonniers et de douze pièces de canon. Dans cette terrible mêlée de nuit, Murat, Lannes et Soult avaient souvent payé de leur personne : il eût été difficile de réunir trois généraux plus braves; aussi l'opiniâtreté des Russes, au combat de Guntersdorf, ne servit qu'à leur prouver que rien ne pouvait résister à des soldats français, commandés par de tels chefs.

Napoléon joignit Murat dans la matinée du 17 novembre, et porta le même jour son quartier-général à Znaïm. Murat continua à poursuivre l'arrière-garde russe : toutefois il y mit moins d'ardeur dès que Napoléon lui eut prescrit de laisser à l'empereur Alexandre le temps de se réunir au gros de ses troupes. Le 20 novembre, le quartier-général des Français était à Brunn. L'armée française eut ordre de se concentrer en avant de cette ville. Tout annonçait qu'il y aurait sous peu une bataille décisive.

En effet, dès la fin de novembre, l'armée

russe renforcée, ayant fait sa jonction avec les débris de l'armée autrichienne, avait commencé son mouvement offensif. Napoléon, voulant l'attirer sur le terrain qu'il avait choisi, ordonna à Murat de se retirer précipitamment derrière Prâtzen, et ne fit nullement inquiéter le grand mouvement que l'ennemi faisait.

Le 1er décembre, les armées étaient en présence, et les tirailleurs de Murat avaient échangé quelques coups de fusil avec les avant-postes austro-russes.

Comme il n'entre pas dans mon plan de décrire les batailles où Murat s'est trouvé, mais seulement la part plus ou moins grande qu'il y prit, je me bornerai à dire que la cavalerie sous ses ordres rendit les plus grands services à Austerlitz, d'abord en arrêtant la colonne de cavalerie que le prince de Lichstenstein conduisait pour occuper la plaine entre Kruh et le cabaret de Lesch; ensuite en contribuant à la défense de la position de Santon, et, plus tard, en se jetant sur la route de Wischau, où elle enleva la plus grande partie des équipages de l'armée russe qui filaient vers cette ville.

Après la bataille d'Austerlitz, Napoléon pouvait achever la ruine de l'armée russe, au milieu de laquelle fuyaient les empereurs d'Autriche et de Russie; mais il se refusa en quelque sorte à

la pensée de faire prisonniers ces deux monarques, et dès le 4 décembre il accorda un armistice à l'empereur d'Autriche. Mais l'avant-garde de Murat, n'ayant point été avertie de la suspension d'armes, avait, dès le matin, attaqué les postes du général autrichien Kienmayer, et le prince Bagration, qui appuyait ce général, s'était replié derrière Czeitsch. L'alarme se répandit au quartier-général autrichien. En ce moment arrivèrent les instructions de Napoléon, et Murat, après avoir ri de la frayeur qu'il venait de causer à l'empereur François, suspendit sa marche, et fit prendre position à ses escadrons à une demi-lieue des avant-postes autrichiens. Ce fut là que Napoléon et François II eurent leur première entrevue, et que fut conclu l'armistice qui termina cette étonnante campagne, dans laquelle Murat cueillit tant de nouveaux lauriers.

CHAPITRE XIII.

Murat grand-duc de Clèves et de Berg. (1806.)

Napoléon dans une seule campagne de deux mois venait d'anéantir une coalition formidable, dont les habiles instigateurs s'étaient promis un tout autre résultat. L'activité prodigieuse du chef de la nation française avait été secondée par le zèle et la bravoure des généraux, et par les généreux efforts de l'armée. Murat n'avait point cessé d'être le plus intrépide, le plus audacieux général de cavalerie d'une époque si fertile en braves; il était toujours le même sur les champs de bataille : ses opinions politiques étaient seules changées. Ce n'était plus ce fier républicain, ce chevalier de la liberté et de l'égalité, qui avait si noblement refusé les présens des souverains qu'il avait fait trembler dans leurs capitales : à l'exemple de Napoléon, Murat aspirait à une couronne; il était devenu prince, le titre d'*altesse* chatouillait

agréablement son oreille; il s'habituait à se le faire donner par ses anciens camarades, et pour compléter la métamorphose, celui qui avait obtenu pour trophées des canons pris sur l'ennemi et un sabre d'honneur, sembla les dédaigner pour les rubans que les monarques qu'il venait de combattre lui prodiguèrent à l'envi. Il revint en France chargé d'ordres monarchiques.

Le traité de Presbourg avait amené de grands changemens. Les alliés de la France acquirent plus de puissance : les électeurs de Bavière et de Wurtemberg furent élevés à la dignité de rois, avec des augmentations de territoire.

Ces deux nouveaux royaumes ne furent pas les seuls appuis que Napoléon donna à sa dynastie. Il unit le prince Eugène, son fils adoptif, avec la fille du roi de Bavière, et donna pour épouse au prince héréditaire de Bade, Stéphanie de Beauharnais, nièce de l'impératrice Joséphine. Il annonça que la maison de Naples avait perdu sa couronne sans retour, et que ce beau royaume était destiné à son frère Joseph. Enfin, par un décret impérial du 25 mars 1806, Napoléon disposa en faveur de son beau-frère, le prince Murat, des duchés de Clèves et de Berg, qui avaient été cédés à la France par les rois de Prusse et de Bavière. « La gloire mili-

« taire du prince Murat, disait le président du « sénat à Napoléon, en réponse au message qui « contenait cette cession; l'importance et l'é- « clat de ses succès, ses vertus publiques et pri- « vées intéresseront tous les Français au juste « prix qu'il en obtient, et rendront son auto- « rité chère à ses nouveaux sujets. Le prince « Murat sera chargé de la garde d'une partie « importante de l'empire, et V. M. ne pouvait « la confier en de plus dignes mains. » Cette dernière phrase était sans doute l'expression de l'opinion publique; personne en France n'aurait cru alors que Murat trahirait un jour et sa patrie, qui avait eu si bonne opinion de ses sentimens, et le grand capitaine qui fut longtemps son idole et son bienfaiteur.

Mais pourquoi vais-je anticiper sur les événemens, et ôter, par une seule phrase intempestive, au guerrier qui n'est encore coupable que d'avoir trahi la cause de la liberté, tout l'intérêt qu'il peut de nouveau inspirer, et par sa bravoure sur les champs de bataille, et par sa modération dans le gouvernement des États qui lui sont donnés par le hasard.....?

Murat, aussi pressé de régner que peut l'être un souverain improvisé, nomma le général Dupont son commissaire, et l'envoya aussitôt à Dusseldorf pour prendre possession des duchés.

Les commissaires prussiens et bavarois firent la cession de très-bonne grâce, et les habitans, qui n'avaient pas grand'chose à regretter, ne furent peut-être pas fâchés de changer de maître.

Murat ne se fit pas long-temps attendre : il arriva à Dusseldorf presque aussitôt que son commissaire. Il était accompagné de ses aides-de-camp et des officiers de sa maison : aucune troupe ne l'escortait, et sa voiture fut bientôt entourée par la population avide de nouveauté. Les états, le conseil intime, la régence, les magistrats, le clergé, les principaux employés allèrent au devant du nouveau grand-duc. Sa bonne mine, ses manières affables, son costume magnifique, plurent à ces bonnes gens, qui se mirent à crier en allemand : *Vive Napoléon ! vive Joachim ! vive Caroline !* ce qui, mêlé au bruit des cloches et aux salves d'artillerie, contribua beaucoup à étourdir tous ceux qui assistaient à cette grande cérémonie. Un *te Deum* fut chanté, de beaux discours furent adressés au grand-duc ; il répondit ce que les souverains répondent tous en pareil cas, et souvent avec des intentions moins droites que celles de Murat : « Je tâcherai de rendre ce pays heureux. Je consacrerai au bien de l'Etat toute ma sollicitude et toutes mes facultés. » Murat admit ensuite tous les principaux fonctionnaires à dîner avec lui,

et fit distribuer de l'argent au peuple. Tout le monde parut content, même le clergé ; et chacun s'empressa de prêter serment de fidélité au grand-duc Murat.

Le premier acte du nouveau grand-duc de Clèves et de Berg fut de déclarer qu'il ne serait rien changé à l'administration, soit civile, soit judiciaire des duchés, et que tous les magistrats et officiers civils, de justice et de police qui étaient en activité, continueraient l'exercice de leurs fonctions. Murat imitait en cela le sénat de Rome, dont la politique habile laissait aux peuples que les armées romaines soumettaient, leurs lois, leurs magistrats, leurs mœurs et leurs coutumes. Le nouveau grand-duc prévoyait sans doute qu'il aurait peu de temps à consacrer à l'administration de ses États, et, dans la crainte de démolir sans pouvoir reconstruire, il préféra laisser les choses en l'état où elles se trouvaient, jusqu'à ce que les circonstances lui permissent de faire les améliorations qui lui seraient démontrées nécessaires par l'expérience.

De Dusseldorf, Murat se rendit à Clèves, où le magistrat et le bourgmestre l'accueillirent avec les mêmes démonstrations de joie que les États de Dusseldorf. Partout on lui jura fidélité, partout on se félicita de l'avoir pour grand-duc. Murat visita ensuite quelques autres villes de ses

États ; mais comme les événemens se pressaient sur le continent, il fit sa tournée de prise de possession avec la rapidité d'une charge de cavalerie ; et après avoir rendu un décret pour fixer la valeur des différentes monnaies qui circulaient dans son duché, Murat signa le traité de la confédération des États du Rhin, par lequel il s'engageait à fournir un contingent de cinq mille hommes, dans le cas où une puissance étrangère à l'alliance viendrait à armer.

CHAPITRE XIV.

Campagne de Prusse. (1806.)

PENDANT que Murat passait au galop la revue de ses États, et entrait dans la confédération du Rhin comme prince souverain, le roi de Prusse, entraîné par les conseils de la reine, et par ceux de la Russie et de l'Angleterre, avait complété les armemens faits dans ses États dès l'année précédente, et la guerre était devenue imminente. Napoléon observait sans inquiétude, mais non sans étonnement, les tergiversations et l'aveuglement de la cour de Prusse; et comme il ne pouvait plus douter de l'ascendant que l'Angleterre avait pris sur le cabinet de Berlin, il s'était préparé afin d'être en mesure au moment où l'orage éclaterait.

Le 6 novembre 1806 une proclamation de l'empereur des Français annonça à son armée qu'au lieu de rentrer en France, où des fêtes triomphales l'attendaient, elle devait se prépa-

rer à punir les provocations de la Prusse. Murat accourut sur le théâtre où la guerre allait avoir lieu. Il reprit aussitôt le commandement de la grande réserve de cavalerie, et, dès le 8 novembre, il était arrivé sur la Saale, vis-à-vis Saalbourg. Cette petite ville était occupée par un régiment prussien qui voulut défendre le passage de la rivière. Le grand-duc de Berg avait avec lui quelques escadrons de cavalerie, un régiment d'infanterie et quelques pièces de canon. La canonnade s'engagea; mais au bout d'une demi-heure les Prussiens, voyant qu'ils allaient être tournés, abandonnèrent leur position, ainsi que la rive droite de la Saale. Ce fut là la première affaire d'une campagne non moins étonnante que celle d'Austerlitz, et ce fut encore Murat qui eut la gloire de porter les premiers coups à l'ennemi.

Le lendemain, tandis que le maréchal Bernadotte était aux prises avec neuf à dix mille Prussiens et Saxons, chargés de flanquer l'armée ennemie du côté du village de Schleitz, Murat arrivait par les routes d'Auma, et tombait sur les Prussiens, qu'il poursuivit vigoureusement jusqu'à la nuit. Le 10, il marchait sur Gera, poursuivant toujours la division battue la veille.

Déjà la gauche de l'armée prussienne se reti-

rait devant les corps de Bernadotte et de Murat, et quatre jours après l'ouverture de la campagne, la cavalerie française était arrivée à Pégau, d'où Murat, qui voulait jeter l'épouvante en Saxe, envoyait la brigade du général Lasalle jusqu'aux portes de Leipzig. En peu de jours l'armée prussienne était tournée à peu près comme l'avait été celle sous les ordres de Mack l'année précédente. Elle avait le dos au Rhin, tandis que l'armée française, bordant la Saale et ayant le dos à l'Elbe, marchait sur elle. Toutefois, Napoléon savait que les généraux prussiens faisaient des dispositions pour recevoir la bataille dans une position si désavantageuse : il agit en conséquence, et Murat, qui, avec sa cavalerie, avait appuyé jusqu'au 13 novembre les mouvemens des corps d'armée sous les ordres du maréchal Davoust, reçut l'ordre de se rapprocher de Jéna.

Tandis que Murat quittait le maréchal Davoust pour exécuter le mouvement qui lui était ordonné, les Prussiens, en forces supérieures aux Français, s'étaient ébranlés. Napoléon eût désiré retarder le combat de deux heures afin d'attendre le reste des troupes qui devaient le joindre à Jéna, et surtout la cavalerie qui lui faisait faute en ce moment critique ; mais l'ardeur des troupes françaises et les mouvemens

de l'armée prussienne ne le permirent pas. L'action fut bientôt générale : on combattit de part et d'autre avec un ordre et une fermeté qui rendirent long-temps l'avantage indécis. Mais au bout de deux heurès Murat arriva sur le champ de bataille, et pendant que sa cavalerie se formait en arrière de la ligne, les réserves que Napoléon tenait sous sa main abordaient impétueusement les Prussiens et les faisaient plier. Leur retraite s'opéra lentement et en bon ordre jusqu'au moment où Murat reçut l'ordre de charger. S'élançant alors contre les colonnes prussiennes, il fondit sur elles à la tête des dragons et des cuirassiers de la réserve, et mit le plus grand désordre dans leurs rangs. La cavalerie ennemie voulut en vain résister à ce choc impétueux, elle dut suivre le mouvement de l'infanterie, qui n'eut d'autre ressource que de se former en carré ; mais cette manœuvre ne fut pas plus heureuse. Cinq des bataillons carrés furent successivement enfoncés par la cavalerie de Murat, et le plus grand désordre se mit dans ces troupes, naguère si sûres de vaincre. En peu de temps plus de vingt mille fantassins ou cavaliers et une grande partie de l'artillerie prussienne tombèrent au pouvoir des vainqueur; lesquels poursuivant leur marche par la grande route de Weimar, arrivèrent dans

cette ville en même temps que les fuyards. Avant six heures du soir la victoire était complète à Jéna.

Les fastes français apprendront à la postérité ce que fit le maréchal Davoust à Aurestaedt pendant que Napoléon était à Jéna. C'est à Aurestaedt que se trouvait en personne le roi de Prusse. Ignorant les succès que les Français venaient d'obtenir sur les autres points, ce malheureux monarque, fuyant d'Aurestaedt, cherchait à gagner Weimar avec quelques cavaliers d'escorte; mais il apprit bientôt qu'Apolda était occupé, et que les bataillons prussiens dirigés de ce côté avaient mis bas les armes. Il fut alors obligé de rétrograder précipitamment, et, presque cerné par la cavalerie de Murat, il ne s'échappa qu'en se jetant à travers les champs, et en gagnant les bois pendant la nuit.

L'infatigable Murat ne donna aucun relâche aux Prussiens; dès le lendemain de la bataille il était sur la grande route de Weimar à Erfurth, ramassant des prisonniers à chaque pas. Le 15 octobre il investit cette dernière place, où les Prussiens avaient formé des magasins considérables.

Il s'y trouvait alors quatorze mille hommes, tant de l'ancienne garnison, que des blessés et des fuyards de l'armée battue à Jéna. Murat fit

sommer le commandant d'ouvrir ses portes : le même jour, à onze heures du soir, Erfurth capitula. Quelques jours après, Napoléon était à Berlin.

Cependant les opérations de l'armée française se continuaient avec une extrême rapidité. Sur tous les points c'était à qui marcherait plus vite ; et Murat, dans la vue de gagner de vitesse la cavalerie ennemie, et de lui couper la retraite sur l'Oder qu'elle cherchait à atteindre, accourait à Oranienbourg et s'avançait dans la direction de Zehdenick. Ce mouvement de la cavalerie française forçait le général Blucher, avec son corps de cavalerie, et le prince de Hohenlohe, avec une colonne assez nombreuse d'infanterie, à se jeter vers le Mecklembourg, pour gagner ensuite le Bas-Oder. Mais cette nouvelle direction ne mit pas les troupes prussiennes à l'abri de la poursuite opiniâtre des Français. Le 26 octobre, Murat, à la tête de la brigade du général Lasalle, atteignit les Prussiens à Zehdenick, et réussit à les contenir jusqu'à l'arrivée des deux divisions Grouchy et Beaumont. En ce moment Lasalle chargea avec impétuosité les troupes qu'il avait devant lui : c'était l'arrière-garde du prince de Hohenlohe, forte de six mille cavaliers. Malgré la disproportion du nombre, l'attaque fut si brusque et

si impétueuse, que les Prussiens furent rompus et culbutés dans les marais. Trois cents hommes restèrent sur le champ de bataille; sept cents furent faits prisonniers.

Le lendemain de ce beau combat, Murat se porta sur Templin et Prentzlow; mais informé que les Prussiens étaient en forces à Boitzenbourg, le grand-duc de Berg changea de direction et marcha sur Wigneensdorf : il était à peine arrivé en vue de ce village, qu'il s'aperçut qu'une brigade de cavalerie ennemie s'était postée sur la gauche dans l'intention de couper le 13ᵉ de chasseurs. Marcher sur la brigade et la culbuter dans un lac qui se trouvait à portée fut l'affaire d'un moment. Cette troupe, réduite à se noyer ou à capituler, implora la générosité de Murat, qui lui donna quartier. Cinq cents hommes du corps des gendarmes du roi mirent pied à terre. Quatre étendards, magnifiquement brodés en or, furent les trophées de ce combat, qui n'était que le prélude de celui qui allait avoir lieu à Prentzlow, où le prince de Hohenlohe avait réussi à rassembler un corps nombreux.

Le 28 octobre, avant dix heures du matin, toute la cavalerie française se trouvait réunie devant Prentzlow. Murat donna l'ordre au général Lassalle d'attaquer les Prussiens dans les

faubourgs, et le fit soutenir par deux divisions de dragons avec dix pièces de canon; en même temps trois régimens de dragons chargeaient le flanc de l'ennemi, et une autre brigade tournait la ville. Cette attaque, bien soutenue par l'artillerie, jeta beaucoup d'incertitude dans les mouvemens des Prussiens: ceux qui étaient dans les faubourgs furent rejetés en désordre dans la ville. Murat fit sommer sur-le-champ le corps prussien de mettre bas les armes. Le prince de Hohenlohe n'hésita pas à capituler, et défila devant la cavalerie française avec seize mille hommes d'infanterie, presque tous de la garde royale, six régimens de cavalerie, quarante-cinq drapeaux et étendards, et soixante-quatre pièces d'artillerie attelées. Cè combat mettait au pouvoir des Français tout ce qui avait échappé de la maison du roi à Jena et Aurestaedt.

En apprenant ce succès, Napoléon écrivit à Murat : « Il n'y a rien de fait tant qu'il reste à « faire; vous avez débordé le corps de cavalerie « du général Blucher, que j'apprenne bientôt « que ces troupes ont éprouvé le même sort que « celles du prince de Hohenlohe. » Mais ce soin, Murat devait le partager avec le maréchal Bernadotte. Toutefois, Murat eut encore la gloire de faire capituler avant la fin de cette campagne quatre mille Prussiens qu'il atteignit. Sa cavalerie

ne cessa de poursuivre le corps de Blucher, et après avoir contribué à la prise de Lubeck, où ce général prussien s'était arrêté, le grand-duc de Berg le contraignit enfin à capituler, et à se rendre avec le reste des troupes qui l'avaient suivi jusqu'à Schwartau.

Murat s'arrêta lorsqu'il n'eut plus d'ennemis devant lui : alors seulement il fit prendre à sa cavalerie un repos que tant de combats et de marches forcées avaient rendu si nécessaire aux hommes et aux chevaux, et que l'approche de l'armée russe annonçait ne pas devoir être de longue durée.

CHAPITRE XV.

Campagne de Pologne. (1806-1807.)

Je ne me suis pas dissimulé combien ma narration deviendrait monotone dès l'instant où je me trouverais réduit à répéter constamment la même chose. En effet, rien ne paraîtra plus fatigant à lire que cette continuité de manœuvres, de marches et de charges de cavalerie, quelque brillantes qu'elles soient d'ailleurs. Mais comment passer sous silence les faits d'armes de Murat? Sa vie est presque tout entière sur les champs de bataille ; je ne puis me dispenser de l'y suivre. Qu'on ôte à Renaud et à Tancrède leurs exploits guerriers, leurs grands coups de lance ou d'épée; qu'on néglige de les suivre dans les combats, dans la mêlée, ils cesseront d'intéresser. Murat n'est aussi qu'un guerrier. C'est à la guerre qu'il brille, qu'il éblouit, qu'il intéresse même; car on craint à chaque instant que ses jours, qu'il prodigue et qui sont sans cesse

en danger, ne soient tranchés par le [illegible] du dernier hussard, ou par la lance de quelque misérable cosaque. Continuons donc la tâche ingrate que nous nous sommes imposée.

Après la capitulation du général prussien Blucher, un armistice avait été signé à Charlottembourg, et le grand-duc de Berg, avec une partie de la cavalerie de réserve, s'était mis en marche pour se rendre à Berlin. Mais l'armistice n'ayant pas été ratifié par le roi de Prusse fugitif, et l'armée russe s'étant approchée des frontières de la Prusse, Napoléon ne put se dissimuler qu'une nouvelle guerre était inévitable : il résolut d'en porter le théâtre en Pologne, où les habitans, fatigués de la domination des puissances qui s'étaient partagé leur patrie, recevraient les Français avec enthousiasme. Le Polonais, comprimé, mais non soumis, n'attendait que l'occasion de ressaisir ses droits. En peu de temps une armée nationale se trouva sur pied; et comme il fallait aider le mouvement des Polonais, Murat fut chargé de chasser les Russes qui occupaient Varsovie, et d'entrer dans cette capitale. A l'approche de la cavalerie française, les Russes brûlèrent le pont sur la Vistule qui sépare Varsovie du faubourg de Praga, et se retirèrent. Murat entra, le 28 novembre au soir, dans cette grande ville,

où [illegible] reçu avec les plus grandes démonstrations [illegible] joie.

Aussitôt après, les troupes sous ses ordres se précipitèrent en avant pour suivre le mouvement rétrograde des Russes. La rupture du pont ne put les arrêter; elles passèrent la Vistule à la nage, et s'emparèrent de Praga.

Les combats de Pultusk et de Golymin furent les plus rudes engagemens que les Français eurent à soutenir à leur entrée en Pologne. Murat se trouvait à celui de Golymin, où, de concert avec les maréchaux Davoust et Augereau, il attaqua le corps russe du général Buxhoewden: les Russes se défendirent avec opiniâtreté, et le combat dura jusqu'à onze heures du soir; il fut décidé par les charges de cavalerie que Murat conduisit avec sa bravoure accoutumée.

La rigueur du froid contraignit ensuite les deux armées à prendre des quartiers d'hiver, et ce ne fut que le 1er février 1807, que Napoléon ordonna un mouvement en avant de la ligne qu'il avait prise. Ce même jour Murat rencontra une avant-garde russe à quelque distance de Willemberg; il fit charger cette troupe par plusieurs colonnes de sa cavalerie, la culbuta et entra dans Passenheim.

Quelques autres combats de cavalerie, où Murat eut toujours l'avantage, précédèrent la

bataille d'Eylau, qui eut lieu le 8 février. Dès la veille, l'avant-garde française en était venue aux mains avec l'arrière-garde russe : le combat avait été aussi opiniâtre que meurtrier; et les Français ne parvinrent à s'établir dans Eylau qu'à dix heures du soir.

A la pointe du jour du 8 février, l'armée russe, forte de quatre-vingt mille hommes, parut en colonnes serrées, à demi-portée de canon d'Eylau, ayant sur son front une artillerie formidable. Les Français soutiennent le choc, et opposent aux Russes l'artillerie de la garde impériale. La mort vole dans tous les rangs, et le carnage ne cesse un instant que lorsqu'une neige épaisse vient obscurcir le ciel, et couvrir les deux armées. Alors la tête de colonne du maréchal Augereau perdit sa direction. Au bout d'une demi-heure Napoléon put s'apercevoir de la déviation du corps d'Augereau, et pour y remédier, il ordonna à Murat de se mettre à la tête de quatre divisions de cavalerie, soutenues par celle de la garde, sous les ordres du maréchal Bessières, et de tomber sur le flanc droit de l'armée ennemie. Cette manœuvre fut exécutée avec autant d'audace que de précision. L'infanterie russe, chargée impétueusement, fut culbutée, et perdit une partie de l'artillerie qu'elle avait sur son front; la victoire fut dé-

cidée. Le lendemain, Murat poursuivit l'ennemi pendant près de dix lieues, et ne s'arrêta qu'à une demi-lieue de Kœnigsberg.

Napoléon attribua à Murat le gain de la bataille ; mais Augereau et Lannes lui disputèrent cet honneur, si chèrement acheté par les troupes sous leurs ordres. Le mécontentement que ces deux maréchaux témoignèrent hautement à l'empereur, fut, dit-on, cause de la disgrâce qu'ils encoururent alors, et qui les fit éloigner du théâtre de la guerre. Il serait plus juste et plus raisonnable d'attribuer leur absence de l'armée à la maladie dont Lannes était attaqué, et à la blessure qu'Augereau reçut dans cette sanglante journée.

Après la bataille d'Eylau, l'armée française reprit ses quartiers d'hiver ; mais Murat ne resta pas oisif. Il fut chargé de nettoyer la rive droite de l'Alle des cosaques qui l'infestaient ; ce qu'il exécuta, en faisant quelques centaines de prisonniers.

Pendant que l'armée française était dans ses cantonnemens, de nouvelles négociations avec la Prusse et la Russie avaient été entamées ; mais elles n'eurent aucun résultat définitif ; et dès les premiers jours de mai, les Russes attaquèrent les lignes françaises dans les retranchemens de

Spanden, que le maréchal Bernadotte défendit avec intrépidité.

Au premier avis qu'il reçut des hostilités, Napoléon donna l'ordre aux maréchaux Davoust et Lannes de se porter sur Guttstadt, et suivit lui-même cette direction avec sa garde, la cavalerie aux ordres de Murat, et le corps de Ney. Une forte arrière-garde ennemie de quinze mille hommes d'infanterie, soutenue par neuf à dix mille cavaliers, avait pris position à Glottau, dans l'espoir de s'opposer à la marche des troupes françaises. Murat reçut sur-le-champ l'ordre de manœuvrer le corps ennemi, et de le débusquer de ses positions. Il s'acquitta de cette dangereuse mission avec beaucoup d'audace et d'habileté. L'infanterie et la cavalerie russe furent chargées successivement par la cavalerie française, qui triompha de tous les efforts de l'ennemi. A huit heures du soir, Murat entra de vive force à Guttstadt, où il fit un grand nombre de prisonniers.

L'armée française continua son mouvement en avant, et se porta le 19 juin sur Heilsberg. Murat, qui marchait à l'avant-garde, atteignit les premiers postes de l'arrière-garde russe, commandée par le général Bagration, et après un engagement assez vif, il réussit à les déposter; mais, à un quart de lieue de là, le général russe

se montra dans une position avantageuse, ayant avec lui quinze à seize mille hommes de cavalerie, dont un grand nombre de cosaques, et derrière plusieurs lignes d'infanterie. Il fallut commencer une nouvelle attaque. Murat fut successivement soutenu par les divers corps d'armée qui arrivaient sur le champ de bataille; mais, comme le corps de Bagration était continuellement alimenté par des renforts que l'armée russe réunie à Heilsberg ne cessait d'envoyer, l'arrière-garde se maintint long-temps dans ses positions en avant de la ville : il était nuit quand les Russes cédèrent le terrain, et ce combat sanglant n'offrit aux Français que le faible avantage de s'établir sous les retranchemens de l'ennemi. Dans cette journée, Murat s'était porté, avec sa bravoure ordinaire, sur tous les points, et avait fait plusieurs vives attaques, dans lesquelles il eut deux chevaux tués sous lui.

Le lendemain, toute l'armée russe était réunie à Heilsberg, où les positions qu'elle occupait la rendaient inattaquable : on s'attendait même qu'elle prendrait l'offensive; mais à l'aspect des préparatifs que Napoléon faisait faire, cette armée formidable abandonna tout le pays qu'elle occupait pour se retirer sur la rive droite de l'Alle, laissant d'immenses magasins à Heilsberg.

Les différens corps de l'armée française marchèrent dans des directions diverses pour déborder les Russes et couper leur retraite sur Kœnigsberg. Le 13 juin Murat, avec une partie de sa cavalerie, s'avança directement sur cette ville, et ne tarda pas à se trouver sur le flanc du corps prussien commandé par le général Lestocq; ces troupes s'empressèrent de s'enfermer dans Kœnigsberg, après avoir eu leur arrière-garde entamée.

Le lendemain eut lieu la bataille de Friedland. L'armée russe y fut défaite, et Murat n'y était pas! Il se trouvait devant Kœnigsberg, où, vers le milieu de la journée, deux colonnes russes qui avaient été coupées de l'armée par suite de la bataille, se présentèrent. Murat les fit cerner, et en un instant les quatre mille hommes qui composaient ces colonnes mirent bas les armes. Dans la soirée, les troupes françaises enlevèrent les faubourgs de Kœnigsberg sur la rive gauche de la Pregel, et le surlendemain cette place importante fut évacuée par les Prussiens.

Aussitôt après l'occupation de Kœnigsberg, Murat se mit à parcourir le pays situé entre la Pregel et le Niémen, chassant devant lui tous les détachemens ennemis, et principalement les cosaques auxquels il fit beaucoup de prisonniers. Ce fut peu avant d'entrer à Tilsitt, évacué par

d'Espagne, alarmée par l'attitude silencieuse qu'il conservait au milieu des dissensions intestines dont elle était agitée, se déciderait, en voyant les troupes françaises envahir ses États, à chercher un lieu de repos dans ses vastes colonies de l'Amérique du sud, à l'exemple de la famille de Bragance, qui avait abandonné le Portugal pour aller régner au Brésil. Le fameux Godoï, prince de la Paix, et le roi Charles, conçurent un moment ce projet; mais le mécontentement que la nation laissa éclater lorsqu'on annonça simplement un voyage de la cour en Andalousie, démontra qu'il fallait y renoncer pour ne pas s'exposer à être arrêté en route.

Godoï, devenu l'objet de la haine de tous les Espagnols, et ayant pour ennemi irréconciliable l'héritier présomptif de la couronne, Ferdinand, prince des Asturies, n'aperçut d'espoir de salut que dans la protection des troupes françaises; et pour colorer leur marche vers Madrid, il fit publier qu'il ne fallait voir dans l'armée de Napoléon qu'une alliée qui devait agir avec l'Espagne contre le Portugal, défendre les côtes de la Péninsule des tentatives des Anglais, et même entreprendre quelques conquêtes en Afrique et en Barbarie. En vain le conseil suprême de Castille fit-il sentir au gouvernement le danger qu'il y avait à recevoir dans le royaume

un si grand nombre de troupes étrangères, déjà maîtresses des places fortes les plus importantes ; Godoï ne cessait d'envoyer courriers sur courriers pour presser la marche de ces mêmes troupes.

En ce moment Murat, que Napoléon venait de nommer général en chef des troupes françaises en Espagne, franchissait de sa personne les frontières, et s'avançait dans le cœur de ce royaume. La plus grande confusion régnait alors dans le conseil du roi : le désordre était partout ; les partis s'échauffaient, et tous les regards des Espagnols étaient tournés vers le prince Ferdinand, en qui ils avaient placé toutes leurs espérances.

Pendant que l'orage grondait sur la tête du favori de Charles IV, le conseil de Castille avait dépêché un officier général au grand-duc de Berg pour régler avec lui le jour de son entrée à Madrid. Mais Murat répondit au général espagnol qu'il n'avait pas l'ordre d'occuper Madrid, et que dans le cas où l'empereur Napoléon lui prescrirait d'aller dans cette capitale, il ne quitterait Saint-Augustin, où il se trouvait alors, qu'après avoir pris avec le gouvernement espagnol tous les arrangemens convenables. Murat annonçait en même temps au conseil de Castille la prochaine arrivée à Madrid

de l'empereur, dont la présence devait, disait-il, rallier tous les partis.

Mais comme le favori Godoï n'avait rien tant à cœur que de se voir entouré de soldats français, il ne balança pas à donner l'ordre à toutes les troupes espagnoles qui résidaient à Madrid, de se rendre sur-le-champ à Aranjuez. L'exécution de cet ordre, que les uns regardaient comme une trahison dont le but était de livrer aux Français la capitale dégarnie de toute force militaire, et que d'autres croyaient être le signal du départ de la famille royale, éprouva une vive résistance de la part du conseil suprême. Néanmoins les gardes wallones, les carabiniers et tous les autres corps formant la garnison de Madrid, se mirent en route pour Aranjuez : ces troupes emportaient avec elles les germes de la sédition, et semblaient marcher contre l'ennemi. Une grande partie de la population flottante de Madrid et des environs suivait avec enthousiasme ces soldats exaltés, et tous brûlaient d'abattre l'indigne favori.

Arrivées aux portes du palais, les troupes et la population de Madrid rallièrent à leur cause une grande partie de la garde royale, qui livra toutes les issues. L'infortuné monarque fit inutilement plusieurs concessions aux insurgés. La

destitution du prince de la Paix de toutes ses charges, ne satisfit pas la haine qu'ils portaient à ce ministre. Ferdinand, pour les intérêts duquel on agissait, n'hésita pas à se mettre à la tête de l'insurrection, et Charles IV abdiqua en faveur de son fils, le 19 mars 1808, au milieu des baïonnettes et des cris séditieux. Godoï fut pris, maltraité par la population, et ne dut la vie qu'à son ennemi Ferdinand.

Tels furent les événemens imprévus qui amenèrent le général en chef de l'armée française à enfreindre les ordres de Napoléon, et à occuper la ville de Madrid, où il entra le 23 mars, quatre jours après l'abdication du vieux roi. La présence de cette vaillante armée qui venait de conquérir l'Autriche et la Prusse, ne causa d'abord aucun trouble dans Madrid : les Espagnols, satisfaits pour le moment d'avoir foulé aux pieds l'homme qu'ils détestaient, virent avec une espèce d'indifférence cette entrée militaire, d'ailleurs imposante par la belle tenue des troupes. Murat descendit au palais de l'Amirauté, où les grands d'Espagne, le gouverneur, tous les conseils du gouvernement et tous les chefs militaires lui furent présentés. Une partie de l'armée fut casernée dans la ville ; d'autres divisions furent placées de manière à former un grand cercle autour de la capitale. Celle du gé-

néral Dupont fut envoyée à Tolède. Ferdinand se rendit à Madrid le lendemain de l'entrée du grand-duc de Berg : il y alla dans l'intention de se faire proclamer roi.

Les circonstances étaient graves. Murat n'avait pu prévoir les événemens qui rendaient sa position si difficile : il s'empressa d'en rendre compte à Napoléon, qui lui répondit le 29 mars la lettre suivante, monument irréfragable de sa prévoyance :

« Monsieur le grand-duc de Berg, je crains « que vous ne me trompiez sur la situation de « l'Espagne, et que vous ne vous trompiez « vous-même. L'affaire du 20 mars a singuliè« rement compliqué les événemens : je reste « dans une grande perplexité.

« Ne croyez pas que vous attaquez une nation « désarmée, et que vous n'ayez que des troupes « à montrer pour soumettre l'Espagne. La ré« volution du 20 mars prouve qu'il y a de l'é« nergie chez les Espagnols. Vous avez affaire à « un peuple neuf; il aura tout le courage, tout « l'enthousiasme que l'on rencontre chez des « hommes que n'ont point usés les passions po« litiques.

« L'aristocratie et le clergé sont les maîtres « de l'Espagne; s'ils craignent pour leurs privi« léges et pour leur existence, ils feront contre

« nous des levées en masse *qui pourraient éter-
« niser la guerre*. J'ai des partisans; si je me pré-
« sente en conquérant, je n'en aurai plus.

« Le prince de la Paix est détesté parce qu'on
« l'accuse d'avoir livré l'Espagne à la France;
« voilà le grief qui a servi à l'usurpation de Fer-
« dinand : le parti populaire est le plus faible.

« Le prince des Asturies n'a aucune des qua-
« lités qui sont nécessaires au chef d'une nation;
« cela n'empêchera pas que pour nous l'opposer
« on n'en fasse un héros. Je ne veux pas que l'on
« use de violence envers les personnages de cette
« famille : il n'est jamais utile de se rendre
« odieux et d'enflammer les haines. L'Espagne
« a plus de cent mille hommes sous les armes.
« C'est plus qu'il n'en faut pour soutenir avec
« avantage une guerre intérieure : divisés sur
« plusieurs points, ils peuvent servir de soulè-
« vement total à la monarchie entière.

« Je vous présente l'ensemble des obstacles
« qui sont inévitables; il en est d'autres que vous
« sentirez. L'Angleterre ne laissera pas échap-
« per cette occasion de multiplier nos embarras;
« elle expédie journellement des avis aux forces
« qu'elle tient sur les côtes du Portugal et dans
« la Méditerranée : elle fait des enrôlemens de
« Siciliens et de Portugais.

« La famille royale n'ayant point quitté l'Es-

« pagne pour aller s'établir aux Indes, il n'y a « qu'une révolution qui puisse changer l'état de « ce pays; c'est peut-être celui de l'Europe qui « y est le moins préparé : les gens qui voient les « vices monstrueux de ce gouvernement et l'a- « narchie qui a pris la place de l'autorité légale, « sont le plus petit nombre; le plus grand nom- « bre profite de ces vices et de cette anarchie.

« Dans l'intérêt de mon empire je puis faire « beaucoup de bien à l'Espagne : quels sont les « meilleurs moyens à prendre ?

« Irai-je à Madrid? exercerai-je l'acte d'un « grand protectorat en prononçant entre le père « et le fils ? Il me semble difficile de faire régner « Charles IV ; son gouvernement et son favori « sont tellement dépopularisés qu'ils ne se sou- « tiendraient pas trois mois.

« Ferdinand est l'ennemi de la France, c'est « pour cela qu'on l'a fait roi. Le placer sur le « trône sera servir les factions qui depuis vingt- « cinq ans veulent l'anéantissement de la France. « Une alliance de famille serait un faible lien : « la reine Élisabeth et d'autres princesses fran- « çaises ont péri misérablement, lorsqu'on a « pu les immoler impunément à d'autres ven- « geances. Je pense qu'il ne faut rien précipiter, « qu'il convient de prendre conseil des événe- « mens qui vont suivre. Il faudra fortifier les

« corps d'armée qui se tiendront sur les fron-
» tières du Portugal, et attendre.

« Je n'approuve pas le parti qu'a pris V. A. I.
« de s'emparer aussi précipitamment de Madrid;
« il fallait tenir l'armée à dix lieues de la ca-
« pitale. Vous n'aviez pas l'assurance que le
« peuple et la magistrature allaient reconnaître
« Ferdinand sans contestation. Le prince de la
« Paix doit avoir dans les emplois publics des
« partisans; il y a d'ailleurs un attachement
« d'habitude au vieux roi qui pourrait produire
« des résultats. Votre entrée à Madrid, en in-
« quiétant les Espagnols, a puissamment servi
« Ferdinand. J'ai donné ordre à Savary d'aller
« auprès du vieux roi voir ce qui s'y passe : il
« se concertera avec V. A. I. J'aviserai ultérieu-
« rement au parti qu'il faudra prendre; en at-
« tendant, voici ce que je juge convenable de
« vous prescrire :

« Vous ne m'engagerez à une entrevue en
« Espagne avec Ferdinand, que si vous jugez la
« situation des choses telle que je doive le re-
« connaître pour roi d'Espagne. Vous userez de
« bons procédés envers le roi, la reine et le
« prince Godoï; vous exigerez pour eux et vous
« leur rendrez les mêmes honneurs qu'autrefois.
« Vous ferez en sorte que les Espagnols ne
« puissent pas soupçonner le parti que je pren-

« drai : cela ne sera pas difficile, *je n'en sais* « *rien moi-même.*

« Vous ferez entendre à la noblesse et au « clergé que si la France doit intervenir dans « les affaires de l'Espagne, leurs priviléges et « leurs immunités seront respectés. Vous leur « direz que l'empereur désire le perfectionne- « ment des institutions politiques de l'Espagne, « pour la mettre en rapport avec l'état de la « civilisation de l'Europe, pour la soustraire au « régime des favoris... Vous direz aux magistrats « et aux bourgeois des villes, aux gens éclairés, « que l'Espagne a besoin de recréer la machine « de son gouvernement, et qu'il lui faut des « lois qui garantissent les citoyens de l'arbitraire « et des usurpations de la féodalité, des insti- « tutions qui raniment l'industrie, l'agriculture « et les arts; vous leur peindrez l'état de tran- « quillité de la France, malgré les guerres où « elle s'est toujours engagée; la splendeur de « la religion, qui doit son établissement au « concordat que j'ai signé avec le pape. Vous « leur démontrerez les avantages qu'ils peuvent « tirer d'une régénération politique : l'ordre et « la paix dans l'intérieur, la considération et la « puissance à l'extérieur. Tel doit être l'esprit « de vos discours et de vos écrits. Ne brusquez « aucune démarche; je puis attendre à Bayonne,

« je puis passer les Pyrénées, et, en me forti-
« fiant vers le Portugal, aller conduire la guerre
« de ce côté.

« Je songerai à vos intérêts particuliers; n'y
« songez pas vous-même.... Le Portugal restera
« à ma disposition.... Qu'aucun projet person-
« nel ne vous occupe et ne dirige votre con-
« duite : cela me nuirait et vous nuirait encore
« plus qu'à moi.

« Vous allez trop vite dans vos instructions
« du 14; la marche que vous prescrivez au gé-
« néral Dupont est trop rapide à cause de l'évé-
« nement du 19 mars; il y a des changemens à
« faire. Vous donnerez de nouvelles disposi-
« tions; vous recevrez des instructions de mon
« ministre des affaires étrangères.

« J'ordonne que la discipline soit maintenue
« de la manière la plus sévère; point de grâce
« pour la plus petite faute : l'on aura pour l'ha-
« bitant les plus grands égards : l'on respectera
« principalement les églises et les couvens.

« L'armée évitera toute rencontre, soit avec
« des corps de l'armée espagnole, soit avec des
« détachemens : il ne faut pas que d'aucun côté
« il soit brûlé une amorce.

« Laissez Solano dépasser Badajoz; faites-le
« observer : donnez vous-même l'indication des
« marches de mon armée pour la tenir toujours

« à une distance de plusieurs lieues des corps « espagnols : *si la guerre s'allumait tout serait « perdu*. C'est à la politique et aux négociations « qu'il appartient de décider des destinées de « l'Espagne. Je vous recommande d'éviter les « explications avec Solano, comme avec les au- « tres généraux espagnols.

« Vous m'enverrez deux estafettes par jour ; « en cas d'événemens majeurs, vous m'expédie- « rez des officiers d'ordonnance. Vous me ren- « verrez sur-le-champ le chambellan de Tour- « non qui vous porte cette dépêche; vous lui « remettrez un rapport détaillé.

« Sur ce, etc. NAPOLÉON. »

Les instructions que l'on vient de lire démontrent évidemment qu'à l'époque où Napoléon les traçait, il n'avait encore pris aucune détermination relativement à l'Espagne. Il paraît même qu'il aurait reconnu Ferdinand comme roi, si la situation des choses eût été telle qu'il y fût forcé, et si ce prince n'eût pas été l'ennemi de la France. Quant à Murat, il allait beaucoup plus vite que Napoléon ne l'avait prescrit, parce qu'il espérait régner sur le pays qu'il venait d'envahir et qu'il comptait soumettre. Il fut peu satisfait de la promesse que Napoélon lui faisait de la couronne de Portugal.

CHAPITRE XVII.

Suites de l'occupation de Madrid. — Départ de Ferdinand. — Enlèvement du prince de la Paix. — Départ de Charles IV et de la reine. (1808.)

MURAT qui avait occupé Madrid contre le instructions de Napoléon, mais qui s'était cru autorisé à cette entreprise par les événemens d'Aranjuez, et par les lettres pressantes du roi Charles IV et de la reine son épouse, se trouvait dans une situation fort embarrassante envers le prince Ferdinand : il n'ignorait aucune des circonstances qui avaient accompagné l'abdication du vieux roi, et ne pouvait, avant d'avoir reçu les instructions nécessaires de Napoléon, s'expliquer quant à la reconnaissance de Ferdinand comme roi d'Espagne. Ce fut alors que, dans le but d'éclairer Napoléon sur l'abdication de Charles, le grand-duc de Berg se décida à envoyer une personne de confiance à Aranjuez, afin de connaître les vrais sentimens du vieux roi. L'envoyé de Murat lui apporta, à

son retour, la protestation de Charles IV, contre son abdication ; ce qui augmenta l'embarras de Murat.

Son incertitude et le retard qu'il mettait à se prononcer, inquiétaient et le prince Ferdinand, et ses conseillers, et la population de Madrid. Quelques rixes s'élevèrent dans les rues mêmes de la capitale entre des soldats français et des Espagnols : Murat fit tout ce qui dépendait de lui pour maintenir l'harmonie. Ferdinand désapprouva la conduite méfiante des Espagnols ; mais les événemens se compliquaient tellement qu'une exploision était journellement à craindre.

Ce fut dans ces circonstances que Ferdinand, cédant aux instances de Murat, et à celles de quelques conseillers imprévoyans, se décida à quitter Madrid pour aller au devant de Napoléon, qu'on disait en route pour Madrid. Le 8 avril, il annonça sa résolution à ses sujets ; le lendemain, il institua un conseil suprême de gouvernement, présidé par son oncle, l'infant don Antonio ; et enfin le 10, il se mit en route pour Vittoria, où il arriva le 13. Ce fut dans cette ville qu'il reçut une lettre de Napoléon, dans laquelle il disait à Ferdinand : « Je « désire causer avec V. A. R. au sujet de l'abdi- « cation de Charles IV ; si le roi n'a pas été forcé « à cet acte par l'émeute d'Aranjuez, et s'il a été

« fait de pur mouvement, je ne fais aucune dif-
« ficulté d'admettre et de reconnaître V. A. R.
« comme roi d'Espagne. »

Malgré l'avis de quelques conseillers fidèles, Ferdinand, qui sentait le besoin de se rendre Napoléon favorable, persista dans l'intention de continuer son voyage, et se rendit à Bayonne, où il s'était fait précéder par son frère, l'infant don Carlos.

Si Murat fit une faute en conseillant à Ferdinand le voyage de Vittoria, il en commit une bien plus grande en exigeant de la junte du gouvernement la remise du prisonnier Godoï, qu'une commission extraordinaire devait juger. Il est vrai qu'il ne fit que céder une seconde fois aux instances les plus pressantes du roi Charles et de la reine, dont toute la sollicitude était pour ce favori. Cet homme, qui avait assumé sur sa tête toute la haine des Espagnols, fut livré à Murat dans la nuit du 20 au 21 avril, et envoyé en France sous bonne escorte. Ainsi la vindicte publique fut deçue par la soustraction de ce prisonnier d'état, et les esprits s'aigrirent d'autant plus contre les Français, qu'on savait que la junte avait long-temps résisté avant de céder aux invitations menaçantes du grand-duc de Berg. Nul doute que si, dans la délivrance du prince de la Paix, Napoléon eût été moins scrupuleux

che d'une catastrophe sanglante, s'était toujours flatté qu'il en imposerait aux Espagnols, et ne croyait pas qu'une population sans armes, oserait se révolter contre des troupes aguerries. Aussi n'avait-il pris que des précautions insuffisantes pour prévenir une insurrection. Cela est si vrai, que pendant toute la matinée une foule de soldats français parcouraient, sans armes, les différens quartiers de Madrid, où ils furent assaillis, outragés, égorgés par une populace en fureur. Les troupes françaises qui se trouvaient dans la ville, restèrent long-temps sans avoir d'ordres positifs; celles qui étaient cantonnées dans les environs n'arrivèrent qu'à midi. Murat venait de monter à cheval; il avait fait battre la générale, et les troupes qu'il avait sous la main s'étaient formées en bataille sur la place du Palais, où deux pièces de canon venaient d'être amenées à la hâte. Ces démonstrations défensives n'effrayèrent point les habitans de Madrid : le massacre des Français continuait toujours. L'infanterie française fut obligée de faire feu sur les rassemblemens provocateurs, et bientôt quelques coups de canon à mitraille les mirent dans la plus horrible confusion.

Pendant que cette scène déplorable se passait sur la place du Palais, des colonnes françaises entraient dans Madrid par les portes du Nord

et du Levant. Quelques escadrons de la garde impériale balayèrent au galop les deux grandes rues d'Alcala et de San-Geronimo, qui aboutissent à la place dite *Puerta del Sol*, où ils s'établirent, tandis qu'une colonne d'infanterie inondait la rue de San-Bernardo, pour se joindre aux troupes qui défendaient le palais du grand-duc de Berg. La vue des cadavres français étendus dans les rues irrita les troupes, qui se portèrent à des représailles sanglantes. L'attaque et la défense furent également vives; mais le résultat ne pouvait être douteux. Les soldats français furent bientôt les maîtres des rues et des places. Murat, les ministres Azanza et O'Farril, ainsi que plusieurs autres membres de la junte, s'exposèrent à tous les dangers pour faire cesser l'effusion du sang. Les troupes réglées espagnoles secondèrent les Français, et contribuèrent à apaiser momentanément le carnage. Mais dans la soirée, les révoltés recommencèrent à faire feu de l'intérieur des maisons où ils s'étaient réfugiés, et les Français furent obligés d'enfoncer les portes pour s'emparer des paysans. Soixante hommes pris les armes à la main furent entraînés au Prado et fusillés sur-le-champ; une quarantaine d'autres révoltés furent conduits au quartier de l'infanterie, à côté du palais de Murat.

On a prétendu que dans cette funeste journée Murat avait fait périr par la mitraille plus de cinq cents habitans de Madrid : le rapport rédigé par les Espagnols, lorsqu'ils n'avaient plus aucun intérêt à diminuer le nombre des victimes de l'indépendance nationale, ne fait monter leur perte qu'à cent quatre tués et cinquante-quatre blessés. Parmi les morts on comptait Velarde et Daoiz, tous deux officiers de l'artillerie espagnole, braves et estimés, lesquels se trouvant dans le dépôt d'artillerie avec quelques canonniers invalides, s'opiniâtrèrent à tirer sur une colonne de près de quinze cents hommes, déjà maîtresse de tout le quartier, parce qu'on vint leur dire qu'un régiment espagnol était attaqué dans sa caserne par les Français.

On a également exagéré le nombre des soldats égorgés par les Espagnols. Le rapport inséré dans le *Moniteur*, au lieu de diminuer les pertes des Français, se plut à les doubler. D'autres rapports plus véridiques portent à cinq cents le nombre des soldats égorgés dans les rues, ou fusillés des fenêtres. La disproportion qui existe entre les pertes faites par les agresseurs et celles des Français, se conçoit facilement quand on réfléchit que les troupes ne commencèrent à tirer sur le peuple que lorsqu'il y avait déjà un grand nombre de soldats égorgés.

On devait s'attendre, d'après le caractère de Murat, que des mesures sages seraient prises par lui, à la suite de cette funeste journée, pour calmer l'irritation d'une populace qui n'avait cédé qu'à la force; mais Murat, irrité lui-même d'avoir vu couler le sang français autrement que sur un champ de bataille glorieux, oublia la modération et la générosité dont il avait souvent donné des preuves, et mit la terreur à l'ordre du jour. Tous les insurgés qui avaient été enfermés dans le quartier de l'infanterie, furent fusillés le lendemain à la pointe du jour. La proclamation qu'il adressa aux troupes dans la soirée du 2 mai, leur annonçait que tous les habitans de la ville de Madrid allaient être tenus de déposer leur armes sous peine de mort; que toutes les réunions au dessus de huit personnes seraient dispersées à coups de fusil; que tout village où un Français aurait été assassiné serait brûlé; que les auteurs ou distributeurs d'écrits provoquant à la sédition seraient fusillés, etc., etc. On ne peut excuser la rigueur des mesures que le grand-duc de Berg prit dans cette circonstance, qu'en se reportant sur la scène où tant de Français venaient de périr si misérablement, et en pensant que Murat dictait son ordre du jour dans un moment d'exaspération.

La journée du lendemain fut calme et silen-

cieuse comme les tombeaux. Murat expédia un courrier à Napoléon, et une ordonnance au général Dupont, pour leur donner les détails de l'insurrection. Dans la soirée l'ambassadeur français, Laforêt, eut avec don Antonio, une conférence secrète, à la suite de laquelle ce prince annonça aux ministres espagnols sa résolution de partir le lendemain matin pour aller rejoindre à Bayonne le jeune roi son neveu, et les autres membres de sa famille. C'est en vain que la junte représenta au prince qui la présidait que sa présence en Espagne serait plus utile qu'à Bayonne pour la défense des droits de Ferdinand; don Antonio déclara que sa détermination était invariable, et il partit en effet le 4 mai, après avoir désigné le ministre de la marine, François Gil, pour le remplacer dans la présidence de la junte du gouvernement.

Immédiatement après le départ de don Antonio, Murat fit dire aux ministres espagnols qu'il croyait convenable, pour assurer le maintien de l'ordre et de la tranquillité publique, de prendre part aux délibérations de la junte; et dans la soirée même il entra dans le lieu des séances, et se fit proclamer président.

Pendant que Murat se plaçait à la tete du seul gouvernement qui existât alors en Espagne, Napoléon recevait et faisait lire à Charles IV

le rapport sur les événemens du 2 mai. Le premier mouvement du vieux roi fut de nommer le grand-duc de Berg lieutenant-général du royaume d'Espagne. Ainsi, au moyen de cette attribution, Murat fut un moment le véritable roi d'Espagne. Si Napoléon ne s'opposa pas à cette nomination, c'est parce qu'il avait encore besoin de Murat dans la péninsule : toutefois il trouvait que son beau-frère n'était pas à la hauteur des circonstances ; on lui entendit dire plusieurs fois : « Murat va mal et trop vite. » Il est probable que celui qui venait de réunir entre ses mains toute la puissance royale, pensait que l'Espagne finirait par lui rester, puisqu'il était le seul prince guerrier de la famille impériale ; mais Napoléon apprenait en ce moment que, s'il pouvait se fier à la bravoure éclatante de Murat, il ne pouvait pas compter sur sa capacité politique : aussi, dès qu'il eut obtenu de Charles IV la cession de tous ses droits au trône d'Espagne et des Indes, annonça-t-il que ce serait occupé par son frère Joseph.

Pendant que le prince de la Paix signait à Bayonne, au nom de son maître, la cession de ses royaumes, et que Ferdinand adhérait à cette cession et en stipulait les conditions, l'Espagne entière se soulevait contre les Français ; la position de Murat, d'ailleurs mécontent des disposi-

Deuxième Partie.

CHAPITRE PREMIER.

Murat roi de Naples. — Prise de l'île de Caprée. (1808.)

Napoléon avait donné à Murat l'espoir de régner sur le Portugal; mais au moment de la cession de l'Espagne au roi de Naples, Joseph, le Portugal était au pouvoir des Anglais, qui paraissaient fortement disposés à le garder sous leur protection. Il aurait donc fallu que les troupes françaises en fissent la conquête : les circonstances étaient peu favorables; l'insurrection générale des Espagnols donnait trop d'occupation aux corps français qui se trouvaient dans la péninsule, pour qu'on pût s'occuper du Portugal.

Cependant il fallait un royaume à Murat: le

grand-duché de Berg était trop peu de chose pour le premier lieutenant de Napoléon, qui était en même temps l'époux de sa sœur : il dédaignait ses États d'outre Rhin, et se plaignait de ce que l'empereur ne lui avait pas laissé l'Espagne. Quoique Napoléon fût assez mécontent de la conduite que Murat avait tenue à Madrid, comme il fallait qu'il disposât de la couronne de Naples, il signa, le 15 juillet 1808, le décret qui octroyait cette couronne à son beau-frère *Joachim Napoléon.* Toutefois, en plaçant Murat sur le trône de Naples, le grand distributeur de royaumes ne se dissimulait pas l'inconvénient qu'il y aurait à le laisser livré à lui-même ; il savait très-bien que si Murat avait de l'énergie et du courage lorsqu'il était près de lui, c'était un homme faible et sans caractère dès qu'il se trouvait abandonné à ses seules inspirations ; aussi Napoléon se promit-il d'exercer sur le nouveau roi de Naples toute l'influence qu'il avait sur le général de cavalerie : plus tard il avoua même qu'il ne s'était servi de son beau-frère que comme d'un instrument flexible avec lequel il devait exécuter ses grands projets sur l'Italie. Murat ne pénétra pas si avant dans la pensée de Napoléon ; il ne vit qu'une couronne, un beau pays placé sous un beau ciel ; il se hâta d'aller en prendre possession.

Le 5 septembre 1808, Joachim Napoléon arriva aux confins des États de Naples, où il fut reçu par les autorités civiles et militaires de la province avec de grandes démonstrations de joie. Le lendemain il fit son entrée à Naples au milieu d'un brillant cortége, où figurait le maréchal Pérignon, lieutenant-général du royaume, et d'une population bruyante qui agitait sur la tête du nouveau roi des branches de laurier et d'olivier. Murat se montra très-affable, et plut par ses manières affectueuses. Le peuple le trouvait superbe sous son costume bizarre; il le suivait des yeux et applaudissait.

En prenant possession du royaume de Naples, Joachim y trouva le ministère que le roi Joseph avait laissé, à l'exception de M. Miot, ministre de l'intérieur, qui était parti pour l'Espagne avec Joseph, et de M. Rœderer, ministre des finances, qui venait d'être nommé secrétaire-d'Etat du grand-duché de Clèves et de Berg. Ce premier ministère de Joachim se trouvait donc composé:

De M. Cianciulli, ministre de la justice, qui eut ensuite pour successeur M. Ricciardi;

Du marquis de Gallo, ministre des affaires étrangères. C'était un ancien ministre du roi Ferdinand, qui avait assisté aux conférences d'Udine et de Campo-Formio, et qu'on avait

vu chargé des négociations les plus délicates. M. de Gallo avait également rempli les hautes fonctions de vice-roi de Sicile. Plus tard il fut successivement nommé ambassadeur près de la république cisalpine, près de la république française, et enfin près de l'empereur Napoléon. Son caractère s'étant alors trouvé compromis par des traités secrets que la cour de Naples avait conclus avec l'Angleterre, M. de Gallo donna sa démission. Lors de l'avènement de Joseph Napoléon au trône de Naples, M. de Gallo reçut le portefeuille des affaires étrangères de ce royaume, et le conserva sous Joachim.

L'archevêque de Tarente, M. Capecelatro, administrait *par interim* le département de l'intérieur. Issu d'une des plus anciennes familles de Naples, M. Capecelatro avait obtenu de bonne heure les plus hautes dignités ecclésiastiques Il s'était pourtant montré contraire à certaines prétentions de la cour de Rome, et on l'avait vu combattre toutes les idées gothiques, tous les genres de superstition. C'était un prélat partisan de la vérité et d'une saine philosophie.

Deux Pignatelli, de la maison des princes de Strongoli, étaient au nombre des premiers ministres de Joachim : l'un, le commandeur, avait le département de la marine, ainsi que celui des

affaires ecclésiastiques; l'autre, le prince François, était chargé des finances. Le commandeur fut ensuite remplacé par M. de Tugny; et le prince le fut également par M. de Mosbourg.

Tous ces ministres de Joachim Napoléon étaient des hommes de mérite; mais un seul, Salicetti, qui réunissait alors le portefeuille de la guerre à celui de la police générale, était un véritable homme d'Etat. On se rappelle que cet ancien député de la Convention à l'armée d'Italie, fut le premier à vanter la bravoure de Murat, et à demander de l'avancement pour ce jeune officier. Après de longues guerres, dans lesquelles Murat s'était journellement fait distinguer parmi les braves généraux de la révolution, il retrouvait au nombre de ses ministres ce même Salicetti, son protecteur à son début dans la carrière militaire. Joachim savait tout le cas que Napoléon faisait des talens de son compatriote; il n'ignorait point qu'on le considérait en Europe comme un des plus habiles politiques et des plus sages administrateurs connus; il ne balança donc pas à lui accorder toute sa confiance; et l'on peut dire que ce fut Salicetti qui dirigea les premiers pas du nouveau roi de Naples.

Joachim, entouré d'hommes sages, débuta par la suppression des commissions militaires,

tribunaux expéditifs que le roi Joseph avait cru devoir organiser pour effrayer les brigands qui infestaient plusieurs provinces, et qui faisaient surtout une guerre à mort aux Français: il décréta en même temps une amnistie générale à tous les déserteurs qui se présenteraient pour rejoindre leurs corps.

Par un autre décret remarquable, il défendit aux employés de percevoir deux émolumens divers à la charge de l'État, lors même qu'ils exerceraient deux fonctions différentes. Jusqu'alors les salariés du gouvernement avaient pu cumuler leurs divers traitemens, et il en était résulté un abus très-préjudiciable au trésor. Cette réforme était d'autant plus nécessaire, qu'en arrivant au pouvoir, Murat avait trouvé les finances dans une situation peu prospère: on annonçait en outre une diminution dans les recettes de l'année suivante, et Joachim se vit dans la nécessité d'augmenter l'impôt foncier.

Si l'on en excepte cette dernière mesure, l'avènement de Joachim fut signalé par des actes de clémence et de générosité qui prévinrent les Napolitains en sa faveur. Plusieurs individus accusés d'avoir ourdi des trames contre la sûreté de l'État furent rendus à la liberté; quelques-uns, exilés de leur patrie, obtinrent la per-

mission d'y rentrer; des coupables reçurent leur grâce. Le peuple paraissait content de son nouveau roi; la noblesse espérait; le clergé se faisait remarquer par son enthousiasme.

Satisfait de la manière dont il avait été accueilli, Joachim pressa l'arrivée de la reine son épouse et de ses enfans : il avait alors, outre ses deux fils, Achille et Lucien, deux jolies princesses, Lætitia-Josèphe, née le 25 avril 1803, et Louise-Julie-Caroline, née le 22 mars 1805. Cette jeune et belle famille arriva à Naples le 25 septembre, et y fut reçue comme l'avait été le roi lui-même.

Pendant que la reine Caroline cherchait à se rendre populaire en se montrant tous les jours au milieu des Napolitains, et en encourageant, par de fréquentes visites, le peu d'établissemens industriels qui existaient dans cette grande capitale, Joachim préparait en secret une expédition hardie dont le succès devait étonner et séduire les Napolitains.

Depuis près de trois ans les Anglais occupaient l'île de Caprée, et n'avaient rien négligé pour rendre inexpugnable ce rocher qu'ils appelaient le *Petit-Gibraltar*. Joachim sentait de quelle importance il était pour sa gloire et pour la liberté du commerce maritime, de chasser les Anglais d'un poste où tous les malfaiteurs

et les brigands de terre-ferme trouvaient un asile sûr, et où se tramaient tous les complots contre la tranquillité publique du royaume. Mais l'entreprise était périlleuse, et ne pouvait réussir qu'en y employant des hommes d'une valeur éprouvée. Quinze cents soldats, choisis parmi les grenadiers et les carabiniers de l'armée française et napolitaine, furent réunis dans la darse de Naples. Joachim leur donna pour chef le lieutenant-général Lamarque, les généraux de brigade d'Estrées et Pignatelli, et les adjudans commandans Thomas et Chavardes. Ces troupes s'embarquèrent dans la nuit du 3 au 4 octobre, sur une flotille qui les attendait.

Le trajet fut assez heureux; mais la mer devenue houleuse retarda de quelques heures le débarquement, et les Anglais, qui étaient dans la plus grande sécurité, eurent le temps de se préparer au combat. Malgré le feu de leur artillerie, les embarcations parvinrent à s'approcher du rivage. Le chef d'escadron Livron, aujourd'hui général au service du vice-roi d'Égypte, fut le premier à débarquer, et le premier qu'atteignit le feu des Anglais. Quoique douloureusement blessé à la main, il se fit suivre par une centaine de grenadiers qu'il avait sur sa canonnière, et s'empara de la batterie de la calle, dont la prise lui coûta une vingtaine

d'hommes mis hors de combat. Les autres troupes débarquèrent aussitôt, et, après avoir poursuivi les Anglais de poste en poste, elles gravirent les hauteurs d'Anacapri, où elles firent huit cents prisonniers. Le commandant anglais réunit alors le reste de ses forces dans les postes fortifiés de Saint-Michel, de Saint-Constant, et du Fort majeur, où il attendit les secours qu'il avait demandés.

Dans la nuit du 5, les troupes franco-napolitaines descendirent l'escalier de six cents marches qui sert de communication entre la partie supérieure et la partie inférieure de Caprée. A la pointe du jour parurent en mer quatre frégates, deux corvettes, trois bricks, plusieurs canonnières et bâtimens de transport anglais, lesquels en bloquant l'île pouvaient faire échouer l'entreprise, par le manque de munitions et de vivres.

Mais Joachim qui s'était posté à la pointe de Campanilla afin d'observer les mouvemens de la division anglaise, ordonna sur-le-champ à quelques canonnières napolitaines de mettre à la voile pour aller combattre l'escadrille ennemie, et protéger le transport des vivres et des munitions. Le combat entre les deux flotilles fut très-vif; il eut le résultat que le roi espérait.

Toutefois, ce ne fut qu'après plusieurs jours

de travaux, pendant lesquels les troupes déployèrent le plus grand courage, que le commandant anglais Hudson Lowe, le même qui a plus tard acquis une affreuse célébrité à Sainte-Hélène, capitula et remit aux commissaires désignés par le général Lamarque, les forts, les batteries, les armes et les munitions qu'il avait encore en son pouvoir. C'est ainsi que le *Petit-Gibraltar*, dont les fortifications coûtèrent plusieurs millions à l'Angleterre, fut pris par une poignée de braves moins nombreux que la garnison.

Une entreprise si audacieuse, exécutée avec tant de promptitude et de bonheur, donna aux Napolitains une haute idée de leur nouveau roi; car ce peuple peu guerrier aime néanmoins la gloire, et honore ceux qui savent braver les périls qu'il n'ose lui-même affronter. La prise de Caprée fut un grand événement, et Murat ne cessait de dire, faisant allusion à son titre de grand-amiral de l'empire : « J'avais besoin de ce « coup de canon pour assurer mon pavillon. »

CHAPITRE II.

Organisation civile et militaire. — Expédition des Anglo-Siciliens contre le royaume de Naples. (1809.)

PENDANT que Joachim s'occupait de l'organisation civile et militaire de son royaume, décrétant la mise en vigueur dans ses États du code Napoléon, autorisant une nouvelle banque nationale, donnant une meilleure direction à *l'instruction publique*, organisant les légions de la garde nationale, encourageant les arts et l'industrie, fondant des bureaux de bienfaisance, ouvrant un jardin des plantes, fixant l'état civil, et établissant le système des levées par la conscription, adoucie dans sa rigueur, une effrayante éruption du Vésuve s'annonça comme le présage de la guerre terrible qui allait de nouveau ensanglanter le continent. Jamais l'Autriche n'avait mis sur pied des forces aussi considérables que celles qui se trouvaient réunies au commencement de 1809, pour entrer en campagne contre

la France. De son côté, Napoléon avait pris, avec son activité ordinaire, toutes les mesures qui pouvaient le mettre à même de soutenir avec succès la nouvelle lutte où l'engageait la politique anglaise.

Pour la première fois depuis quinze ans, Murat n'était pas à côté de Napoléon ; pour la première fois, la cavalerie française ne le voyait pas à sa tête. Les dangers qu'allait courir son royaume le retenaient loin des rangs de la grande armée. Il savait que les Anglais faisaient de grands préparatifs en Sicile, et que, de concert avec la cour de Palerme, ils devaient profiter du moment où Napoléon serait attaqué par les forces réunies de l'Autriche, pour faire une descente sur les côtes de Naples, soulever les Calabres et les Abruzzes contre les Français, et reconquérir ce royaume. Il était donc urgent de faire des dispositions pour repousser toute attaque. Les troupes françaises stationnées dans le royaume de Naples, et qui venaient de rétablir la tranquillité dans les Calabres et les Abruzzes, eurent ordre de se concentrer et d'aller occuper les côtes. En même temps Joachim s'occupait de l'organisation de l'armée napolitaine, qui avait été bien négligée. Murat n'avait trouvé, en arrivant à Naples, qu'environ seize mille hommes, mal vêtus, mal commandés et mal disciplinés ;

il augmenta la garde royale de deux régimens, et la réorganisa complètement; il fit aussi de nouvelles levées qu'il réunit en plusieurs camps autour de la capitale. En peu de temps, ces jeunes troupes reçurent l'organisation et la discipline, qui entrent pour beaucoup dans le succès des armes; et comme les bons officiers font les bons soldats, Joachim plaça dans les cadres de ses troupes un grand nombre d'officiers français, auxquels il accorda l'avancement d'un grade. La plus grande activité régnait dans les arsenaux, ainsi que dans tous les établissemens militaires.

Aux troupes de ligne composant sa garde, Joachim ajouta encore une garde d'honneur, composée des fils des plus riches seigneurs, propriétaires et négocians de son royaume. Ami du faste et de la représentation, il passait de fréquentes revues, entouré de cette garde magnifiquement habillée, et cherchait à exciter, par l'appât des titres et des récompenses, l'ardeur des officiers et des soldats. La capitale, devenue le centre de tous les préparatifs de défense, ressemblait à une ville de guerre : jamais les Napolitains n'avaient vu tant d'activité dans leur ville; tout le monde y était en mouvement. Il paraissait difficile que les Anglais pussent surprendre un ennemi qui se tenait aussi bien sur ses gardes.

Toutefois, l'expédition anglaise mit à la voile

des ports de la Sicile, et les vigies napolitaines la signalèrent le 12 juin. Elle se composait de deux cents voiles, dont deux vaisseaux de ligne, cinq frégates, plusieurs bricks et cutters, et un grand nombre de chaloupes canonnières; les transports formaient le surplus. Ils avaient à bord quinze mille hommes de troupes de débarquement, moitié Anglais, moitié Siciliens. Il y avait en outre un grand nombre d'officiers à la suite, brevetés par le roi Ferdinand, dont la mission était d'insurger les points où ils débarqueraient, et d'enrégimenter les habitans, que l'on supposait prêts à se lever en masse dès l'apparition de la flotte.

Cette apparition causa d'autant plus d'inquiétude à Naples, qu'elle coïncidait avec la retraite du ministre de la guerre, en qui les Napolitains avaient mis leur confiance. Salicetti venait de quitter les affaires publiques, parce que Napoléon avait exigé que le portefeuille de la guerre lui fût retiré, en lui disant à lui-même: « Quand un roi réunit dans des mains telles que « les vôtres deux ministères aussi importans que « celui de la police et celui de la guerre, il ab- « dique. » Malgré ces paroles flatteuses, Salicetti n'en fut pas moins fâché de se voir enlever le département de la guerre, et il s'éloigna de la capitale. Mais dès qu'il apprit que le danger

était imminent, il retourna à son poste, et la frayeur des Napolitains se calma.

L'amiral anglais longea d'abord la côte de la Calabre, cherchant un point favorable pour le débarquement, et épiant les signaux qui devaient lui être faits de l'intérieur du pays; mais le général Partouneaux, qui commandait dans cette partie, avait pris des précautions si sévères et si bien concertées, qu'aucun mécontent n'osa remuer. Quelques débarquemens partiels, opérés par les bâtimens légers de la flotte, n'obtinrent aucun résultat, et furent repoussés par les postes français disposés sur la côte. Enfin la flotte anglo-sicilienne, après avoir louvoyé pendant dix jours, se rabattit tout-à-coup sur la petite île de Procida, à quelques milles de Naples. Au moment où l'avant-garde s'avançait dans le canal, entre l'île d'Ischia et celle de Procida, plusieurs chaloupes canonnières de la marine napolitaine, soutenues par la frégate *la Cérès* et une corvette, se détachèrent de la côte pour aller reconnaître ces bâtimens; mais elles furent bientôt entourées par des forces supérieures. L'action s'engagea à neuf heures du matin, la flotille napolitaine soutint pendant long-temps le feu violent des Anglais, et après avoir fortement endommagé une frégate anglaise, les bâtimens napolitains réussirent à se dégager et à se mettre sous la protection

des batteries de Puozzolo et de Baja. La frégate et la corvette continuaient à se diriger sur Naples, lorsqu'elles furent jointes par des forces anglaises supérieures. Un nouvel engagement eut lieu à quatre heures du soir; les Anglais, profitant d'un moment de calme, tentèrent d'enlever les Napolitains à l'abordage; mais ceux-ci, combattant sous les yeux du roi et de toute la population, se défendirent avec la plus grande intrépidité, et après trois heures de combat, la frégate et la corvette parvinrent à entrer dans le port de Naples, aux cris de vive Joachim! vive Napoléon! Sur ces entrefaites, les troupes anglo-siciliennes débarquèrent dans l'île de Procida, et s'en emparèrent sans coup férir.

Le lendemain, une division de trente chaloupes canonnières, sortie de Gaëte pour se rendre à Naples, fut attaquée dans le canal: elle se défendit fort vaillamment, et brula un brick; mais bientôt six des chaloupes napolitaines sombrèrent, trois furent brûlées, et cinq s'échouèrent sur la côte; les seize autres entrèrent à Naples.

A la suite de ce second combat, les Anglo-Siciliens opérèrent un débarquement de six mille hommes sur l'île d'Ischia, dont la garnison se réfugia dans le château. Le général Colonna, répondit aux sommations des Anglais, qu'il se

défendrait jusqu'à la dernière extrémité, et tint parole.

Quelques jours après, le général Stuart, commandant l'expédition, ayant été informé qu'à la suite des démonstrations faites par ses ordres dans le golfe de Policastro, le général Partouneaux s'était laissé attirer, avec une grande partie de ses forces, sur le point menacé, résolut de tenter un troisième débarquement aux environs de Scylla. Les troupes qu'il y envoya abordèrent sans résistance, et déjà elles se préparaient à attaquer le fort, lorsque le général Partouneaux accourut pour s'opposer à cette nouvelle entreprise. Les Anglo-Siciliens ne se croyant pas assez nombreux pour attendre les Français, se rembarquèrent si précipitamment, que deux cents cavaliers anglais, détachés dans l'intérieur des terres, furent coupés et faits prisonniers par le général Cavaignac.

L'occupation des îles de Procida et d'Ischia, et la tentative sur Scylla, furent à peu près les seules opérations du général anglais. Cependant la flotte croisa encore pendant vingt-deux jours sur les côtes du royaume de Naples, et tint en haleine les troupes chargées de les défendre. De temps à autre elle faisait des démonstrations de débarquement, qui se bornaient à jeter sur le rivage les bandits qu'ils avaient rassemblés à

Messine et à Melazzo. Les excès commis par ces brigands furent favorables aux intérêts du roi Joachim, qui ne cessait de prendre toutes les mesures pour assurer la tranquillité et protéger les personnes et les propriétés.

Enfin, le 22 juillet 1809, le général Stuart, désespérant de pouvoir atteindre le but de son expédition, puisque les habitans au lieu de se joindre à lui se joignaient aux troupes de Joachim, se décida à retourner en Sicile : il fit évacuer les îles de Procida et d'Ischia, et sa flotte formidable disparut.

Le mauvais résultat d'une entreprise qui avait exigé tant de frais, prouva à la cour de Palerme et à ses alliés qu'il ne fallait plus espérer de soulever les provinces de Terre-Ferme, et qu'on ne réussirait pas à surprendre un roi aussi actif que celui qui régnait à Naples.

En effet, durant ces deux mois de crise, Joachim se montra infatigable; il était partout, de nuit comme de jour, et les troupes de ligne, les gardes nationales et même les lazzaroni, suivaient avec joie ses grandes plumes blanches.

CHAPITRE III.

Enlèvement du pape. — Extirpation du brigandage dans les provinces napolitaines. (1809.)

PENDANT que Murat repoussait l'expédition des Anglo-Siciliens, de grands événemens avaient eu lieu sous les murs de Vienne, et avaient réagi jusque dans la capitale des États du saint-père, qui venait lui-même d'être enlevé et conduit en France. Plusieurs historiens, et entre autres l'abbé de Montgaillard, ont rejeté sur Murat l'odieux de cet attentat. Pour démontrer que le roi de Naples fut absolument étranger à cet acte de violence, il me suffira de rétablir les faits.

Au moment où la quatrième coalition contre la France se déclara, le cabinet du Vatican avait rappelé son ministre à Paris. La guerre se trouvait déclarée entre cette puissance faible, qui ne pouvait opposer aucune résistance, et la puissance victorieuse du monde. Mais le système était à Rome de porter tout à l'extrême, d'op-

poser les armes spirituelles aux temporelles : on s'y flattait encore de voir renaître les temps où tout tremblait à la vue des foudres sacrées. La guerre dans laquelle la France se trouvait engagée avec l'Autriche et l'Espagne parut favorable au saint-siége : il lança sa bulle d'excommunication contre l'empereur Napoléon et les Français. La population de Rome s'agita. Le général français qui commandait la ville demanda un renfort de troupes pour contenir cette population. Il reçut l'ordre de s'emparer du gouvernement pontifical, d'incorporer les troupes papales dans l'armée française, de maintenir une bonne police; mais de ne troubler en rien la direction des affaires spirituelles.

Sur ces entrefaites eut lieu la bataille d'Essling, dont le résultat vint jeter des doutes sur l'issue de la guerre et enhardir le gouvernement pontifical. Les troupes françaises étaient peu nombreuses à Rome ; elles ne pouvaient espérer aucun secours du royaume de Naples, qui était alors menacé par les Anglo-Siciliens, et Joachim, occupé lui-même de sa propre défense, ne pouvait nullement intervenir dans les affaires de Rome, n'ayant d'ailleurs reçu aucune mission à cet égard. Cependant le saint-père, qui voulait attendre les événemens, s'était enfermé dans son palais, et avait fait élever autour

des barricades, gardées par quelques centaines d'hommes armés exerçant la plus grande surveillance. Les troupes françaises qui occupaient les postes extérieurs se prirent de querelle avec les soldats du saint-siége, et la situation du pape devint dangereuse, car il était à craindre que d'un moment à l'autre on n'en vînt aux mains sous les fenêtres du palais, et les balles ne respectent personne. Le général français commandant à Rome fit les plus vives remontrances sans pouvoir faire comprendre que le pape serait beaucoup plus en sûreté, gardé par la sainteté de son caractère, que si l'on opposait la force à la force. N'étant pas écouté, il adopta le parti de faire transférer le pape à Florence. Le roi de Naples ne fut pas même consulté; le général français crut qu'il était de son devoir de veiller sur les jours de Pie VII et de maintenir la tranquillité publique : il prit conseil des circonstances, et fit enlever le pape.

Les détails de cet enlèvement sont trop connus pour que je les répète ici. On sait aussi aujourd'hui par quelles combinaisons imprévues Pie VII fut successivement ballotté de Rome à Florence, de Florence à Turin, et de Turin à Grenoble. Là, un courrier de Napoléon, expédié de Schœnbrunn, vint faire rétrograder le saint-père, dont la résidence fut fixée provisoi-

rement à Savone. Quoique mécontent de ce qui était arrivé, Napoléon ne pouvait pas désavouer son général à Rome; sa conduite avait été dictée par la prudence : il était impossible de renvoyer le pape à Rome sans s'exposer à de graves inconvéniens. On était alors à la veille de la bataille de Wagram qui devait décider de la paix : Napoléon voulut attendre le résultat de cette bataille pour négocier ensuite avec le saint-siége, et mettre un terme à ces fâcheux débats. Ce ne fut pourtant que plusieurs mois après que l'empereur fit offrir à Pie VII de retourner à Rome, pourvu qu'il consentît à ne point troubler la tranquillité publique, à reconnaître le gouvernement établi dans cette capitale, et à ne s'occuper que d'affaires spirituelles. Le refus de Pie VI lui valut les quatre années de captivité qu'il passa à Savone, à Nice et à Fontainebleau.

Je ne suis entré dans ces détails que pour prouver combien Murat fut étranger à cette mesure violente et odieuse. Le roi de Naples ne connaissait pas toute la pensée de Napoléon sur l'Italie; il ne savait pas que son beau-frère voulait élever un trophée immortel de sa gloire et de sa puissance en recréant la *patrie italienne*, en réunissant les Vénitiens, les Milanais, les Piémontais, les Génois, les Toscans, les Par-

mesans, les Modénais, les Romains, les Napolitains, et même les Siciliens et les Sardes, en une seule nation indépendante, dont Rome, la ville éternelle, aurait été la capitale. Napoléon regardait le séjour des papes à Rome comme un des principaux obstacles à son grand projet. Il fallait tout désorganiser pour détruire l'esprit de localité qui était un autre obstacle, et la cession de la couronne de Naples à Joachim Murat n'avait été qu'un des moyens employés pour préparer la grande fusion.

Après avoir démontré combien le nouveau roi de Naples fut étranger à l'enlèvement du pape, et combien il connaissait peu les projets ultérieurs de Napoléon sur l'Italie, je reprends le cours de ma narration.

Joachim avait été assez heureux pour garantir ses États d'une invasion sur laquelle la vieille reine Caroline comptait pour reconquérir le royaume de Naples; mais en fuyant, les Anglo-Siciliens avaient vomi sur les côtes de nombreuses bandes de malfaiteurs, et ces hordes dévastatrices s'étaient répandues dans plusieurs provinces où elles portaient le ravage et la mort. Déjà plusieurs engagemens entre ces hommes sanguinaires et des détachemens de gendarmes et de troupes de ligne avaient eu lieu, principalement dans la province de Basilicate.

L'audace et le nombre des brigands avaient jeté l'épouvante jusqu'aux portes de la capitale; les communications entre les provinces devenaient difficiles : les soldats de Joachim ne pouvaient plus voyager isolément sans être exposés à être misérablement poignardés sur les routes ou dans les villages. En peu de temps la sûreté intérieure du royaume se trouva compromise. Il fallut s'occuper sérieusement de la rétablir, et d'extirper de la Terre-Ferme les brigands qui l'infestaient.

Ainsi Joachim, dont le premier acte, comme roi de Naples, avait été la suppression des commissions militaires spéciales, se trouva, peu de temps après, dans la nécessité non-seulement de rétablir ces redoutables tribunaux, mais encore de décréter des mesures qui rappelaient celles qu'à une époque sanglante la convention nationale avait décrétées contre les Vendéens. Voici les principales dispositions du décret de Joachim pour l'extirpation des brigands :

« Voulant mettre un terme aux horreurs dont les brigands vomis sur nos côtes présentent chaque jour le spectacle épouvantable aux habitans pacifiques, S. M. décrète ce qui suit :

« Sont condamnés irrévocablement tous les brigands qui se trouvent actuellement dans le royaume les armes à la main. Nulle autorité civile

ou militaire n'aura dorénavant la faculté d'accorder des pardons ou des amnisties. On confirme seulement celles qui ont déjà été accordées. Les brigands pris les armes à la main seront jugés par les commissions militaires dans les vingt-quatre heures et punis de mort.

« Les autorités civiles et militaires de chaque province publieront sans délai et feront publier dans chaque arrondissement les noms des principaux brigands dont la tête sera mise à prix. Les mêmes autorités publieront, avec une égale sollicitude, la liste générale de tous les brigands de leur province. Cette liste sera affichée dans le chef-lieu de chaque arrondissement. Tout individu qui se trouvera inscrit sur la liste générale aura la faculté de se présenter, dans les huit jours de la publication de cette liste, soit au commandant militaire, soit à l'intendant de la province, soit au sous-intendant, pour réclamer contre son inscription ; il sera incarcéré jusqu'à ce qu'il ait été statué sur sa réclamation. Après le délai de huit jours, tout individu qui n'aura pas réclamé en personne sera, en cas d'arrestation, traité conformément aux dispositions des articles précédens. Tous les biens des brigands inscrits sont confisqués.

« Tout particulier qui aura tué ou arrêté un des individus inscrits sur la liste générale huit

jours après sa publication, recevra, dans le premier cas, vingt ducats de récompense, et dans le second cas vingt-cinq ducats; il recevra cinq cents ducats s'il a arrêté ou tué un chef de bande connu et inscrit comme tel.

« Tous les parens des chefs de bande ou des brigands les plus connus seront immédiatement arrêtés. Les commandans militaires recevront des instructions sur la destination de ces familles.

« Tous les individus qui, après la publication du présent décret, donneront asile ou fourniront volontairement des vivres, des armes et des munitions aux brigands, seront punis comme tels. Seront traduits devant les tribunaux compétens tous ceux qui, par tout autre motif que de leur propre volonté, se seront trouvés dans le cas de fournir quelques secours aux brigands, et n'en auront point donné avis six heures après aux autorités civiles et militaires du lieu.

« Dans un mois, à dater de la publication du présent décret, il ne doit plus exister un seul brigand dans l'étendue du royaume. Des forces suffisantes en troupes de ligne seront envoyées sur-le-champ dans toutes les provinces où le présent décret doit être mis à exécution. »

Si les brigands débarqués par les Anglais avaient jeté l'effroi dans tout le royaume, le

décret que Joachim fulmina contre eux porta la terreur dans les communes où ils avaient des rassemblemens, et cette terreur augmenta lorsque les commandans militaires envoyèrent des troupes pour le mettre à exécution. Le général français Manhès fut celui de tous ces commandans qui contribua le plus efficacement à l'extirpation de ce qu'on appelait le brigandage, mais qui avait plutôt le caractère d'une insurrection redoutable. Les moyens qu'il employa furent, dit-on, violens; mais comment blâmer ce général, si l'on réfléchit qu'en rendant les communes responsables, et en les contraignant à refuser tout asile aux brigands, il força un grand nombre de ces misérables, qui tôt ou tard auraient été fusillés, à se soustraire à la mort en repassant en Sicile; et surtout si l'on considère qu'en peu de temps il rendit la tranquillité aux provinces que ces insurgés avaient mises à feu et à sang, et rétablit les communications intérieures du royaume?

On a beaucoup blâmé la rigueur que Joachim déploya dans cette circonstance. Certainement, des décrets qui condamnent par avance, qui forcent à dresser des listes de proscription, qui encouragent et récompensent la délation et le meurtre, qui font peser sur des familles entières le crime d'un seul de ses membres, qui

mettent les têtes à prix, et qui autorisent les confiscations, sont en dehors du droit commun et ne peuvent qu'être réprouvés par la morale et la philanthropie. Mais de quel poids la morale et l'humanité sont-elles auprès de cette science qu'on appelle *la politique?* Le salut de l'État admet-il, aux yeux de ceux qui gouvernent, des ménagemens envers les hommes égarés? permet-il qu'on leur laisse le temps de reconnaître leur erreur pour l'abjurer? Le salut de l'État ainsi que la politique imposent silence à la morale, à l'humanité; on frappe, on effraie, et le succès justifie souvent des mesures atroces.

CHAPITRE IV.

Mort de Salicetti et changement de système dans la politique de Joachim.—Expédition contre la Sicile.—Son résultat. (1810.)

Au moyen du système que l'on venait d'adopter, peu de mois avaient suffi pour rendre les troupes employées à l'extirpation du brigandage à leur destination primitive, celle de garder les côtes du royaume de Naples. Joachim, qui venait d'être bravé par les Siciliens, conçut, dit-on, le projet d'aller les braver à son tour. Soit que l'idée d'une descente en Sicile fût réellement due à Murat, soit qu'elle lui eût été suggérée par Napoléon, toujours est-il vrai que dès que le roi de Naples se crut affermi sur son trône, il s'occupa avec beaucoup d'activité de l'organisation de l'armée napolitaine, et de la construction d'un grand nombre de bâtimens grands et petits, également propres au transport des troupes et à la garde des côtes.

J'ai déjà dit qu'en arrivant à Naples, Murat

n'avait trouvé pour toute armée que quinze à seize mille hommes mal commandés; en moins de quinze mois il avait porté cette armée à plus de trente mille hommes de belles troupes, non compris sa garde, qui était de six mille hommes d'élite. La cavalerie, l'artillerie, le génie étaient aussi dans un état satisfaisant. La marine, tirée d'un long abandon, n'avait plus à se plaindre; deux vaisseaux, plusieurs frégates et un grand nombre de bricks et de canonnières sortirent des chantiers de Castellamare, et se montrèrent avantageusement devant l'ennemi. Indépendamment de l'armée régulière, Joachim avait organisé en légions provinciales les gardes nationales du royaume, dont le nombre s'élevait à près de cinquante mille hommes.

Appuyé par les vingt mille hommes de bonnes troupes françaises qu'il avait dans ses États, Joachim pouvait donc se croire en mesure de tenter une descente en Sicile. Deux projets lui furent soumis : il devait concourir à leur exécution, soit d'une manière directe, soit en profitant des démonstrations qu'une flotte partie de Toulon aurait faites vers Palerme. Il est probable que Napoléon ne désirait guère que son beau-frère fît la conquête de la Sicile; tout ce qu'il voulait au fond de sa pensée consistait à faire faire des démonstrations dans les Calabres, afin

de forcer les Anglais à retirer de l'Espagne des troupes assez nombreuses pour défendre leur allié, ou bien de les empêcher d'attaquer Corfou. Mais Murat qui voulait être roi des Deux-Siciles de fait comme il l'était de nom, commença très-sérieusement à faire les dispositions préparatoires.

A cette époque, c'est-à-dire, vers le commencement de l'année 1810, il s'opéra un changement dans la politique de Murat. Salicetti, qui exerçait une grande influence sur l'esprit de la reine, venait de mourir; ce ministre, d'accord avec la sœur de Napoléon, soutenait à Naples le parti français, sans lequel il pensait que Joachim ne pourrait se maintenir long-temps sur le trône. Le nouveau roi, croyant le contraire, cherchait à se nationaliser, et employait avec affectation les hommes qui passaient pour les plus opposés aux Français : jaloux de son autorité et craignant d'être réduit à un rôle passif, il avait formé le projet de se débarrasser de la tutelle des Français, qui pesait moins à son peuple qu'elle n'était importune à ses propres regards.

On a dit que ce changement dans les idées de Murat fut l'effet des intrigues de Fouché, alors disgracié en Illyrie, et qui, depuis l'époque où Napoléon l'avait renvoyé du ministère, n'avait cessé de conspirer contre lui et de saper sa

puissance partout où elle pesait. Il n'est guère probable que Murat songeât alors à s'unir aux ennemis de son beau-frère, de ce Napoléon à qui il avait voué un attachement si sincère, et de qui il tenait la couronne. Murat avait de l'élévation dans le caractère; il ne voulait pas être réduit au rôle d'un préfet de département, et on ne peut le blâmer d'avoir cherché à acquérir une certaine indépendance. Il voulait s'affranchir d'une partie des Français en possession de tous les emplois civils et militaires, et les remplacer par des nationaux, de la fidélité desquels il se serait ainsi assuré. Néanmoins, comme à cette époque il avait besoin des troupes françaises et des généraux qui les commandaient, il remit à d'autres temps l'exécution de son projet d'affranchissement, et partit pour Paris, où plusieurs monarques, tous les petits souverains de la confédération du Rhin et les ambassadeurs extraordinaires de toutes les puissances de l'Europe, l'Angleterre exceptée, s'étaient empressés de se rendre pour complimenter le vainqueur de Wagram.

Le roi de Naples ne resta pas long-temps à Paris; il fut, dit-on, vivement peiné du divorce de Napoléon avec Joséphine, et ne voulut pas assister à la cérémonie du mariage de l'empereur des Français avec la fille de l'empereur

d'Autriche. Il était de retour à Naples le 15 février 1810.

Quelques jours auparavant, la ville de Reggio, dans les Calabres, avait été bombardée par les Anglais, lesquels avaient en même temps opéré un débarquement à Bisiglia. Reggio avait beaucoup souffert, et Bisiglia aurait sauté en l'air sans le devouement de quelques légionnaires qui éteignirent les mèches fixées par les Anglais à des barils de poudre placés par ces derniers dans les caves de la ville.

Ces tentatives ne firent qu'irriter Joachim contre les Anglais et les Siciliens. Il arrêta de nouvelles mesures pour la défense des côtes, et donna des ordres pour la réunion des troupes et des bâtimens destinés à l'expédition contre la Sicile.

Dans le mois de mai, Murat se rendit à Montéléone : l'armée franco-napolitaine se trouvait réunie dans cette province ; mais les Anglais, redoublant de surveillance, empêchaient l'arrivée dans les Calabres de la flottille napolitaine qui devait approvisionner le camp et servir au transport des troupes. Toutes les fois que le vent devenait favorable, les canonnières napolitaines mettaient à la voile pour se rendre à leur destination, et toujours la flotte anglaise s'opposait à leur passage et les obligeait à rétro-

sérieuse, dirigea toutes ses forces de terre et de mer sur San-Stefano pour y accabler la division du général Cavaignac. Les troupes napolitaines firent d'abord bonne contenance et cherchèrent à masquer leur mouvement rétrograde ; mais les Anglo-Siciliens, beaucoup plus nombreux, les poussèrent l'épée dans les reins jusqu'au bord de la mer. L'embarquement, sous le feu de l'ennemi, se fit en désordre : pour comble de malheur, les bâtimens napolitains qui étaient arrivés les premiers à Scaletta s'étaient hâtés de retourner vers les Calabres, et n'avaient pu regagner la Sicile lorsqu'on fit le signal de rembarquer les troupes arrivées sur cette île : il résulta de ce manque de transports qu'une partie des soldats de la division fut obligée de se rendre aux Anglais. Ainsi cette division, qui, peu d'heures avant, avait mis la première le pied sur le sol menacé, et qui avait montré de l'ardeur et même du courage, retourna à Pentimèle, sur la côte de la Calabre, toute désorganisée et démoralisée : les pertes qu'elle avait faites s'élevaient à près de douze cents hommes tués ou faits prisonniers.

De leur côté les Anglo-Siciliens avaient aussi perdu beaucoup de monde, et, malgré leur triomphe, ils n'étaient pas sans inquiétude sur un nouveau débarquement ; mais, soit que l'in-

succès de cette première tentative eût découragé le roi de Naples et les généraux sous ses ordres, soit que des motifs appartenant à une politique supérieure fussent venus mettre obstacle à l'expédition, un ordre du jour fit connaître à l'armée qu'elle avait rempli les intentions de Napoléon en attirant beaucoup de troupes anglaises en Sicile. Quelques jours après, le camp de Piale fut levé, et les différentes divisions de la flottille reprirent la route de Naples, où elles parvinrent à se réunir sans accident au bout de quinze à vingt jours.

Quand on réfléchit à l'ostentation qui avait présidé aux préparatifs de cette expédition, et à la facilité avec laquelle Joachim l'abandonna au premier échec, on ne peut s'empêcher de regarder comme positif que cette entreprise, commencée avec l'assentiment de Napoléon, avait ensuite reçu sa désapprobation, sans que le roi de Naples eût voulu en démordre. Il espérait, sans doute, faire légitimer son obstination par le succès; mais dès qu'il vit revenir une de ses divisions maltraitée, il ne voulut probablement plus laisser peser sur sa responsabilité les chances défavorables que pouvaient courir les troupes françaises, et renonça tout à coup à un projet dont il n'avait pas aperçu d'abord les difficultés. Ce qui étonne davantage

dans cette affaire, c'est qu'après avoir mis les Anglais dans la nécessité de réunir des forces en Sicile, Joachim ait tout à coup cessé ses démonstrations, en renvoyant à Naples les bâtimens qu'il avait réunis avec tant de peine et de frais dans les Calabres. C'était laisser le champ libre aux Anglais, et les mettre à même d'employer sur d'autres points des troupes qu'on aurait pu aisément les forcer à laisser en Sicile. Le but de Napoléon n'aurait pu être atteint qu'autant que le roi de Naples aurait continué à tenir en haleine les Anglo-Siciliens. Tout fut donc mal combiné et plus mal exécuté, et cela peut être attribuée à la mésintelligence qui commençait à régner entre Napoléon et son beau-frère, mésintelligence qui n'était pas assez secrète pour qu'elle ne réagît sur les généraux commandant l'expédition.

CHAPITRE V.

Mésintelligence entre le roi de Naples et l'empereur des Français. —Intrigues qui voilent l'éclat de la vie de Joachim et lui enlèvent sa popularité. (1811 et 1812.)

JOACHIM était retourné dans sa capitale irrité par le résultat imprévu de son expédition contre la Sicile; il se plaignit de la résistance qu'il avait éprouvée de la part des généraux français, et il ne vit plus dans cette armée française, qui avait défendu les côtes de son royaume, qu'un instrument dont Napoléon se servait pour le tenir en une espèce de tutelle. Il sollicita l'éloignement de ces troupes : sa demande fut mal accueillie. Le refus qu'il acheva finit de l'aigrir; sa méfiance devint extrême. Ce fut alors qu'il voulut contraindre tous les étrangers employés dans son royaume à se faire naturaliser Napolitains, ou à renoncer à leurs emplois. En agissant ainsi Joachim déclarait implicitement qu'il ne se considérait plus comme Français, et

semblait rompre les liens qui unissaient Naples à la France. Mais Napoléon lui rappela durement son origine par un décret qui fut un coup de foudre pour Murat. Ce décret était ainsi conçu:

« Considérant que le royaume de Naples fait parti du grand empire; que le prince qui règne dans ce pays est sorti des rangs de l'armée française; qu'il a été élevé sur le trône par les efforts et le sang des Français, Napoléon déclare que les citoyens français sont de droit citoyens du royaume des Deux-Siciles. »

De ce moment la fierté de Joachim, profondément blessée, ne lui permit plus de dissimuler ses ressentimens contre Napoléon. Il n'ignorait pas d'ailleurs que son beau-frère s'était servi, en parlant de lui, d'expressions dures, et qu'il l'avait appelé *roi de théâtre*. Sa police lui avait même appris, qu'à l'exemple de certains Français qui se plaisaient à le désigner sous le nom de *Franconi*, quelques-uns de ses sujets lui donnaient celui de *Torniero*, écuyer napolitain, dont tout le mérite consistait à dresser un cheval sur lequel il paradait avec grâce. Dans son dépit, le roi de Naples cessa de porter la croix de la Légion-d'Honneur, et différa de célébrer la fête du roi de Rome.

Cependant, plus la mésintelligence qui régnait entre Joachim et Napoléon prenait un

caractère sérieux, plus le roi de Naples cherchait à se populariser. Il avait remis en vigueur le système constitutionnel, suspendu par la création des tribunaux spéciaux, et convoqué les colléges électoraux pour la nomination des candidats au parlement national. Il avait aussi fixé les couleurs nationales, donné une nouvelle organisation à l'université, proclamé le [illegible]e français des poids et mesures décimales, [illegible]u-ragé la culture du tabac, et ouvert plusieurs établissemens de bienfaisance. Il s'était encore occupé de l'industrie; et, s'il n'était pas parvenu à habituer les Napolitains au travail, il avait du moins réussi à donner un certain élan à une partie de cette population si apathique.

L'armée surtout n'avait cessé d'être l'objet de toute sa sollicitude. Il avait créé un régiment de vélites, et augmenté de beaucoup l'infanterie et la cavalerie de ligne. Il comptait plus de soixante mille hommes sous les armes, avec lesquels il espérait pouvoir se passer des Français.

Mais ces Français, dont la vue semblait importuner le roi de Naples, étaient toujours sous ses yeux. Ne pouvant les renvoyer, Joachim prit la détermination de se retirer au palais de *Capo-di-Monte*, où il tomba malade.

Alors l'éclat de sa vie fut voilé par le scandale de querelles de famille et par d'obscures intri-

mal par les précautions qu'elle suggéra aux ministres. L'alarme devint générale. La présence de Napoléon était nécessaire; il fut donc forcé de suspendre son départ; et cette guerre, où chaque heure perdue était irréparable, se trouva retardée de deux mois. Ce ne fut que le 9 mai que Napoléon partit de Paris pour aller à Dresde.

Il avait souhaité que l'empereur d'Autriche, plusieurs rois et une foule de princes se rendissent sur son passage. Son désir s'accomplit; tous accoururent, les uns guidés par l'espoir, d'autres poussés par la crainte. Mais pour Napoléon, son but en provoquant cette grande réunion était de consolider son pouvoir et de le montrer, afin d'amener l'empereur de Russie à rompre avec les Anglais et à faire sincèrement la paix avec la France.

La réunion de Dresde n'ayant pas déterminé Alexandre à traiter, Napoléon jugea qu'il ne fallait plus attendre la paix que de la guerre, et la grande-armée se dirigea sur le Niémen. Cette armée, dont la véritable force a été fort exagérée par plusieurs historiens, n'en était pas moins la plus formidable que Napoléon eût commandée. Cent soixante mille Français et cent soixante-cinq mille alliés marchaient sous les ordres du vainqueur de l'Europe; ils avaient pour chefs les maréchaux Davoust, Oudinot,

Ney, Gouvion-Saint-Cyr, Junot, Macdonald, Lefebvre, Bessières, le roi de Naples, le vice-roi d'Italie, le prince de Schwartzenberg, le prince Poniatowski, les généraux de Wrède et d'York.

De même que dans les précédentes campagnes, Murat avait sous ses ordres, dans celle de Russie, la grande réserve de cavalerie, formée de quatre corps commandés par les généraux Nansouty, Montbrun, Grouchy et Latour-Maubourg. Cette réserve était de près de vingt-huit mille hommes. C'est à la tête de ces braves que nous allons suivre le roi de Naples dans cette campagne désastreuse, où les élémens s'unirent aux Russes pour ravir aux Français les lauriers de la Moskowa.

Le 22 juin 1812, la grande armée française était prête à passer le Niémen. Napoléon savait que depuis un an les Russes fortifiaient Dunabourg et travaillaient au camp retranché de la Drissa. Ces préparatifs indiquaient que l'ennemi craignait que l'invasion ne se fît sur Pétersbourg, par la Courlande et la Livonie; et, dans ce cas, les Russes forcés sur le Niémen devaient se retirer sur la Dwina, afin de couvrir les routes qui conduisent à Saint-Pétersbourg par Pskow et Novogorod. C'était donc par le centre de sa ligne d'opérations que Napoléon devait attaquer. En marchant droit devant lui, il séparait

l'aile gauche de l'armée russe de l'aile droite et du centre, forçait cette aile gauche à un grand détour pour rejoindre le corps principal, et mettait l'ennemi dans la nécessité de changer le plan de défense qu'il avait d'abord adopté. Napoléon se décida, d'après la situation des choses, à effectuer le passage du fleuve à Kowno. En conséquence, il réunit sur ce point la plus grande partie de son armée.

Le 23 juin, à deux heures du matin, l'empereur des Français arriva aux avant-postes, près de Kowno; il prit la capote et le bonnet d'un soldat polonais, et parcourut avec le général du génie Haxo la rive gauche du fleuve. Un corps russe commandé par le général Bagawout restait seul près de Kowno, et se trouvait ainsi séparé de plus de vingt lieues du reste de l'armée. Napoléon se hâta de profiter de cette première faute. L'équipage de pont reçut l'ordre de s'approcher. A dix heures du soir, trois compagnies traversèrent le fleuve, et au même moment trois ponts furent jetés sur le Niémen, entre Kowno et Eketani. Une heure après, l'armée française commença à défiler. Le 24, à midi, la cavalerie du général Pajol chassa devant elle une nuée de cosaques; Kowno fut occupé, et Napoléon y établit son quartier-général.

Pendant que l'armée employait les journées des

24, 25 et 26 juin à défiler sur les trois ponts, le roi de Naples était entré à Eketani, et avait fait avancer sa cavalerie jusqu'à Zimory. Les troupes légères des Russes furent chassées dans toutes les directions : on trouva l'armée russe en pleine retraite. L'armée française continua son mouvement en avant. La réserve de cavalerie, soutenue par le premier corps d'armée, couvrit toute la plaine jusqu'à dix lieues de Wilna, capitale de la Lithuanie, où les Russes avaient réuni d'immenses magasins de vivres et de munitions de toute espèce. Wilna était le premier but de Napoléon après avoir franchi le Niémen.

Je n'ai point la prétention d'écrire la campagne de Russie; il ne m'est pas donné d'embrasser tous les détails, ni même l'ensemble des opérations de Napoléon; aussi ne trouvera-t-on ici que des fragmens de cette célèbre et malheureuse guerre : je dois me borner à y suivre Murat et la cavalerie sous ses ordres, soit qu'il agisse avec l'armée entière, soit qu'il se batte détaché.

Je dirai donc que dès l'entrée de Napoléon à Wilna, qui eut lieu le 28 juin, la cavalerie de réserve se mit à poursuivre les Russes dans plusieurs directions : une partie se porta sur la rive gauche de la Wilia, dans la direction de Swentziany, et l'autre partie, où se trouvait le roi de

Naples, prit la route de Niementchin, par laquelle le gros de l'armée russe s'était retiré.

Le but que s'était proposé Napoléon de désunir l'armée russe et de la forcer à marcher par corps séparés, lui avait complètement réussi. Maître de Wilna il s'y arrêta plusieurs jours, tant pour mettre à profit la position avantageuse de cette ville, comme entrepôt pour les besoins de l'armée, que pour y recevoir la députation de la diète de Varsovie, établir un gouvernement provisoire de la Lithuanie, et régler l'organisation civile et militaire de ce pays.

Pendant ce séjour, un orage du nord et une pluie de quatre jours rendirent tout à coup les chemins impraticables; l'armée française perdit un grand nombre de chevaux employés au transport des vivres, et se trouva réduite aux seules ressources que pouvait lui offrir un pays déjà dévasté par les Russes. La disette se fit sentir dans les environs de Wilna.

Ce fâcheux contre-temps n'empêcha pas Murat de continuer à poursuivre les corps russes qui avaient pris la direction de Swentziany, couverts par une forte arrière-garde. Le 3 juillet il eut plusieurs engagemens avec cette arrière-garde. Le 4, il entra dans Swentziany, et le lendemain il força le passage de la Disna. Enfin l'avant-garde de Murat, commandée par le gé-

néral Sébastiani, arriva à Drissa, après avoir coupé et pris cinq cents cosaques. Cependant le général russe Wittgenstein, qui se trouvait en face et un peu en arrière de cette ville, ayant appris que la cavalerie légère française se gardait négligemment, fit jeter un pont sur la Dwina, et le 15, avant le jour, attaqua à l'improviste le général Sébastiani. La cavalerie française surprise, fut culbutée et repoussée en arrière de Drissa avec une perte assez considérable. Murat ne put secourir son avant-garde : il était alors à Opsa, avec d'autres troupes chargées d'observer la grande-armée russe, forte de cent vingt mille hommes, et réunie dans ses ouvrages de Drissa. Les Français attendaient dans cette position les ordres de Napoléon, qui venait de quitter Wilna avec sa garde et deux autres corps d'armée.

Le 20 juillet, toutes les dispositions ayant été faites pour attaquer le camp de Drissa, le roi de Naples, qui était à Disna, fit passer la Dwina à la cavalerie du général Montbrun ; mais déjà l'armée russe avait quitté ses retranchemens formidables et s'était retirée sur Polotsk, d'où elle alla prendre position à Witepsk, laissant une forte arrière-garde entre Budilowa et Ostrowno, afin d'observer les mouvemens de l'armée française.

Le 25, l'avant-garde du roi de Naples rencontra les Russes en avant d'Ostrowno. Le combat s'engagea ; la cavalerie russe, dont une partie appartenait à la garde, fut culbutée ; les batteries de l'ennemi furent enlevées par la cavalerie française. L'infanterie russe s'avança pour soutenir son artillerie, mais elle fut à son tour rompue et sabrée. L'ennemi fut forcé de se retirer après avoir éprouvé une grande perte : il laissa huit pièces de canon et six cents prisonniers au pouvoir du roi de Naples. Le lendemain la cavalerie française, appuyée par le corps d'armée du vice-roi d'Italie, continua à marcher en avant ; mais après avoir dépassé Ostrowno, elle trouva le corps du général russe Ostermann, fort de vingt mille fantassins et de six mille hommes de cavalerie. Ce corps, bien appuyé à un bois sur les bords de la Dwina, menaçait de tourner la gauche des Français. Déjà la cavalerie sous les ordres du général Huard avait été ramenée deux fois, et une colonne russe se mettait en mouvement pour l'écraser, lorsque Murat fit charger cette colonne par la cavalerie polonaise, qui la rompit et la mit en fuite. Le combat devint alors général. Le corps d'Ostermann battu sur tous les points, se retira en désordre dans le bois. La vive résistance que les Français avaient éprouvée fit hésiter les troupes à s'engager

dans le bois, dans la crainte d'y trouver les Russes renforcés. Tout à coup Napoléon arrive et ordonne de marcher en avant. Les tirailleurs français se précipitent dans le bois et en chassent les Russes. A sept heures du soir le grand quartier-général impérial fut établi à Kukowiazi. Le corps d'Ostermann avait été tellement maltraité, que le général en chef russe Barklay fut obligé de former une nouvelle arrière-garde, dont il donna le commandement au général Pahlen. Dans ce combat Murat s'était de nouveau couvert de gloire. Au moment où sa cavalerie avait montré de l'hésitation, il avait tiré son sabre, et s'écriant : *Que les braves me suivent!* il avait fondu sur les Russes et les avait taillés en pièces. Un troisième combat eut encore lieu le lendemain; Murat y prit sa part ordinaire : à la tête de la cavalerie, il chargea des batteries que les Russes avaient établies à l'entrée d'un bois, et les força à abandonner leurs canons, et à se retirer derrière la Lutchesa Les deux armées campèrent alors vis-à-vis l'une de l'autre, séparées seulement par cette rivière assez étroite, peu profonde, mais dont les bords escarpés formaient un ravin difficile à passer sous le feu de l'artillerie de la rive. Tout annonçait qu'une affaire générale aurait lieu le lendemain. Mais le général Barklay ayant été informé pendant la nuit que le général Bagration n'avait

pu forcer le débouché de Mohilow pour se rendre à Witepsk, et que rejeté derrière, le Dniéper, il se dirigeait sur Smolensk, Barklay résolut de se soustraire par une marche forcée à l'active poursuite des Français, et d'aller effectuer sa jonction avec Bagration. En conséquence, l'armée russe quitta ses positions pendant la nuit et dans le plus grand silence. Le 28 juillet, les Français passèrent la Lutchesa sur plusieurs points, et ne trouvèrent dans cette vaste plaine, que venaient de quitter cent mille Russes, pas un seul homme qui pût indiquer la route que ces cent mille hommes avaient prise. Ce ne fut qu'après plusieurs heures d'incertitude que la cavalerie de Murat atteignit quelques pulks de cosaques formant l'arrière-garde ennemie. Certain désormais que les Russes se retiraient sur Smolensk, Napoléon établit son grand quartier-général à Witepsk, et accorda quelques jours de repos à ses troupes. Murat occupa Rudnic et Nikowo, où sa cavalerie se remit un peu des fatigues qu'elle venait d'essuyer.

CHAPITRE VII.

Combats de Krasnoë, de Smolensk, de Valoutina.—Mésintelligence entre Murat et le maréchal Davoust. — Prise de Gjatz. (1812).

La Lithuanie était conquise, et Napoléon paraissait décidé à s'arrêter sur les rives du Borysthène et de la Düna. Déja une ligne de défense était tracée sur les cartes; Witepsk, si facile à fortifier, et ses hauteurs boisées devaient servir de camp retranché au centre de la grande armée. Dans cette position, les troupes françaises auraient vécu dans l'abondance. Tel fut, dit-on, la première idée de Napoléon. Mais si l'un des buts de la guerre était atteint, la guerre elle-même était à peine commencée; l'armée russe existait presque entière. On n'était encore qu'au milieu de l'été, et quelques généraux, insatiables de gloire, trouvaient qu'un repos de sept mois les aurait plus fatigués qu'une nouvelle campagne. Murat surtout, qui se sentait près de l'ennemi et qui brûlait d'en venir à une af-

faire décisive, fut, dit-on, un de ceux qui excitèrent le plus vivement Napoléon à continuer sa marche. Il ne voyait dans l'armée russe que des troupes terrifiées qui ne cherchaient qu'à fuir une action générale, après laquelle rien n'empêcherait plus d'aller à Moscow.

S'il est vrai que le roi de Naples ait ébranlé la détermination de l'empereur, et qu'il ait contribué à le pousser vers Moscow, on pourrait considérer ses avis comme les plus funestes qui aient pu être donnés à Napoléon; mais qui ignore aujourd'hui que ce grand capitaine n'aimait à prendre conseil que de l'occasion, et qu'avec un grand but, il ne formait jamais que des plans vagues, qu'il modifiait, suivant les circonstances, avec la promptitude propre à son génie? Ce fut plutôt ce génie ardent, inquiet, accoutumé aux voies courtes, qui fit changer la détermination prise par Napoléon de s'arrêter à Witepsk. Comment aurait-il pu attendre huit mois, quand vingt jours pouvaient suffire pour le rendre maître de l'une des capitales de l'empire russe? Au bout de quelques jours de repos l'impatience le saisit, et il ordonna de marcher sur Smolensk.

Le 10 août l'armée française s'ébranla. Murat et le maréchal Ney partirent de Lissna et se dirigèrent sur le Dniéper en face de Komino. Dans

la nuit du 13 au 14, ils jetèrent deux ponts sur la Bérézina et passèrent ce fleuve. Le 15, on vit Krasnoë, ville de bois, qu'un régiment russe voulut défendre, mais qui fut bientôt prise par les troupes de Ney. Au-delà de la ville se trouvait le corps du général russe Newerowski, fort de six mille hommes d'infanterie, de plusieurs escadrons et de dix bouches à feu. Le sol était inégal, mais nu; il convenait à la cavalerie. Murat voulut s'y porter, il trouva les ponts de Krasnoë rompus, et sa cavalerie fut obligée de défiler lentement par de mauvais gués. A peine le roi de Naples fut-il en présence, qu'une première charge dissipa la cavalerie ennemie. Le général russe se voyant exposé, réunit ses colonnes et en forma un carré si épais, que la cavalerie française y pénétra plusieurs fois sans pouvoir le traverser ni le rompre. Toutefois, Newerowski se trouvait dans une position critique, et déjà Murat avait lancé contre lui les Wurtembergeois pour lui faire mettre bas les armes, lorsque les Russes, rencontrant un rang de fortes palissades, mirent cette barrière entre eux et la cavalerie française; leur colonne en profita pour se reformer. Murat fit alors avancer quelques pièces de canon qui firent brèche à cette palissade, et permirent aux escadrons français d'y pénétrer. C'en était fait de tout le

corps de Newerowski, si le général Grouchy était arrivé à temps pour lui barrer le passage d'un défilé; et comme il n'y avait que ce corps russe entre Smolensk et Murat, cette ville aurait pu être surprise sans défenseurs, enlevée sans combat, et l'armée ennemie coupée de sa capitale : mais le retard du général Grouchy permit à la division russe de gagner un terrain boisé où ses flancs furent couverts. Newerowski, presque écrasé, courut se renfermer dans Smolensk, après s'être défendu comme un lion contre les attaques impétueuses de Murat, qui dans cette journée prit tous les canons du général russe, et fit mettre bas les armes à mille hommes d'infanterie.

A la nouvelle de l'échec essuyé par le général Newerowski, Barklay retourna vers Smolensk pour défendre la ville; les lignes fortifiées en avant des faubourgs furent occupées; l'armée russe tout entière avait quitté sa position de Kasplia pour repousser l'attaque des Français et sauver la ville. Cette armée garnissait les deux rives du fleuve, ainsi que les hauteurs qui dominent la partie basse de Smolensk.

Le 17 août, à la pointe du jour, on avertit l'empereur que les Russes paraissaient faire des dispositions qui annonçaient une nouvelle retraite : ne considérant plus alors Smolensk que

comme un passage qu'il fallait enlever sur-le-champ et de vive force, il allait en ordonner l'assaut. Murat combattit cette résolution, parce qu'un assaut lui paraissait un effort inutile dès l'instant où les Russes se retiraient d'eux-mêmes: on lui entendit même dire à Napoléon « que puisque les Russes ne voulaient point de bataille, c'était assez loin les poursuivre, et qu'il était temps de s'arrêter. » Ces paroles, qu'un historien de la campagne de Russie a rapportées, sont peu d'accord avec l'opinion que Murat émit à Witepsk, et avec son caractère aventureux. Toutefois, s'il paraît peu probable que le roi de Naples se soit jeté aux genoux de son frère pour le prier de s'arrêter, toujours est-il certain que ce jour-là Murat eut une explication vive avec Napoléon, et que, quelques instans après, on le vit pousser son cheval sous le feu des batteries russes, et y rester immobile comme un homme qui veut se faire tuer. Le général Belliard courut auprès de lui et le conjura de ne point exposer ses jours sans gloire; mais ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on parvint à l'arracher de ce lieu de carnage.

Cependant l'assaut général fut ordonné : les faubourgs qui couvrent les murs de la ville furent attaqués et pris, et l'on parvint jusqu'aux murailles; mais les colonnes d'attaque durent

s'arrêter là et se mettre à couvert des feux de l'ennemi jusqu'à ce que l'on eût fait quelque brèche. La nuit survint, elle fut éclairée par l'incendie de cette ville; les Russes y avaient mis le feu en se retirant. Murat fut témoin de ce désastre, et le lendemain il écrivit, dit-on, à une personne qui avait sa confiance : « Nous voilà à Smolensk; irons-nous plus loin ? C'est le secret de l'empereur : pour moi, je trouve que nous sommes déjà trop loin de nos ressources. » Toutefois il prit, ce même jour, le commandement de l'avant-garde, et marcha sur les Russes avec le maréchal Ney.

Le combat de Valoutina offrit au roi de Naples une nouvelle occasion de se distinguer. Pendant que Ney attaquait les Russes avec cette intrépidité qui le caractérisait, Murat éclairait ses flancs avec sa cavalerie sans pouvoir la faire agir, à cause des bois et des marais qui arrêtaient ses mouvemens. Les Russes, étonnés de n'être attaqués que de front, crurent que toutes les combinaisons militaires de Murat se réduisaient à suivre leur grande route, et l'appelèrent par dérision *le général des grands chemins*. Mais en combattant de front, Murat attendait l'effet d'une marche de flanc des Westphaliens, commandés par Junot : le succès de cette marche de flanc devait être décisif; mais Junot hésita. Ce-

pendant Murat, qui le jugeait arrivé en présence, s'étonnait de ne pas entendre son attaque; il quitte sa cavalerie, et traversant presque seul les bois et les marais, il court à Junot et lui reproche son inaction. Junot s'excuse : il assure que la cavalerie wurtembergeoise est molle, et qu'elle ne se décidera pas à mordre sur les bataillons russes. Murat répond à ces paroles par des actions, il se précipite à la tête de cette cavalerie : avec un autre général ce sont d'autres soldats; il les entraîne, les jette sur les Russes, renverse leurs tirailleurs, revient à Junot et lui dit : « Achève à présent, ta gloire est là ainsi « que ton bâton de maréchal. » Et aussitôt il retourne à ses troupes.

Le combat de Valoutina pouvait avoir pour résultat la destruction de l'armée russe de Barklay. Le peu de résolution de Junot, et des ordres donnés mal à propos à la division Morand, permirent à une partie de cette armée de se sauver. Murat continua de la poursuivre, et atteignit son arrière-garde à Uswiat. Alors les deux armées russes, menacées sur leur gauche par le roi de Naples, et craignant d'être coupées par le prince Poniatowski sur la route d'Elnia, se portèrent sur celle de Viazma. Ce fut à cette époque que le général russe Kutusow, sortant d'une longue disgrâce, parut au milieu des armées russes pour

en prendre le commandemant en chef. Les funestes effets de l'hiver de 1812 ont donné à ce général une réputation militaire que ses opérations sont loin de justifier, et que les Anglais, et même ses compatriotes lui ont souvent disputée. « C'est moronzow (la glace) et non Kutusow qui a vaincu les Français, » disent les Russes, et les Russes ont bien raison de le dire.

Après le combat de Valoutina, le corps de Ney, qui avait souffert et qui était très-fatigué, fut remplacé à l'avant-garde par celui de Davoust. Murat, comme roi et beau-frère de l'empereur, devait commander; Ney s'était soumis aux ordres de Napoléon, et la conformité de son caractère avec celui de Murat avait entretenu l'harmonie. Mais Davoust, dont le génie méthodique et tenace contrastait avec l'emportement du roi de Naples, s'irrita de cette dépendance. Ces chefs, du même âge, compagnons de guerre, qui s'étaient vus grandir réciproquement et que gâtait l'habitude de n'avoir jamais obéi qu'à un grand homme, n'étaient guère propres à se commander l'un à l'autre. Toutefois Davoust obéit, mais mal et de mauvaise grâce, comme obéit la fierté blessée.

Cependant Barklay ayant reculé sans résistance jusqu'auprès de Dorogobouje, Murat n'eut pas besoin de Davoust; mais à quelques werstes

de cette ville; un bois peu épais, que le roi de Naples voulut reconnaître, lui fut vivement disputé: il se vit forcé de l'emporter deux fois. Surpris de cette résistance, il s'opiniâtra, perça le rideau, et vit au-delà toute l'armée russe rangée en bataille; il n'en était séparé que par l'étroit ravin de la Luja. Le choix du terrain, assez convenable à un grand choc, et la réunion des deux armées russes, firent croire à Murat que l'ennemi acceptait enfin la grande bataille; il envoya plusieurs ordonnances à Napoléon. De son coté, Davoust écrivit aussi à l'empereur de se presser d'arriver, s'il ne voulait pas que le roi de Naple engageât une bataille sans lui. A cette nouvelle, Napoléon accourut avec sa garde, et fit douze lieues sans s'arrêter; mais dans la nuit l'armée ennemie avait disparu.

Murat fut encore chargé de poursuivre les Russes, et les poussa jusqu'au delà de l'Osma, rivière étroite et encaissée. L'arrière-garde russe, couverte par cet obstacle, se retourna alors et s'établit sur les hauteurs de la rive opposée. Le général français fit sonder le terrain, et ayant trouvé un gué, il osa marcher contre les Russes par un défilé étroit et incertain, et fit ainsi d'une escarmouche une affaire des plus importantes. En effet, les Russes descendirent en force de leur hauteur, le poussèrent jusqu'à la rivière, et

faillirent à l'y précipiter. Murat sentit sa faute, et vit qu'il fallait un succès pour la faire absoudre : il fondit en désespéré sur les colonnes russes, enleva leurs positions, et les força à quitter le terrain. Le lendemain, le roi de Naples eut devant l'empereur une explication très-vive avec Davoust, dans laquelle il lui reprocha sa circonspection, et s'emporta jusqu'à lui dire que s'ils avaient des différends ils pouvaient les vider entre eux seuls, mais que l'armée ne devait pas en souffrir. Davoust irrité, se plaignit de la témérité de Murat et de son ardeur irréfléchie qui compromettait sans cesse les troupes en prodiguant inutilement les munitions, les forces et la vie des soldats ; il termina ses longues récriminations contre le roi de Naples en lui disant qu'il était le maître de perdre la cavalerie, mais que pour l'infanterie du premier corps, tant que lui, Davoust, la commanderait, il ne la laisserait pas prodiguer. Napoléon écoutait ses deux lieutenans en s'amusant à faire rouler un boulet qu'il poussait sous son pied. Il semblait qu'il y eût dans cette mésintelligence entre ces chefs quelque chose qui ne lui déplaisait pas ; en effet, elle prenait sa source dans leur ardeur et dans la gloire, qui est de toutes les passions celle qui excite le plus vivement la jalousie. Il essaya de les rapprocher par des paroles flat-

teuses pour tous les deux, et les renvoya avec l'ordre de s'entendre mieux à l'avenir; mais ils retournèrent à leur commandement avec leur vieille haine; et comme la guerre ne se faisait qu'à la tête des colonnes, ils se la disputaient journellement. Ce fut dans ces dispositions que Murat et Davoust entrèrent en même temps dans Viazma : les Russes venaient d'y mettre le feu; ainsi, pendant que la cavalerie française se battait avec l'arrière-garde russe, l'infanterie combattait l'incendie, dont elle finit par se rendre maîtresse.

Les Russes avaient pris position au-delà de Viazma, et s'étaient montrés prêts à combattre. Aussitôt la cavalerie s'engage de part et d'autre, et l'infanterie devenant nécessaire, Murat se met lui-même à la tête d'une division de Davoust, et l'ébranle pour l'entraîner sur l'ennemi; mais Davoust accourt et crie à ses fantassins d'arrêter : il blâme cette manœuvre, et la reproche hautement et durement au roi de Naples. Murat insiste en vain, son autorité est méconnue. Il envoie le général Belliard déclarer à l'empereur qu'il ne veut plus d'un commandement si contesté, et qu'il faut opter entre Davoust et lui. Cette fois Napoléon s'emporte contre Davoust, et fait partir Berthier avec l'ordre de mettre la division Compans, qui avait été l'objet de ce

nouveau différend, sous le commandement immédiat de Murat. Le combat fini et le roi de Naples rendu à ses ressentimens, il court se cacher dans sa tente, où sa colère s'exhale au point qu'il saisit ses armes pour aller attaquer Davoust. Mais le général Belliard l'arrête, lui oppose les circonstances, l'exemple qu'il doit donner à l'armée, les avantages que l'ennemi retirerait de sa mort ou de celle de Davoust. Murat dévore son affront en versant des larmes de dépit, et monte à cheval pour suivre l'ennemi sur la route de Gjatz.

Le 1er septembre, il n'était plus séparé de cette ville que par un taillis de sapins. La vue des cosaques l'obligea de déployer ses premiers régimens; mais bientôt, dans son impatience, il appela quelques cavaliers, et lui-même ayant chassés les Russes du bois qu'ils occupaient, il le traverse et se trouve aux portes de Gjatz. A cette vue les Français s'animèrent, et la ville fut tout à coup envahie jusqu'à la rivière qui la sépare en deux, et dont les ponts étaient déjà livrés aux flammes: le bazar qui se trouvait du coté de l'Asie était aussi en feu. Murat fit passer la Gjatz dans quelques embarcations, à gué, et même sur des poutres; et le peu que l'on sauva des flammes, on le dut à son activité. Le quartier-général impérial arriva à Gjatz le

soir. Napoléon y interrogea quelques prisonniers : il apprit que les Russes remuaient toute la plaine de Borodino, hérissant le sol de retranchemens, et paraissant vouloir s'y enraciner pour ne pas reculer davantage. En conséquence, l'empereur annonça une grande bataille à l'armée française, et lui accorda deux jours pour se reposer, préparer ses armes et ramasser des subsistances.

Le 4 septembre, l'armée, toujours partagée en trois colonnes, partit de Gjatz et de ses environs. Murat l'avait devancée de quelques lieues : des troupes de cosaques voltigeaient sans cesse autour des têtes des colonnes françaises ; Murat s'irritait de voir ses escadrons forcés de se déployer à chaque instant pour chasser ces cavaliers incommodes. Ce jour-là, par un de ces mouvemens dignes des temps de la chevalerie, il s'élança seul contre leur ligne : arrivé à quelques pas d'eux, il leur crie : *F.....-moi le camp, canaille!* Son air et son geste impérieux produisirent sur les cosaques un effet si extraordinaire, qu'on les vit obéir et reculer : ce fait étrange n'a point été contesté. Le port martial de Murat, l'éclat de ses vêtemens chevaleresques, sa réputation de bravoure, cet air de supériorité et cette audace menaçante qui le caractérisaient, ont sans doute

étonné ces barbares : ils ont obéi à une puissance morale qu'il ne leur était pas donné de maîtriser.

Après avoir ainsi signifié ses ordres aux cosaques, Murat continua sa route sans être inquiété ; mais il fut obligé de s'arrêter, entre Gjatz et Borodino, devant des forces supérieures. Kutusow avait donné des ordres pour défendre le passage du ravin profond dans lequel plonge la grande route à Griednewa ; plusieurs corps de l'armée française ayant joint celui de Murat, le ravin fut franchi, et l'on vit les traces sanglantes des Russes jusqu'au grand couvent de Kolotskoï, d'où l'on put reconnaître le champ de bataille que Kutusow préparait à la grande armée française.

La journée du 6 septembre fut consacrée par Napoléon à désigner la place que chaque corps devait occuper : la redoute de Chewarino, qui couvrait le front de la droite des Russes, fut enlevée par la division aux ordres du général Compans ; les bois d'Elnia furent nétoyés, et la cavalerie de Murat balaya la plaine. Chacune des armées se trouva ainsi fixée dans ses limites, et la nuit fit cesser le feu de part et d'autre.

CHAPITRE VIII.

Bataille de la Moskowa. — Combat de Mojaïsk. (1812.)

La bataille de la Moskowa, l'une des plus sanglantes de ces derniers temps de carnage et de destruction, commença à six heures du matin, par un coup de canon parti d'une batterie de la droite de l'armée française. Le roi de Naples était de ce côté : il mit aussitôt son corps d'armée en mouvement ; mais ce ne fut que vers les neuf heures qu'une partie de la cavalerie sous ses ordres s'élança sur la grande batterie russe, où le général Caulaincourt entra après avoir culbuté tout ce qui s'était présenté devant lui. Là ce brave général, qui venait de succéder à Montbrun, mourut, comme ce dernier, en entrant dans la redoute. Alors Murat, Ney et Davoust marchèrent ensemble sur l'aile gauche des Russes, dont toute la ligne fut forcée. La plaine venait d'être ouverte devant Murat ; Napoléon lui envoya l'ordre de s'y précipiter afin d'achever la défaite de Bagration. Un instant

suffit au roi de Naples pour se faire voir sur les hauteurs que les Russes venaient d'occuper. Mais en ce moment la seconde ligne russe, ainsi que des renforts amenés par le général Bagawout, venaient au secours de la première pour reprendre leurs redoutes. Les Français étaient encore dans le désordre de la victoire : ils se voient pressés, s'étonnent et reculent; Murat s'oublie lui-même, pour rallier les siens; il est enveloppé et près d'être pris : il n'a d'autre moyen de salut que de se jeter dans la redoute, où il ne trouve que des soldats entassés et intimidés ; mais sa présence, ses cris, son panache qu'il agite, rallient les Français autour de lui, et leur feu soutenu contient les Russes. En même temps Ney s'avance ; le feu de ses colonnes met le désordre dans les rangs des cuirassiers russes : ils renoncent à reprendre la redoute et lâchent prise. Murat est enfin dégagé, et les hauteurs restent aux Français.

A peine sorti de ce péril, le roi de Naples court de nouveau sur l'ennemi avec la cavalerie légère des généraux Bruyères et Nansouty, et, par des charges opiniâtres et réitérées, il renverse les lignes russes, les rejette sur leur centre, et termine avant une heure la défaite entière de leur aile gauche.

Mais les hauteurs où commençait le centre

des Russes étaient encore intactes : les renforts que Kutusow tirait sans cesse de sa droite appuyaient ce centre, et leur feu plongeait sur les troupes de Murat et de Ney : il fallait s'emparer de cette nouvelle position. La cavalerie en balaye le front, et la division d'infanterie du général Friant la suit, gravit l'escarpement, et déloge les Russes. Pour la troisième fois la cavalerie du roi de Naples venait d'ouvrir le chemin de la victoire ; mais elle était épuisée de fatigue. Murat, Ney et Davoust sont forcés de s'arrêter, et pendant qu'ils rallient leurs troupes, Murat envoie demander des renforts, que Napoléon lui refuse, ne jugeant pas que le moment de faire donner sa garde fût encore venu.

Kutusow profite encore d'un sursis qu'il ne devait pas espérer : il appelle au secours de sa gauche toutes ses réserves, et jusqu'à la garde russe. Bagration reforme sa ligne, et bientôt ses feux déchirent les rangs des Français. Son attaque est impétueuse : infanterie, artillerie, cavalerie, s'efforcent simultanément de repousser nos troupes. Ney et Murat se roidissent contre la tempête ; il ne s'agit plus de poursuivre la victoire, mais de conserver leurs premiers avantages. En ce moment critique, un colonel paraît se rebuter et fait mettre son régiment en retraite. Murat court à lui, et lui

Durant la nuit, l'armée russe disparut comme à Smolensk, ne laissant aucune trace derrière elle. Murat fut d'abord incertain entre les routes de Moscou et de Kalouga : il prit presque au hasard celle de Moscou, et se dirigea sur cette ville avec sa cavalerie et le corps d'armée du maréchal Mortier. Ils marchèrent pendant deux jours, ne mangeant que du cheval et du grain pilé, sans trouver aucune trace de l'armée ennemie, tant les Russes, quoique dans le plus grand désordre, mettaient d'amour-propre à n'abandonner aucun de leurs débris. Ce ne fut que le 11 septembre que cette armée se montra bien établie dans une forte position. Le maréchal Mortier fit, dit-on, convenir Murat de l'impossibilité d'attaquer; mais la fumée de la poudre ne tarda pas à agir sur le roi de Naples; il se compromit, et obligea l'infanterie de s'avancer et de disputer un terrain que les Russes ne demandaient pas mieux que d'abandonner. Mortier, furieux d'avoir perdu inutilement plusieurs centaines de soldats de la jeune garde, écrivit à l'empereur qu'il n'obéirait plus à Murat.

On assure aussi, qu'à la même époque, et pendant que Napoléon se trouvait encore à Mojaïsk, Davoust, quoique blessé, alla s'offrir à lui pour le commandement de l'avant-garde,

promettant qu'il saurait marcher jour et nuit, joindre l'ennemi et le forcer au combat, sans prodiguer, comme Murat, la vie de ses soldats. Napoléon ne répondit au maréchal Davoust qu'en vantant l'audacieuse et inépuisable ardeur de Murat : c'étaient en effet deux grandes qualités pour un général de cavalerie toujours employé à l'avant-garde de l'armée.

CHAPITRE IX.

Entrée à Moscou. — Murat au milieu des Russes et des cosaques. — Combat de Winkowno. (1812.)

PENDANT que plusieurs maréchaux se plaignaient à Napoléon de la fougue de son beau-frère, Murat arrivait sur les hauteurs qui dominent Moscou. A la vue de cette ville dorée, de ce vaste rendez-vous de l'Europe et de l'Asie, le roi de Naples se sentit transporté de joie. Un mouvement d'amour-propre le fit penser à sa toilette, que tant de combats et de marches avaient délabrée. Peu de minutes lui suffirent pour se montrer sous un costume éclatant. Un kurtka (habit polonais) dont les manches étroites avaient une ouverture au-dessus de l'épaule, couvrait en partie son habit, qui était richement brodé en or, et serré par une ceinture dorée à laquelle pendait un sabre léger à lame droite et sans garde, à la manière des anciens Romains; un pantalon large, couleur amaranthe, dont les

coutures étaient également brodées en or, et des bottines de peau jaune couvraient ses jambes. Sa tête était ombragée d'un grand chapeau ayant une large bordure en or, et garni de plumes blanches d'autruche flottantes, au milieu desquelles s'élevait une magnifique aigrette de héron. Son cheval était couvert d'une housse traînante bleu de ciel, brodée en or; la bride était fort riche : la selle et les étriers dorés étaient de forme hongroise ou turque. Ainsi habillé et équipé, Murat fixait tous les regards: sa taille, sa figure, ses beaux yeux bleus, ses grands favoris, ses cheveux noirs, dont les boucles tombaient sur son collet, contribuaient beaucoup à le rendre bien remarquable.

C'est ainsi qu'il se présenta dans les faubourgs de Moscou : là, un armistice ayant été conclu entre l'avant-garde française et les chefs des cosaques, pour l'entière évacuation de la ville, Murat se trouva, pendant deux heures, au milieu des cosaques qui l'entourèrent avec respect, et ne cessèrent de témoigner leur admiration pour un guerrier aussi intrépide; et l'un d'eux l'appela *mon Hettman*. Murat jouissait de cet hommage, et ne voulant pas perdre une occasion aussi favorable pour faire parler de lui dans les bivouacs de ces barbares, il leur distribua d'abord tout l'or qu'il avait sur lui, puis celui qu'il

puisa dans la bourse des officiers de son état-major, et enfin leurs montres et la sienne même. Sa générosité excita de grands transports parmi ces cosaques avides, et elle ne resta pas onéreuse aux officiers qu'il avait mis à contribution : il rendit plus qu'il n'avait emprunté.

Au bout du temps convenu, Murat et la longue colonne serrée de sa cavalerie envahirent Moscou, qui n'était plus qu'une grande solitude. Il arriva au Kremlin, gardé par quelques misérables armés qu'il fallut rejeter de côté pour entrer. Cinq cents recrues moscovites, oubliées sur la place du Kremlin, se dispersèrent aussi à la première sommation. Un peu plus loin, il atteignit un convoi de vivres, dont l'escorte jeta aussitôt ses armes. Plusieurs milliers de traînards et de déserteurs ennemis restèrent volontairement au pouvoir de l'avant-garde.

Murat, que le Kremlin n'avait arrêté que quelques instans, disperse cette foule qu'il méprise. Ardent, infatigable comme en Italie et en Egypte, après neuf cents lieues faites, et soixante combats livrés pour atteindre Moscou, il traverse cette cité superbe sans daigner s'y arrêter ; et s'acharnant sur l'arrière-garde russe, il s'engage sans hésiter sur le chemin de Voladimir, en Asie. Plusieurs milliers de cosaques, avec quatre pièces de canon, se retiraient dans

cette direction, et là devait cesser l'armistice. Murat, fatigué par cette paix d'une demi-journée, ordonne de la rompre à coups de carabine, et de mettre en fuite ces mêmes cosaques que, quelques instans avant, il avait comblés de ses dons.

Durant l'affreux incendie de Moscou, Murat habita l'hôtel du comte Razomowski, où il accueillit avec humanité un grand nombre de malheureux que l'incendie et le pillage avaient réduits à la dernière extrémité : ils y trouvèrent non-seulement un asile assuré, mais encore des soins et des subsistances. La cavalerie sous ses ordres était campée près de Winkowno, et le reste de l'armée formait un cercle autour de la ville. Bientôt il accourut lui-même à l'avant-garde, afin de suivre la marche tortueuse du général en chef russe, qui avait réussi à lui faire perdre ses traces; mais ce ne fut qu'au bout de trois jours qu'il put s'assurer que Kutusow s'était jeté sur la route de Kalouga. Il s'en approcha alors pour observer ses mouvemens, et écrivit plus d'une fois à Napoléon qu'une nouvelle bataille devenait nécessaire. Dans les derniers jours de septembre, Murat eut un engagement avec la cavalerie de Kutusow; mais il fut bien moins important que celui du 4 octobre,

vers Czerikowo. Là, le général russe Miloradowitch, serré de trop près, se retourna avec fureur, et revint avec douze mille chevaux sur la division du général Sébastiani; il la mit dans un grand danger : heureusement l'arrivée des troupes sous les ordres de Poniatowski rendit la supériorité aux Français; la cavalerie de Murat repoussa le général russe.

Ce fut le lendemain de cette affaire que Napoléon se décida à envoyer le général Lauriston auprès de l'empereur Alexandre. La guerre fut aussitôt suspendue, mais l'entrevue que Lauriston demandait n'eut lieu entre lui et Kutusow qu'après des retards que les généraux russes mirent à profit pour tromper Murat. Il signa avec eux un armistice qui devait lui être fatal, puisqu'il suffisait de se prévenir réciproquement trois heures d'avance pour le rompre, et qu'il n'existait que pour le front des deux armées.

On s'est plu à écrire que dans les premiers jours de l'armistice, Murat, flatté des égards que les officiers russes lui témoignaient, et plus encore de l'admiration que sa présence excitait chez les cosaques, avait eu l'idée de devenir un nouveau Mazzepa, le roi d'une nation nouvelle, belliqueuse et infatigable comme lui. Murat, roi des cosaques, eût sans doute été un

chef propre à tirer un grand parti de ces peuplades ; mais jamais il n'eut cette pensée ; elle n'aurait pu germer que dans la tête d'un insensé, et d'ailleurs Murat regrettait trop de se voir si loin de son beau royaume de Naples. Il était dans son caractère de se faire remarquer, et c'est par vanité seulement qu'on le vit se complaire au milieu des vedettes et des avant-postes russes, où naturellement il se trouvait entouré des chefs des cosaques. Mais alors Murat croyait à une paix prochaine.

Lorsque ses illusions sur ce point commencèrent à se dissiper, il sentit naître au fond de son ame une inquiétude vague qu'il n'avait jamais éprouvée. Il avait vu se fondre dans des combats journaliers la moitié de sa cavalerie ; il savait que l'armée russe recevait constamment des recrues ; il voyait l'hiver s'approcher ; il entendait les officiers russes exagérer les malheurs qui menaçaient les Français, et Napoléon, malgré les lettres de Murat, ne prenait aucune détermination. Il espérait toujours amener l'empereur Alexandre à la paix, et faisait répondre à Murat qu'il avait des raisons pour persiter dans ses positions.

Enfin, après plusieurs jours passés au milieu des Russes, où Murat ne cessait de recevoir

l'accueil le plus caressant, un cosaque tire sur lui au moment où il se présentait aux avant-postes. Il s'irrite, et déclare au général Miloradowitch qu'un armistice violé n'existe plus, et que désormais chacun ne doit plus avoir de confiance qu'en lui-même. Il fait aussitôt avertir l'empereur que sa position est critique, que les Russes peuvent surprendre son flanc et ses derrières.

En effet, le 17 octobre, au moment où Napoléon se disposait à donner des ordres pour la retraite, les Russes tombèrent à l'improviste sur l'avant-garde française. La première ligne de Murat, surprise et culbutée, fut long-temps dans le plus grand désordre. Murat se trouvait à pied au moment de l'attaque; il se hâte de monter à cheval et après avoir rallié ses cavaliers, il charge les Russes avec la plus grande bravoure, et les force à fuir à leur tour; mais il est bientôt blessé. En ce moment les Russes tournaient sa gauche à la faveur du bois, et lui coupaient la retraite. Plusieurs canons, trente fourgons, étaient déjà au pouvoir des ennemis; Murat, quoique blessé, redouble d'efforts, et après plusieurs charges, il force les Russes à rentrer dans leur camp de Tarutino; mais ce ne fut qu'après avoir éprouvé de grandes pertes. Il fallait penser à agir promptement

pour ne pas être enveloppé le lendemain par toute l'armée russe. Murat, se retira à Woronowo, où, avec le corps de Ney, il masqua les premiers mouvemens de la retraite de Napoléon.

CHAPITRE X.

Retraite de Moscou. — Murat commande l'escadron sacré. — Napoléon le nomme son lieutenant-général.

J'ARRIVE avec effroi à cette grande catastrophe dont tant d'historiens français et étrangers ont déroulé le triste et déplorable tableau: mon cœur se serre à la seule ideé de la retraite de Russie, et je voudrais pouvoir franchir d'un trait la distance qui sépare Moscou de Posen. Mais si Murat ne fut pas un des héros de cette fatale retraite, s'il ne put partager la gloire immortelle qu'y acquirent le prince Eugène, le maréchal Ney et quelques autres généraux, tout ce qu'il fit ou ordonna pendant nos revers, principalement à partir du jour où Napoléon lui confia les débris de la grande armée française, jusqu'au moment où il se sépara de ces nobles restes qu'il n'avait su rallier, ne m'impose pas moins la tâche penible de suivre ce lieutenant de l'empereur au milieu des désastres inouïs que tout bon Français voudrait pouvoir taire.

Ainsi que je l'ai dit dans le chapitre précédent, au moment où Napoléon commençait sa retraite, le corps du roi de Naples devait servir à masquer les marches que l'armée allait faire sur Kalouga : c'était un rideau qu'il importait de conserver le plus long-temps possible. L'empereur écrivit donc à Murat pour l'engager à tenir dans la position de Winkowno, et pour l'autoriser à se replier ensuite sur celle de Woronowo, où il jugeait que l'infanterie pourrait soutenir la cavalerie. Le lendemain, il lui écrivit de nouveau pour l'engager à bien faire reconnaître les débouchés qui pourraient le ramener vers Mojaïsk, afin que s'il avait à opérer une retraite, il pût le faire par cette route.

Tout ayant été prévu pour masquer la retraite, le général Lauriston se rendit aux avant-postes russes, et pendant qu'il s'introduisait au quartier-général de Kutusow, sous prétexte de savoir si la réponse de Pétersbourg aux lettres qu'il avait remises était arrivée, Murat établit un rideau devant le défilé de Woronowo, et sa marche-rétrograde ainsi que celle du corps de Poniatowski resta inaperçue. C'est ainsi qu'après avoir donné à l'armée française le temps d'arriver à Borowsk, Murat et Poniatowski la rejoignirent dans les environs de cette ville.

Après le combat de Malo-Jaroslawetz, dont

l'honneur appartient tout entier au prince Eugène et aux troupes sous ses ordres, les Français, quoique victorieux, se trouvaient également coupés sur les routes de Kalouga et de Medyn. Napoléon consulte ses principaux généraux, pour savoir par quel chemin on marchera sur Smolensk. Murat, que cette hésitation fatigue, s'écrie : « A la guerre, c'est aux circonstances à décider de tout; là où il n'y a plus qu'à attaquer, la témérité devient prudence. S'arrêter est impossible; il faut donc poursuivre. Qu'importe l'attitude menaçante des Russes, et leurs bois impénétrables? je les méprise. Qu'on me donne seulement les restes de la cavalerie et celle de la garde, et je vais m'enfoncer dans leurs forêts, dans leurs bataillons, renverser tout et rouvrir à l'armée la route de Kalouga. » Mais Bessières qui désire conserver intacte cette cavalerie de la garde qu'il avait formée, n'est pas de l'avis de Murat, et opine pour la retraite. Davoust désire que ce soit par Medyn et Smolensk. Mais Murat l'interrompt vivement, et lui demande s'il a juré la perte de l'armée. « Eh! pourquoi veut-on qu'une si longue et si lourde colonne aille se traîner sans guides dans une route inconnue, offrant son flanc à Kutusow? qui la défendra? dit Murat, en s'adressant à Davoust; si nous devons nous retirer, n'avons-

nous pas derriere nous Borowsk et Véréïa qui nous conduisent sans danger à Mojaisk? » L'avis de Murat prévalut, et les deux armées se tournèrent le dos en se trompant mutuellement par leurs arrière-gardes. L'armée russe etait en pleine retraite sur Kalouga, tandis que l'armée française prenait la route du nord. Ce n'était point les Russes que Napoléon cherchait à éviter, mais bien l'hiver au milieu de la Russie : il fallait donc se hâter d'arriver dans la Lithuanie.

Jusqu'au 6 novembre le temps fut assez beau; mais le froid commença le 7. De ce moment les chevaux périrent par centaines. Arrivés à Smolensk, les pertes faites par la cavalerie et l'artillerie étaient déjà immenses. Après Smolensk, le froid s'accrut encore; les chemins furent couverts de verglas, les chevaux de cavalerie, d'artillerie, du train, périssaient toutes les nuits, non plus par centaines, mais par milliers. Plus de trente mille chevaux moururent en peu de jours : la cavalerie française se trouva toute à pied: il fallut abandonner ou détruire une bonne partie des pièces de canon, et des munitions de guerre et de bouche. Cette armée, encore si belle le 6 novembre, était, huit jours après, presque sans cavalerie, sans artillerie, sans transports!!!!

Ce fut alors qu'on rassembla tous les officiers qui avaient pu conserver leurs chevaux, pour en former quatre compagnies de cent cinquante hommes chacune, destinées à servir d'escorte à Napoléon. Les généraux Defrance, Saint-Germain, Sébastiani, en furent nommés capitaines; les colonels étaient sous-officiers. Cet escadron, qu'on appela sacré, était commandé par le général Grouchy, sous les ordres du roi de Naples. Les services de l'escadron sacré ne répondirent pas au zèle de ceux qui le composaient. Isolés, les chevaux avaient bien pu résister jusque-là; mais réunis et privés des mêmes soins, ils succombèrent en peu de temps. Au bout de quelques jours cette troupe d'élite était déjà réduite de moitié : elle ne tarda pas à se fondre presque entièrement.

Toutefois, Murat ne cesse d'être à côté de son beau-frère, et de lui donner toutes les preuves de dévouement que les circonstances comportent. On a assuré qu'en sortant de Borisow, Murat pensa qu'il était temps de ne plus songer qu'à sauver Napoléon. L'empereur attendait alors le jour dans une des maisons qui bordent la Bérézina, et ce jour semblait devoir éclairer un choc désespéré : Murat, qui vient de s'entretenir avec des Polonais, accourt vers son beau-frère, et lui déclare qu'il regarde le pas-

sage comme impraticable; il le presse de sauver sa personne pendant qu'il en est encore temps. Il lui donne l'assurance qu'il peut sans danger traverser la Bérézina à quelques lieues au-dessus de Studzianka; que dans cinq jours il sera à Wilna s'il veut suivre des Polonais, braves et dévoués, qui s'offrent pour le conduire, et qui répondent de son salut. Mais Napoléon repoussa cette proposition comme une voie honteuse, s'indignant qu'on eût osé croire qu'il quitterait son armée tant qu'elle serait en péril. Murat se tut, et sortit pour aller observer les Russes.

Cependant le danger imminent où se trouvait l'armée française ranima le génie militaire de Napoléon. Quoique investi de tous côtés, il ne perd pas la tête; il trompe par des démonstrations habiles les généraux qui lui sont opposés, et glissant, pour ainsi dire, entre les armées qui s'apprêtent à fondre sur lui, il exécute son passage sur un point bien choisi, où tout l'avantage du terrain se trouve de son côté. Le mauvais état des ponts, dont il ne dépendait pas de lui d'améliorer la construction, fut l'unique cause qui, en ralentissant l'opération, la rendit si périlleuse. Ainsi les grandes pertes que les Français éprouvèrent ne sauraient être attribuées qu'aux circonstances malheureuses où

se trouvait l'armée, et qu'il n'était pas au pouvoir de son chef de maîtriser.

Murat passa la Bérézina à côté de Napoléon; il ne prit aucune part aux combats qui eurent lieu sur les deux rives, parce qu'il n'avait plus que l'escadron *sacré* sous ses ordres, et cette troupe d'élite, quelque réduite qu'elle fût, faisait encore un service fort actif autour de Napoléon : elle en vint plusieurs fois aux mains avec les cosaques, et n'eut pas beaucoup de peine à les repousser toutes les fois qu'ils s'approchèrent trop de l'état-major général.

Napoléon et Murat arrivèrent le 3 décembre à Malodetchno, où l'empereur dicta son dernier bulletin : il va dévoiler à l'Europe le mal que le froid a fait à l'armée française : et comme si le désastre n'eût pas été assez grand, le froid redouble en ce moment. Il est impossible de penser à suivre désormais aucune opération militaire; tout ce qu'on peut faire, c'est de gagner Wilna et de chercher à s'y maintenir. Il n'y a plus de remède que dans l'arrivée d'une nouvelle armée; mais cette armée, qui peut la créer en trois mois, si ce n'est l'empereur? Napoléon s'est décidé, et, vers le milieu du jour, il annonce à Duroc sa résolution de partir sur-le-champ pour Paris. Il n'hésita que sur le choix du chef qu'il laisserait à l'armée : c'é-

tait entre Murat et Eugène qu'il balançait. Il aimait la sagesse et le dévouement de son fils adoptif; mais Murat avait plus d'éclat, et il s'agissait d'imposer. Il nomme le roi de Naples son lieutenant-général. Le prince Berthier et le comte Daru resteront auprès de Murat; Eugène et tous les maréchaux continueront de servir comme si l'empereur était présent.

CHAPITRE XI.

Passage de l'armée à Wilna.—Retraite de Murat depuis cette ville jusqu'à Posen. — Son départ pour Naples.

LORSQUE Napoléon remit le commandement des débris de l'armée au roi de Naples, la route de Wilna était ouverte, et la frontière russe peu éloignée. On allait recevoir un renfort de dix-huit mille hommes de troupes fraîches, et l'on touchait à une grande ville, à des magasins immenses. Murat et Berthier crurent pouvoir régler la marche des masses qui se précipitaient vers Wilna; mais dans la nuit qui suivit le départ de l'empereur, le froid, ce puissant auxiliaire des Russes, se fit sentir avec une violence inconnue jusqu'alors : dans les journées des 5, 6, 7 et 8 décembre, le thermomètre descendit jusqu'à 27 et 28 degrés au-dessous de la glace : il devint impossible de résiter à un pareil fleau ; chaque bivouac abandonné ressemblait à un champ de bataille. La division Loison,

forte de dix mille hommes à sa sortie de Wilna, fut en moins de 48 heures réduite à trois mille perclus qui laissaient échapper leurs armes. La plus grande partie des chevaux de l'artillerie ayant péri, gelés debout sous leurs harnais, il fallut abandonner plusieurs pièces de canon. Les sept à huit cents Napolitains de la garde royale qu'on avait fait sortir de Wilna pour aller au secours de l'armée, périrent presque tous dans une seule nuit, sans avoir eu d'autres ennemis à combattre que l'hiver. La plupart des colonels de l'armée, qu'on avait admirés jusque-là marchant encore, avec quelques officiers ou soldats autour de leur aigle, ne prirent plus d'ordre que d'eux-mêmes; chacun se crut chargé de son propre salut.

Au milieu de ce désordre extrême, il fallait un colosse pour point de ralliement, et ce colosse venait de disparaître. Dans le grand vide qu'il laissa, Murat fut à peine aperçu, et on lui obéit mal. Il n'est, au reste, malheureusement que trop prouvé que le roi de Naples n'a pas été à la hauteur des circonstances, dans la mission dont il fut chargé lors du départ de Napoléon: il est donné à peu d'hommes d'être également grands dans la prospérité et dans le malheur; Murat avait été sans reproches depuis le commencement de sa carrière militaire, mais il

n'était pas un de ces hommes rares qui grandissent dans l'adversité : les circonstances surnaturelles qui l'entouraient le montrèrent sous un autre jour.

Les instructions de Napoléon à son lieutenant-général, datées de Bienitza le 5 décembre, étaient ainsi conçues : « Rallier l'armée à Wilna, tenir cette ville et prendre ses quartiers d'hiver, les Autrichiens sur le Niémen, couvrant Brezc, Grodno et Varsovie ; l'armée sur Wilna et Kowno. En cas que l'armée ennemie marche, et qu'on ne croie pas tenir en deçà du Niémen, la droite couvrant Varsovie, et s'il se peut Grodno ; le reste de l'armée, en ligne derrière le Niémen, gardant comme tête le pont de Kowno. Faire faire de grands approvisionnemens de farine à Kœnigsberg, Dantzig, Varsovie, Thorn ; faire évacuer de Wilna et de Kowno, afin d'être libre de ses mouvemens : les évacuations auront lieu sur Dantzig pour ce qui est le plus précieux. » Napoléon laissait au roi de Naples le soin d'apporter à ce plan les modifications que les circonstances pourraient exiger. Mais lorsque l'empereur traçait ces instructions, il ne prévoyait probablement pas que le froid redoublerait ses ravages ; que la division Loison, le corps du maréchal Saint-Cyr, ainsi que les autres troupes sorties de Wilna, se fon-

draient en quarante-huit heures, et que les débris de l'armée échappés au froid et à la faim, seraient encore harcelés à leur arrivée à Wilna par plusieurs corps russes qui avaient cherché à devancer les Français sur ce point. Toutes ces malheureuses circonstances, que Napoléon ne prévit pas, et qu'il n'était point au pouvoir de Murat de maîtriser, rendirent nulles les instructions de l'empereur.

L'armée française entra à Wilna dans une horrible confusion; et par une conséquence inattendue, quoique dérivant de la marche des événemens, le passage dans cette ville fut l'époque la plus désastreuse de la retraite, sans en excepter même la catastrophe de la Bérézina. Napoléon seul aurait pu, par sa présence, remédier aux malheurs qui fondirent sur l'armée lorsqu'elle touchait au port du salut, et faire de Wilna un refuge protecteur pour ces masses que la faim et le froid avaient entièrement désorganisées; mais ni Murat, ni Berthier ne surent maîtriser le désordre affreux qui régnait partout, et l'on vit, pendant plusieurs heures, quarante à cinquante mille malheureux errer dans les rues sans trouver ni pain, ni asile, au milieu d'une grande ville où se trouvaient réunis des approvisionnemens immenses. Le lendemain matin des milliers de cadavres encom-

braient toutes les rues, et attestaient l'imprévoyance de l'administration et la cruauté des juifs de Wilna.

Il y avait à peine douze heures que l'armée française était réunie dans Wilna, lorsque le canon des Russes se fit entendre. C'étaient des corps de partisans formant l'avant-garde de Kutusow, qui, après s'être réunis, attaquaient le général Loison, chargé de couvrir à la fois la ville et la marche d'une colonne de cavaliers démontés et d'hommes isolés, dirigés par Newtroky sur Olita. Le général Loison soutint le combat. Au même moment le général de Wrède et ses Bavarois venaient de joindre les Français: ils étaient suivis par les troupes russes de Wittgenstein: quoiqu'il ne restât à de Wrède que deux mille hommes, il défendit Wilna du côté de Rukoni, et ne se replia qu'après d'honorables efforts.

Cependant Murat, qui se voyait attaqué par les deux routes de l'est et du sud, parvint à faire prendre les armes à une division napolitaine qui était restée à Wilna; il la fit même sortir de la ville; mais les fusils s'échappèrent des mains de ces hommes transplantés d'un sol brûlant dans un climat de glace : en moins d'une heure, tous rentrèrent sans armes et la plupart estropiés.

mais cet espoir fut déçu aux premiers rayons du soleil : il fallut se remettre en route, après avoir abandonné le reste du matériel, des bagages et plus de cinq millions d'or et d'argent que contenait le trésor impérial.

Après cette catastrophe, qu'il était facile de prévoir, Ney avec quelques centaines de Français et de Bavarois soutint la retraite jusqu'au delà d'Evé; et tandis que le débris de notre armée arrêtaient les cosaques sur les hauteurs de Vaka, la rigueur du froid forçait Kutusow à s'arrêter à Wilna; les cent vingt mille hommes de ce général étaient réduits à trente-cinq mille, et les cinquante mille combattans de Wittgenstein à quinze mille : le désordre était presque aussi grand chez les Russes que chez les Français.

Malgré la détresse où se trouvaient les ennemis, tout fuyait devant les cosaques, et Murat traversait Kowno comme il avait traversé Wilna, donnant des ordres pour se rallier à Tilsitt, puis indiquant Gumbinnen, et se remettant aussitôt en route, laissant Ney seul en Russie avec quelques centaines de recrues qu'il avait trouvées à Kowno. C'est encore à Ney qu'est confié tout le péril du dernier pas de notre retraite; et tandis que ce maréchal se défend sur le pont de Kowno, Murat est sur la route

de Wilkowisky, d'où il arrive enfin à Gumbinnen.

Là, Murat profita de l'incertitude que les Russes montraient, pour diriger sur les différentes villes qui bordent la Vistule les restes des corps de la grande armée. Au moment de cette dislocation, Murat réunit les chefs, et leur tint, dit un historien, un langage que ses actions n'ont pas démenti depuis, puisqu'il fut le premier symptôme de sa défection. Mais en ce moment, on ne vit dans ses paroles que l'expression de la douleur qui l'accablait, à laquelle s'alliait un peu de honte de la retraite qu'il venait de faire.

Après s'être arrêté quelques jours à Gumbinnen, Murat se vit encore forcé de se retirer sur Kœnigsberg. Là, il apprend la défection du général Yorck et des divisions prussiennes sous ses ordres. En même temps une émeute éclate dans Kœnigsberg même. Il fut aisé de pressentir dès lors le soulèvement de toute la Prusse; et quoique le roi eût publiquement désavoué la conduite du général Yorck, et qu'il l'eût même remplacé dans son commandement par Kleist, Murat précipita son départ pour Elbing, laissant dix mille malades ou blessés dans Kœnigsberg, abandonnés à la générosité du vainqueur.

Le découragement de Murat en arrivant à

Elbing était extrême ; il croyait tout perdu : mais quand il sut que les Russes avaient suspendu leur marche, et que les troupes de Macdonald s'étaient réunies à celles des généraux Heudelet et Cavaignac, il passa subitement de la crainte à l'audace, et voulut prendre l'offensive. Le lendemain il s'aperçut que le ralliement sur la Vistule était impossible, et prit la résolution de se retirer encore jusqu'à Posen.

Ce fut au moment où il traversait Marienverder pour se rendre à Posen, qu'un officier supérieur parti de Naples le joignit, et lui remit une lettre dont la lecture produisit sur lui la plus violente agitation. Jaloux de son autorité, Murat apprenait que la reine sa femme venait d'y porter atteinte; et Murat, qui, jusqu'à ce jour, avait paru tout sacrifier à la gloire des armes, se laissa tout à coup maîtriser par une passion moins noble; la jalousie pour son autorité l'emporta sur l'amour de la gloire. A cette dépêche de Naples se joignirent des lettres de Napoléon qui témoignaient son mécontentement de ce qu'on ne s'était pas arrêté sept à huit jours à Wilna, et enfin de ce que l'on n'avait pas pris position sur la Prégel. Murat, irrité par les malheurs qu'il n'avait pu conjurer et par les reproches que Napoléon lui faisait, prit le parti de quitter un commandement qui

ne pouvait plus être glorieux pour lui, et de se rendre en toute hâte dans son royaume, où il craignait d'être devancé par les Anglais.

Ce fut le 16 janvier 1813, qu'un aide-de-camp du roi de Naples remit au major-général Berthier une lettre de ce prince, dans laquelle il lui annonçait qu'il allait quitter le commandement de l'armée et partir sur-le-champ. Berthier engagea Murat à conserver ce commandement; mais il le trouva décidé : il ne voulait pas même attendre l'arrivée du vice-roi. Eugène refusa d'abord le commandement; mais Murat ayant persisté, et ses voitures étant prêtes, Berthier détermina le vice-roi à se charger provisoirement de ce pénible fardeau et se mit sous ses ordres. Murat monta alors dans ses voitures avec le général Rossetti, son aide-de-camp, et partit pour Naples dans un état d'abattement et de tristesse qui ne lui permit de prendre aucun repos et presque aucune nourriture pendant une si longue route.

CHAPITRE XII.

Colère de Napoléon contre Murat. — Intrigues à la cour de Naples. — Bataille de Dresde. — Moreau et Bernadotte. — Bataille de Leipzig. — Adieux de Murat à Napoléon. (1813).

A PEINE Napoléon fut-il informé du départ du roi de Naples et de la manière dont il avait quitté l'armée, qu'il ne se posséda plus de colère. Il écrivit aussitôt à sa sœur, la reine Caroline, une lettre dans laquelle il laissait éclater tout son ressentiment : « Le roi, lui disait-il, a « quitté l'armée le 16!... Votre mari est un fort « brave homme sur le champ de bataille; mais il « est plus faible qu'une femme ou qu'un moine « quand il ne voit pas l'ennemi. Il n'a aucun cou« rage moral. » Deux jours après, c'est-à-dire le 26 janvier, Napoléon écrivit à son beau-frère dans les termes suivans :

« Je ne vous parle pas de mon mécontente« ment de la conduite que vous avez tenue de« puis mon départ de l'armée ; cela provient de « la faiblesse de votre caractère. Vous êtes un

« bon soldat sur le champ de bataille ; mais hors « de là vous n'avez ni vigueur ni caractère. Je « suppose que vous n'êtes pas de ceux qui pen-« sent que le lion est mort. Si vous faisiez ce « calcul il serait faux!... »

En même temps que Napoléon écrivait ces lettres foudroyantes à Naples, où elles devaient arriver peu de jours après Murat, il faisait annoncer le départ de son beau-frère de l'armée par ce peu de mots : « Le roi de Naples, étant « indisposé, a quitté le commandement de l'ar-« mée, qu'il a remis entre les mains du vice-roi. « Ce dernier a plus d'habitude des grandes ad-« ministrations ; il a la confiance de l'empereur. »

Pendant que Napoléon traitait ainsi celui qu'il avait long-temps appelé son *bras droit*, Murat arrivait sur le territoire napolitain dans une situation difficile à décrire. Il ne voulut pas se rendre directement dans sa capitale, et descendit au palais de Caserte, où sa famille l'attendait. On remarqua dans cette première entrevue avec sa femme de la froideur et de la contrainte. Un duc napolitain, écuyer de la reine, reçut l'ordre de s'éloigner de la cour et d'aller joindre son régiment. La disgrâce de ce favori accrédita les bruits qui couraient à Naples qu'une intrigue de cour avait été la principale cause du retour inattendu de Joachim.

De ce moment, la politique du roi de Naples devint sombre et inquiète ; il s'entoura d'agens mystérieux qu'on voyait arriver et partir incessamment par des routes inaccoutumées. On a dit que Joachim, aigri contre Napoléon, avait préparé sa défection dans l'hiver qu'il passa au milieu de ces intrigues. On a même ajouté que lorsqu'il vint combattre pour la dernière fois dans les rangs français, il avait déjà signé un traité avec l'empereur d'Autriche. Les débats du parlement britannique ont prouvé plus tard que si Murat n'avait pas fait des démarches auprès de l'Autriche pendant les premiers mois de 1813, ses agens en avaient réellement commencé dans le courant du mois d'août. Il est vrai qu'aucun traité ne fut conclu alors, et qu'il ne s'agissait pas à cette époque de tourner ses armes contre la France : ce ne fut qu'en janvier 1814 que Murat entra dans la coalition contre Napoléon.

Les victoires de Lutzen et de Bautzen avaient arraché le roi de Naples aux intrigues qui l'entouraient depuis son retour de Posen. Napoléon, oubliant sa retraite de Wilna, l'avait rappelé sur le champ de bataille, et Murat, meilleur guerrier que politique, plus attaché à Napoléon comme frère d'armes que comme allié, était accouru du fond de l'Italie dans l'es-

poir de cueillir quelques nouveaux lauriers sous les yeux de son ancien général. Peut-être même avait-il un second but en se rendant en Saxe, celui de pouvoir être à même de voir de près la marche des événemens, sur lesquels il paraît qu'il voulait régler sa conduite politique. Il arriva au quartier-général au moment où un dernier congrès s'ouvrait à Prague.

L'armistice qui devait finir la guerre n'avait servi qu'à lui donner de nouveaux alimens. Des deux côtés on n'avait perdu aucun des quarante jours qui s'étaient écoulés en pourparlers inutiles; toutes les réserves avaient été ralliées; toutes les ressources épuisées pour les former. Napoléon était parvenu à porter ses forces à trois cent mille hommes; mais les alliés lui en opposent cinq cent mille : il n'a pu rassembler que quarante mille chevaux, et les alliés en ont près de cent mille. Napoléon connaît sa position; l'infériorité du nombre ne l'effraie pas : il croit y avoir paré en prenant les environs de Dresde pour champ de bataille, et la ligne de l'Elbe pour point d'appui. Mais son activité ne saurait se soumettre à rester immobile à Dresde jusqu'à ce que l'ennemi vienne l'y chercher : il calcule qu'il a le temps de faire une opération combinée sur Berlin, et de lancer son armée de Silésie sur Breslaw. Il porte son quartier-général

en Lusace, et sa garde se réunit à Bautzen, où Murat arrive le 17 août.

Peu de jours avaient suffi à Napoléon pour replacer les aigles françaises sur les bords de la Katzbach : c'était avoir assez fait de ce côté. D'autres ennemis l'appelaient ailleurs. En effet, dès que les alliés réunis à Prague avaient appris que Napoléon n'était plus à Dresde, ils s'étaient écriés : « Il n'y est plus ! hâtons-nous de profiter de son absence. Marchons ! partout où il ne sera pas le succès est certain. » Dès le 20 août, la grande armée des alliés, sous les ordres du prince de Schwartzenberg, avait débouché de la Bohême. L'alarme commence à se répandre à Dresde ; et le maréchal Saint-Cyr, qu'on a laissé dans cette ville, invoque vivement la présence de l'empereur. Plus Napoléon se rapproche, plus les raisons qu'il a d'accélérer sa marche exigent qu'il se hâte. Déjà Wittgenstein s'était emparé de Pyrna, et les habitans de Dresde, en voyant refluer les blessés français et les bagages sont frappés de terreur.

Napoléon veut annoncer son retour sur l'Elbe au roi de Saxe et rassurer cette nombreuse population ; il fait partir de Gorlitz le roi de Naples, et l'entrée à Dresde d'un tel précurseur remet le calme dans les esprits.

Cependant la plaine de Dresde est occupée

par le développement des lignes ennemies. Murat va lui-même les reconnaître, et écrit sur-le-champ à Napoléon qu'il n'y a pas un instant à perdre pour sauver la ville. L'empereur fixe les yeux encore plus sur les alliés que sur la ville; il les voit sortir de leurs montagnes, s'étendre dans la position où il s'est promis de les combattre. Le moment est donc venu de se jeter entre eux et la Bohême. Il quitte Bautzen et se met en marche. Les troupes qu'il amène ont fait quarante lieues en quatre jours; mais à la vue des ennemis elles marchent au pas de course. Napoléon arrive au galop sur le pont de Dresde, et sa présence relève le moral des soldats de Saint-Cyr et de la population : les troupes qui le suivent ne cessent de défiler au pas de charge pour être plus tôt en face de l'ennemi. Avant la fin du jour toutes les rues qui aboutissent aux portes principales de la ville sont encombrées de troupes attendant avec impatience le signal de franchir les barrières. Napoléon, après avoir reconnu lui-même le péril, retourne se placer à l'extrémité du grand pont. Bientôt l'armée ennemie tout entière s'élance des hauteurs et descend vers la ville comme un torrent qui renverse tout sur son passage. L'attaque est impétueuse, la résistance opiniâtre. Les ennemis n'hésitent pas à enfoncer les portes; mais il en

sort des colonnes qui s'élancent sur leurs bataillons. De chaque porte il sort une armée. Schwartzenberg, qui se croit victorieux, recule d'épouvante, et s'éloigne à la faveur des ombres de la nuit.

Cependant Murat n'avait pu prendre aucune part active à cette première journée ; mais dans la nuit il fut investi du commandement de toute la cavalerie, avec ordre de faire un grand mouvement sur l'aile gauche de l'ennemi, de le déborder et de chercher à lui couper toute retraite par la route de Freyberg. A neuf heures du matin la cavalerie du roi de Naples a gagné les hauteurs qui dominent Cotta ; elle poursuit son mouvement au pied des colines. A onze heures le canon de Murat se fait entendre au delà des gorges de Plaüen, et signale les progrès de la cavalerie sur la droite. L'aile gauche des ennemis est écrasée, et Murat, après avoir tourné l'avant-garde de Klenau, court la couper de son corps principal. Ce mouvement est décisif ; le roi de Naples, le sabre à la main, se précipite avec les carabiniers et les cuirassiers sur l'infanterie autrichienne : rien ne peut lui résister ; les bataillons ennemis sont enfoncés, culbutés des hauteurs, et l'artillerie à cheval, plongeant sur les défilés, complète leur déroute.

Déjà les souverains alliés sont loin du champ

de bataille, et de fortes arrière-gardes prennent position à l'entrée des vallées, pour couvrir les petites routes par lesquelles s'écoule l'armée ennemie.

Dans la nuit on apprend qu'un général du premier rang a été blessé au milieu de l'état-major des alliés : il était à cheval, à côté de l'empereur Alexandre, au moment où un boulet lui emporta les deux jambes. On croit un instant que c'est le prince de Schwartzenberg, et Napoléon laisse échapper quelques paroles qui expriment ses regrets ; mais un chien qui suivait le général blessé, et qui a été pris à Noltnitz par quelques cavaliers de Murat, éclaircit ce mystère. Sur son collier est écrit en français : *J'appartiens au général Moreau*. Le chien est envoyé au prince Berthier, et tous les renseignemens qui se succèdent confirment ce premier indice. Quel exemple pour les traîtres ! et Murat est le premier à l'avoir sous les yeux !

Le roi de Naples venait de remporter une victoire sur le général Klenau ; il ne lui restait plus qu'à refouler sur les montagnes de Marienberg les débris de ce corps ; c'est ce qu'il fait dans la journée du 28 août, en parcourant au galop la route de Freyberg : à chaque pas il fait des prisonniers.

L'alarme est à Tœplitz et se répand jus-

qu'à Prague; mais la bataille de Culm, où Vandamme compromit le corps d'armée qui devait achever la défaite des alliés, a changé en cris de joie la désolation qui commençait à se répandre dans les vallées de la Bohême. Partout où l'empereur n'est pas on ne commet que des fautes, et ces fautes amènent de grands désastres. Partout où il apparaît les alliés reculent devant lui; mais ils avancent avec succès dès qu'il tourne le dos.

Toutes les masses de l'ennemi ont gagné du terrain; elles se trouvent toutes liées entre elles. Plus le séjour à Dresde se prolonge, plus l'on s'inquiète autour de Napoléon. Enfin il quitte cette ville le 7 octobre à six heures du matin. Le quartier-général va s'établir entre Magdebourg et Torgau, où l'empereur compte réunir cent cinquante mille combattans. Pendant ce mouvement, Murat dispute pied à pied le terrain au prince de Schwartzenberg, et ne fait que descendre le cours de la Mulde pour rentrer dans le mouvement général de concentration qui est projeté. Toutefois, il est obligé de défendre de front la possession de Penig et d'Altembourg à l'avant-garde autrichienne. Il se retourne alors contre le corps de Wittgenstein qui arrivait sur ses derrières à Borna: contenant à la fois l'ennemi qui voulait le suivre de trop près et celui

qui entreprenait de le devancer, Murat réussit à surmonter toutes les difficultés de cette position, et put enfin arriver dans la plaine méridionale de Leipzig, où diverses circonstances ont indiqué la réunion de toute l'armée française. Murat apprend alors que Napoléon vient d'arriver à Leipzig ; il accourt auprès de lui, et, après lui avoir rendu compte des combats qu'il a soutenus la veille, il lui fait connaître la position qu'il a fait prendre à ses troupes pour couvrir la ville du côté qui est menacé par le prince de Schwartzenberg. Il conduit ensuite Napoléon sur les hauteurs à droite de Liebertwolkwitz, d'où l'on aperçoit que les vedettes des deux armées ne sont plus éloignées que de quelques portées de fusil.

Cinq cent mille hommes vont en venir aux mains ; trois mille pièces de canon vont ébranler les plaines de Leipzig. Jamais on n'avait vu tant de peuples sur un même champ de bataille. Comment entreprendre de raconter cette lutte de trois jours, qui fut appelée le *combat des géans ?* il faudrait être un géant soi-même pour pouvoir embrasser ce prodigieux mouvement d'hommes et de chevaux. Je me bornerai à suivre Murat sur ce vaste champ de carnage. Il est encore Français à Leipzig ; il déploie toujours sa brillante valeur dans nos rangs : pourquoi

n'y a-t-il pas trouvé la mort de Poniatowsky!....

Napoléon a passé une partie de la nuit du 15 au 16 octobre à faire ses dispositions. Nos corps d'armées adossés, pour ainsi dire, aux différentes portes de Leipzig, feront face à toutes les attaques.

Le 17, à neuf heures du matin, le canon se fait entendre au sud de Leipzig; les alliés développent leur attaque de la manière la plus imposante, et deux cents pièces de canon la soutiennent : ils croient prendre Napoléon au dépourvu, et s'avancent espérant enlever Leipzig; mais l'empereur est partout, et les Français opposent un front d'airain contre lequel s'épuisent les efforts des ennemis. Ce jour-là le roi de Naples avait sous ses ordres seize mille hommes de cavalerie, commandés par les généraux Latour-Maubourg, Kellermann, Milhaud et Sébastiani : il se tenait à côté de Napoléon, prêt à se porter partout où sa présence serait nécessaire.

A midi l'engagement est général : trois batailles se livrent en même temps à une lieue d'intervalle. Tandis que les alliés sont réduits sur tous les points à la défensive, Napoléon se prépare à leur porter des coups décisifs. Il s'agit de percer leur centre et de les culbuter de Gossa sur Magdeborn. Murat a enfin reçu l'ordre de

17.

lancer la cavalerie. Latour-Maubourg et Kellermann se jettent aussitôt à droite et à gauche pour déborder la ligne ennemie : ils écrasent tout ce qu'ils rencontrent, et Murat est au moment d'enlever la victoire, qui est cependant encore disputée jusqu'à la nuit par des troupes fraîches qui viennent relever *régulièrement*, *comme à la parade*, celles que nous avons battues, tant étaient grandes les ressources des ennemis! Néanmoins, dans cette première journée, ils furent battus, perdirent plus de trente mille hommes, et se trouvèrent dans la nécessité de remettre le combat au surlendemain.

Complètement rassuré sur ses vivres, sur ses blessés et sur sa retraite, Napoléon peut encore disputer la victoire. Toutefois il charge le général autrichien Merfeldt, qui vient d'être fait prisonnier, d'aller porter à l'empereur François de nouvelles offres de conciliation. Mais la nuit du 17 arrive sans qu'on ait aucune nouvelle de cette mission. Dès la pointe du jour, l'ennemi, encouragé par l'arrivée de nombreux renforts, s'est mis en mouvement. La bataille devient terrible du moment où il aborde la ligne qui forme la position définitive de l'armée française : on se heurte avec furie; mais quelques efforts que fassent les assaillans, ils trouvent partout une résistance invincible. Tout à coup, des feux nour-

ris éclatent presque sur nos derrières, entre nos deux lignes : c'est Bernadotte qui conduit contre nos rangs une batterie à la *Congrève !* et la foudre du ciel n'éclate pas sur lui!..... Les troupes saxonnes lui font face. Soudain un vide s'ouvre au centre de notre ligne ; les Saxons et la cavalerie wurtembergeoise ont passé du côté des Suédois : douze mille hommes et quarante pièces de canon, qui étaient tout à l'heure pour nous, tirent maintenant contre nous. Pour tout autre que Napoléon la bataille était perdue ; mais lui, il observe de sang-froid l'événement, et ne désespère ni du salut de l'armée, ni de l'honneur des armes françaises. Il lance le général Nansouty avec la cavalerie de la garde sur les flancs des colonnes suédoises, et des charges réitérées ralentissent le mouvement des alliés, tandis que la vieille garde arrive et achève de remplir le vide des Saxons et des Wurtembergeois.

En ce moment critique Murat était sur les hauteurs de Probstheyda, contre lesquelles les Russes et les Prussiens s'acharnaient depuis longtemps. Autant de fois ce village avait été enlevé par des forces supérieures, autant de fois Murat était parvenu à le reprendre. Toutes ces attaques avaient coûté bien cher à l'ennemi ; il se décide enfin à y renoncer, et le roi de Naples

conserve Probstheyda jusqu'à la nuit. Alors se termina cette seconde bataille pendant laquelle les alliés ne purent enlever aux Français un seul des villages qu'ils s'étaient proposé de conserver comme essentiels à leurs positions.

Napoléon dictait déjà des ordres pour le lendemain, lorsque les généraux commandant l'artillerie se présentent à son bivouac et lui déclarent qu'ayant tiré quatre-vingt quinze mille coups de canon dans la journée, et plus de deux cent vingt mille depuis cinq jours, les réserves sont vides : il n'y reste que seize mille coups, et c'est à peine de quoi entretenir le feu pendant deux heures. Le grand parc, séparé de l'armée par suite du mouvement de Leipzig, s'est retiré sur Torgau. On ne peut se réapprovisionner qu'à Magdebourg et à Erfurth, qui sont les dépôts les plus voisins. Cet état de choses ne permet pas de rester plus long-temps sur le champ de bataille : Napoléon se décide à la retraite, et le major-général expédie les ordres nécessaires.

Les alliés, accablés par une perte de plus de soixante mille hommes, n'osaient songer à enlever Leipzig de vive force ; mais Blucher, de la position qu'il occupe, voit filer nos équipages et nos têtes de colonnes : il court répandre partout le bruit de la retraite des Français. A cette nouvelle inespérée tous les camps des alliés ont poussé

des cris de joie ; toutes leurs colonnes se sont mises en marche : c'est à qui arrivera le premier aux portes, à qui entrera le premier dans Leipzig. C'est en vain que Napoléon a voulu épargner à cette ville les désordres qui la menacent; tout arrangement préliminaire a été refusé. Cependant, malgré les vives attaques des alliés, nous conservons intacts derrière nous les boulevards circulaires et la vieille ville, et nous pouvons tenir long-temps encore dans cette position. Napoléon, en passant sur le grand pont de l'Elster par lequel les boulevards débouchent sur le faubourg de Lindenau, appelle encore une fois l'attention des officiers du génie et de l'artillerie sur ce point essentiel dont il faut s'assurer. On ne devra le faire sauter que quand notre dernier peloton se retirera de la ville et qu'il ne restera plus que cet obstacle à opposer à l'ennemi. Les sapeurs se placent aussitôt sous le pont pour commencer les travaux de la mine. Après avoir donné ces derniers ordres, Napoléon traverse avec peine la foule et arrive au premier étage du moulin de Lindenau, où, accablé de fatigue, il s'endort profondément au milieu du bruit des soldats et des voitures qui défilent sur la route.

Soudain une forte explosion se fait entendre; le tumulte redouble; Murat et Augereau mon-

tent à la chambre de l'empereur : il apprend de leur bouche que le grand pont sur l'Elster vient de sauter, tandis que les troupes du duc de Tarente, du général Lauriston, du général Reynier et du prince Poniatowsky sont encore dans la ville. Tout moyen de retraite leur est enlevé : le désastre est complet. Il faut se laisser entraîner par la foule en désordre qui a pu s'échapper de Leipzig, et suivre machinalement la route d'Erfurth. Le roi de Naples est à côté de Napoléon : il se répand en invectives contre Bernadotte ; mais, séduit et entraîné par les succès que son ancien camarade obtient, Murat pense déjà à sauver son trône en imitant le coupable exemple que lui donne le roi de Suède. Deux jours après, le comte de Mier achève la défection du roi de Naples au bivouac d'Ollendorff : l'Autriche a besoin de Murat, elle se rend l'intermédiaire entre l'Angleterre et Naples. Murat se laisse tromper, et s'engage avec le comte de Mier de manière à ne plus pouvoir se réconcilier avec son frère. Ingrat et parjure, il se hâte de quitter Napoléon : il prétend que des lettres qu'il vient de recevoir lui annoncent que sa présence est indispensable à Naples : il lui tarde d'y être pour maîtriser la crise qui se prépare ; il promet la prompte levée de nouveaux bataillons qui doivent entrer dans la formation de l'armée du

vice-roi; il jure qu'il défendra le sol italien contre les tentatives de l'Autriche et de l'Angleterre. D'un seul regard Napoléon a lu au fond de l'ame de Murat, mais il ne peut croire à tant d'ingratitude : il le laisse partir, non sans l'avoir embrassé à plusieurs reprises, comme s'il ne devait plus revoir son ancien compagnon d'armes. Murat profite du moment où la route est encore libre, laisse Napoléon à Erfurth, et va droit à Naples consommer l'acte de sa trahison.

CHAPITRE XIII.

Traité entre le roi de Naples et l'empereur d'Autriche. — Trahison de Murat. — Défection des troupes napolitaines et leur coopération avec les ennemis de la France. (1813.)

Si Murat eût trouvé une mort glorieuse à Wachau ou bien en défendant les hauteurs de Probstheyda, toute la gloire qu'il avait acquise pendant vingt ans sur les champs de bataille de l'Italie, de l'Égypte, de l'Autriche, de la Prusse, de la Pologne, de la Russie et de la Saxe, n'eût point cessé de former une auréole autour de son nom. On aurait oublié aisément les fautes qu'il commit par faiblesse de caractère, pour se rappeler constamment ses grands services, sa bravoure chevaleresque et ses beaux faits d'armes; et celui qui s'est chargé d'écrire l'histoire de ce guerrier ne reculerait pas en ce moment devant la période pénible qu'il doit encore parcourir. Mais il semble que la révolution française, en faisant sortir de toutes les classes des hommes que Plutarque n'eût pas dédaignés d'abord, leur

ait dit : « Vous ne serez grands qu'aussi long-« temps que vous servirez la liberté et la patrie. « Dès que vous cesserez de vous dévouer à votre « pays, dès l'instant où vous oublierez les prin-« cipes auxquels vous devez votre véritable « gloire, le feu sacré que j'ai allumé dans vos « cœurs s'éteindra; vous ne serez plus que des « hommes vulgaires, et vos noms n'arriveront « à la postérité qu'à travers des nuages qui en « obscurciront l'éclat primitif. » Murat eut cela de commun avec un grand nombre de ses contemporains; et si son repentir tardif et sa mort tragique ne l'eussent rendu digne de quelque intérêt à ses derniers jours, peut être fût-il tombé dans le ridicule avant la fin d'une carrière long-temps brillante.

Lorsque Murat arriva dans sa capitale, il s'y trouva entouré de gens ouvertement déclarés contre Napoléon; ils ne cessaient de lui dire qu'il avait assez fait pour l'empereur, et qu'il était temps d'agir dans l'intérêt de sa couronne. La position du roi de Naples était sans doute périlleuse; les revers de Napoléon avaient ébranlé le trône sur lequel il était placé, et ce trône éphémère pouvait être ravi à Joachim par les alliés, s'il ne prenait pas les mesures convenables pour conjurer l'orage.

Deux partis s'offraient à la politique de Mu-

rat vers la fin de 1813. L'un, noble, généreux, mais chanceux, consistait à s'unir au prince Eugène et à concourir de tous les moyens au succès de la cause de Napoléon. Par cette union, non seulement l'Italie pouvait être sauvée, mais encore les troupes d'Eugène et de Murat pouvaient faire une diversion imposante, et descendre du sommet des Alpes juliennes jusqu'à la capitale de l'Autriche. L'autre parti, honteux, lâche, était une trahison devant laquelle Murat n'a pas reculé : il fallait céder aux intrigues et aux séductions de l'Autriche, et faire avec elle, ainsi qu'avec l'Angleterre, un traité d'alliance contre Napoléon. Par ce moyen, Murat pourra conserver sa couronne et les états qu'il tient de son beau-frère, et n'aura plus rien à craindre de la chute de l'empire français.

Pendant que Murat, encouragé par l'exemple que lui donne le roi de Suède, adopte le parti de traiter avec l'Autriche, et qu'il attend mystérieusement le résultat de ses négociations avec les ennemis de la France et de Napoléon, les troupes qu'ostensiblement il est censé envoyer pour renforcer l'armée du vice-roi d'Italie se mettent en marche, et personne ne pense alors que c'est un nouvel ennemi qui s'avance contre Napoléon. Murat demande pour ses soldats la libre disposition des magasins de vivres et de muni-

tions : le ministre de la guerre de l'empire français obtempère à cette demande pour les départemens romains et toscans, et le prince vice-roi y accède pour les places dépendantes du royaume d'Italie. Murat fait plus encore ; il a, dit-il, besoin de douze mille fusils pour armer ses recrues, et ces armes, dont les Français avaient besoin, lui sont envoyées de l'arsenal d'Alexandrie.

La marche des troupes napolitaines s'effectue, mais avec une lenteur combinée : elle dura tout le mois de décembre, parce qu'on avait mis, avec intention, de longs intervalles entre les différentes colonnes, et que les généraux avaient l'ordre de prolonger autant que possible leur séjour dans chaque ville. Les quatre divisions napolitaines formaient un total de trente bataillons et de seize escadrons au grand complet, ayant à leur suite cinquante bouches à feu. Le nombre des soldats français qui se trouvaient alors dans la trentième division militaire (les États romains), ne s'élevait qu'à quatre mille hommes, répartis à Civitta-Vecchia, sur la côte de la Méditerranée et dans le château Saint-Ange.

Pendant cette marche des Napolitains, le prince Eugène, dont rien n'avait pu ébranler la fidélité, livrait aux Autrichiens les combats

de Rovigo et de Boara, à la suite desquels le général Nugent occupa les côtes de l'Adriatique jusqu'à Rimini, et se rapprocha des troupes napolitaines qui étaient à Rimini et à Imola. Ainsi les Autrichiens n'étaient point contrariés par les généraux napolitains : ceux-ci n'avaient point encore cessé de proclamer leur souverain l'allié de la France et de l'Italie ; mais sous prétexte d'un armistice, ils refusèrent de concourir à une expédition sur Ravenne. Alors seulement le vice-roi conçut les premiers doutes sur la fidélité de Murat ; et la crainte de voir se réaliser une défection si lâche, jointe à un débarquement que les Anglais venaient d'opérer sur les côtes de la Toscane, déterminèrent le prince Eugène à se retirer sur l'Adige, où il réorganisa son armée en six divisions, formant ensemble une masse de quarante mille combattans et de quatre-vingts bouches à feu.

Murat était pourtant toujours à Naples avec sa garde à pied ; il achevait l'organisation des troisièmes bataillons de ses régimens, et terminait ses préparatifs de guerre, lorsqu'il apprit que le traité d'alliance qu'il faisait négocier à Vienne, avait été signé le 11 janvier 1814 ; en même temps le cabinet de Vienne lui annonçait que l'Angleterre désirait entrer en relation d'amitié avec lui. En effet, vers la fin de janvier,

lord Castlereagh envoya à lord Bentinck les instructions nécessaires pour se rendre à Naples et y signer un armistice indéfini. Lord Bentinck et le marquis de Gallo conclurent bientôt un arrangement comprenant d'abord une suspension d'armes, avec la stipulation qu'on s'avertirait trois mois à l'avance avant de rompre l'armistice, et ensuite un commerce libre entre les deux nations. Le traité avec l'Autriche portait que le roi de Naples fournirait un contingent de trente mille hommes aux armées alliées.

Quoique ces arrangemens fussent encore secrets, les Français, qui se trouvaient en grand nombre dans l'armée de Murat, furent indignés d'une pareille conduite, et quittèrent presque tous les corps où ils servaient. Quelques instances que fît Joachim, il ne put les retenir sous les drapeaux de la félonie. « Croyez-vous, leur « dit-il, que j'aie moins que vous le cœur fran- « çais? Pensez, au contraire, que je suis très à « plaindre. J'ai été contraint de faire un traité « avec les Autrichiens et un arrangement avec « les Anglais, et, par suite, à me déclarer en « état de guerre afin de sauver mon royaume « menacé d'un débarquement par les Anglais et « les Siciliens. Cela aurait immanquablement « excité un soulèvement intérieur. Peut-être les « événemens deviendront-ils plus favorables.

« Restez donc avec moi : j'ai fait votre avance-
« ment, d'autres avantages vous attendent en-
« core. C'est me payer d'ingratitude que d'a-
« bandonner mon service lorsque mes bonnes
« dispositions vous sont ainsi connues. » Mais ce langage ne pouvait pas être entendu par des hommes qui ne voulaient pas renoncer au noble titre de *citoyen français*. Ils demandèrent des feuilles de route et se rendirent à l'armée du vice-roi.

Le comte de Mosbourg fut un des ministres de Joachim qui s'opposèrent avec persévérance au traité entre Naples et l'Autriche ; et lorsque, malgré tous ses efforts, ce fatal traité fut conclu, il envoya sa démission au roi de Naples, qui l'autorisa à remettre son portefeuille au baron de Nolli.

Toutefois Joachim voyait avec peine que l'empereur d'Autriche ne ratifiait pas le traité ; il saisit ce prétexte pour retarder son offensive, et déclara qu'il n'avancerait pas à moins que le traité ne fût ratifié le 4 février. L'empereur d'Autriche le promit par écrit, et le 6 Murat s'avança sur Reggio, qu'il prit. Il porta ensuite son quartier-général à Modène. Ne pouvant plus dissimuler alors les engagemens qu'il avait contractés, Murat signifia sa déclaration de guerre au vice-roi d'Italie.

« Il est impossible, a dit Napoléon, de con-
« cevoir plus de turpitudes que n'en contenait
« la proclamation de Murat en se séparant du
« vice-roi. Il y est dit que le temps est venu de
« choisir entre deux bannières, celle du crime
« et celle de la vertu. C'était ma bannière qu'il
« appelait criminelle ; et c'est Murat, mon ou-
« vrage, le mari de ma sœur, celui qui me doit
« tout, qui n'eût été rien sans moi, qui n'est
« connu que par moi, qui écrivit cela ! Il est dif-
« ficile de se séparer du malheur avec plus de
« brutalité, et de courir avec plus d'impudeur
« au devant d'une nouvelle fortune. »

Le lendemain, le prince Eugène adressa à son armée une proclamation pleine de dignité, dans laquelle on remarquait les passages suivans :

« ...... Un nouvel ennemi se présente : quand
« je vous l'aurai fait connaître vous refuserez
« d'ajouter foi à mes paroles, et votre incrédu-
« lité, que j'ai long-temps partagée, sera pour
« vous un titre de gloire. Les Napolitains nous
« avaient solennellement promis leur alliance ;
« sur la foi de leurs promesses, ils ont été reçus
« dans le royaume comme des frères ; ils ont été
« admis non seulement à occuper plusieurs de
« nos départemens, mais même à partager avec
« nous toutes nos ressources. Ils sont entrés
« comme frères, et ils étaient nos ennemis !....

« Ils sont entrés comme frères, et c'est pourtant « contre nous qu'ils avaient préparé leurs ar- « mes! Soldats, je lis dans vos ames toute votre « indignation, et je sais ce qu'un sentiment d'in- « dignation dont la cause est si noble peut ajouter « à votre noble vaillance. Les Napolitains ne « sont pas non plus invincibles!.....

« Soldats! voici ma devise : *Honneur et fidélité!* « Que cette devise soit aussi la vôtre; avec elle « et l'aide de Dieu nous triompherons encore « de tous nos ennemis. »

Ainsi l'Italie allait être témoin de la lutte entre la fidélité et la trahison ; elle allait voir ce même Murat, qui s'était tant fait remarquer à la tête des escadrons français, tourner ses armes fratricides contre ses compatriotes, et se montrer dans les rangs des ennemis de la France!

En effet, pendant que le vice-roi d'Italie se trouvait forcé de resserrer ses positions et de rapprocher sa réserve du Pô, le général napolitain Macdonald s'emparait d'Ancône, et le général Lecchi prenait possession de la Toscane au nom du roi de Naples. Le général français qui commandait à Pise y fut attaqué par la brigade napolitaine du général Minutolo. Ce fut alors que le trop fameux Fouché, duc d'Otrante, que Napoléon avait nommé son commissaire général dans la France transalpine, obtint une

suspension d'hostilités, sous la condition préalable que les troupes françaises remettraient aux troupes napolitaines les places de Pise, Livourne et Lucques. Quelques jours après fut signée l'évacuation entière de la Toscane et des États romains. Par une combinaison digne des hommes qui signèrent cette convention, les troupes françaises durent retourner en France par mer, ce qui les faisait naturellement tomber entre les mains des Anglais.

Toutefois les Napolitains furent bientôt arrêtés dans le cours de leur invasion par les troupes du vice-roi. Le général Grenier battit à Guastalla les marins de la garde napolitaine, ainsi qu'une brigade d'infanterie qui s'appuyait sur les Autrichiens. Murat fut obligé de se retirer sur Parme, où le vice-roi battit encore les Austro-Napolitains, et les mit, pour quelques jours, hors d'état de reprendre l'offensive. Ce ne fut que le 6 mars que le roi de Naples, ayant réuni des forces majeures, força le général Severoli d'accepter un combat inégal, à la suite duquel les Napolitains entrèrent à Reggio.

Cependant Murat ne tarda pas à être troublé dans le cours de son triomphe sur l'armée du vice-roi. Lord Bentinck venait de débarquer dans la Toscane un corps d'Anglo-Siciliens : la

première division était à peine à terre, lorsqu'il parut un ordre du jour du prince héréditaire de Sicile dans lequel il revendiquait ses droits sur le royaume de Naples. Murat se crut trahi par les Anglais : ses troupes en vinrent aux mains avec les Siciliens, et, afin d'être prêt à tout événement, il concentra son armée. Lord Bentinck se plaignit de cette concentration et demanda que les Napolitains évacuassent la Toscane, menaçant de faire rembarquer ses troupes et d'aller les jeter dans le golfe de Naples. Une rupture entre Murat et ses nouveaux alliés eût infailliblement éclaté, si la cour de Londres n'avait ordonné à lord Bentinck de désavouer la marche du prince de Sicile; elle fit annoncer en même temps au roi de Naples qu'elle approuvait dans son entier le traité d'alliance conclu entre l'empereur d'Autriche et lui. Ainsi Murat, qui avait été au moment de rompre avec les Autrichiens et les Anglais, signa bientôt après avec le maréchal Bellegarde une convention portant que les Anglo-Siciliens évacueraient la Toscane, tandis que l'armée napolitaine s'emparerait de Plaisance, et chercherait à franchir le Pô pour expulser les troupes françaises de la Lombardie. Ce ne fut pourtant que le 13 avril que Murat commença son mouvement, et qu'il passa le Taro et la Nura, malgré la vive résistance que

lui opposa le corps de droite du vice-roi, commandé par le général Mancune.

La nouvelle de l'abdication de Napoléon fut connue du vice-roi le 14 avril : il nomma aussitôt des commissaires pour traiter de l'évacuation de l'Italie avec le maréchal Bellegarde. Murat crut alors que son trône était assuré, et qu'il allait régner paisiblement pour transmettre ensuite la couronne de Naples à sa dynastie.

CHAPITRE XIV.

Avantages que les alliés tirèrent de la défection du roi de Naples. — Ingratitude du congrès de Vienne. — Attitude imposante et hostile de Murat. (1814 et 1815.)

Les avantages que la coalition tira de la trahison de Murat furent immenses dans ce moment décisif, et l'on peut affirmer, comme l'a fait M. Horner dans la chambre des communes d'Angleterre, que la défection des troupes napolitaines fit changer le sort de la guerre. L'armée napolitaine, réunie à celle du vice-roi, aurait pu non seulement tenir tête à l'armée autrichienne du feld-maréchal de Bellegarde, mais encore forcer les gorges du Tyrol, descendre en Allemagne, et revenir sur Bâle et les rives du Rhin, intercepter les communications des alliés et leur couper toute retraite. Cette armée pouvait aussi passer les Alpes noriques et aller menacer Vienne : le courage, l'audace de Murat auraient pu opérer une grande diversion. Sa trahison porta un coup mortel à Napoléon. Elle

mit Bellegarde en état de résister au vice-roi; et lorsque les troupes napolitaines entrèrent en ligne, l'armée d'Italie fut aussitôt obligée de quitter l'Adige pour se retirer sur le Pô, et ne put plus détacher les trente mille hommes que Napoléon demandait, et qui, arrivés à temps sur Lyon, eussent donné de nouvelles chances de succès à l'armée française. Murat avait donc décidé les événemens de 1814, et l'Angleterre avait consenti, au congrès de Châtillon et par l'organe de lord Castlereagh, à lui laisser le trône de Naples.

Mais dès que la catastrophe qui précipita Napoléon du trône impérial fut accomplie, dès que les alliés n'eurent plus besoin de Murat, ils remirent en discussion ce qu'ils avaient décidé au commencement de 1814. Murat apprit par ses ministres au congrès de Vienne que ses alliances nouvelles étaient peu sûres, et que quelques souverains exigeaient qu'il cédât le royaume de Naples au roi de Sicile. L'Autriche avait bien l'intention d'exécuter son traité avec Murat; mais plusieurs autres puissances demandaient vivement son expulsion. La France, représentée par le prince de Talleyrand, était celle qui mettait le plus d'importance au rétablissement du roi de Sicile sur le trône de Naples; et l'on vit alors lord Castlereagh, poussé par

Talleyrand, imputer à Murat des torts qu'il n'avait malheureusement pas, afin de ne point tenir les engagemens que la Grande-Bretagne avait pris envers Murat. On lui reprocha de ne pas avoir agi franchement avec Bellegarde; on lui fit un crime d'avoir rendu les prisonniers français que la trahison avait fait tomber en son pouvoir lorsqu'il s'empara de Reggio; on le blâma de ne pas avoir adopté la politique d'un *déserteur*, celle de mettre toutes ses forces dans la balance, puisqu'il ne pouvait plus attendre aucune faveur de Napoléon; enfin M. de Talleyrand et lord Castlereagh poussèrent les choses jusqu'au point de produire des lettres falsifiées, au moyen desquelles ils cherchèrent à établir que Murat n'avait pas rempli ses promesses, et qu'il avait plutôt agi en ami de Napoléon qu'en membre de la coalition. On le peignit comme un allié de mauvaise foi, prêt à se remettre avec la France si les armes de Napoléon eussent obtenu des succès. Lord Bentinck fit un rapport dans ce sens, et le général Nugent, qui avait commandé l'avant-garde austro-napolitaine, attesta non seulement la prétendue inactivité de Murat, mais encore ses manœuvres habiles pour contre-carrer les projets des alliés, dans une circonstance où ils auraient pu faire un grand nombre de prisonniers.

Pendant qu'on produisait des griefs contre Murat, des intrigues d'une autre nature étaient ourdies en Sicile. Le colonel anglais Church, qui avait commandé un régiment d'Anglo-Siciliens, était venu sur le continent dans le but de travailler au rétablissement des Bourbons sur le trône de Naples. Ce colonel, tout dévoué au roi de Sicile, eut des conférences avec lord Bentinck, et promit de prouver au congrès de Vienne que Murat ne pouvait plus continuer à régner sur un peuple qui attendait impatiemment le retour de son souverain légitime. A cet effet, Church obtint la mission de parcourir le royaume de Naples afin de sonder l'opinion des habitans. De retour de cette tournée, il présenta au congrès un rapport dans lequel il démontrait qu'il ne pouvait y avoir aucun inconvénient à déposséder Murat, puisque les Napolitains étaient ou indifférens, ou partisans de l'ancienne dynastie.

Le roi de Naples, ayant eu connaissance de ces intrigues et du rapport de Church, vit clairement que les rois légitimes, dont il avait cru se faire des alliés, tramaient son expulsion du trône de Naples : il sentit la faute qu'il avait commise en s'attachant aux vieilles dynasties, et résolut d'en imposer au congrès de Vienne par une attitude imposante. Il concentra donc

née de Murat de nuire à son beau-frère : en 1814 il l'avait perdu en l'abandonnant, en 1815 il le perdit encore lorsqu'il voulut le servir avec trop d'ardeur.

CHAPITRE XV.

Projets de Murat sur l'Italie ; sa proclamation. — Envahissement de ce pays par les troupes napolitaines. — Obstacles qui s'opposent à un succès complet. — Retraite de Murat. — Bataille de Tolentino. (1815.)

En se déclarant si inopinément contre l'Autriche, Murat avait non seulement le but de soutenir l'étonnante entreprise de Napoléon, mais encore un motif particulier, celui d'affranchir l'Italie de tout joug étranger, et de régner seul sur ces peuples réunis, tandis que son beau-frère régnerait sur les Français. Trompé par sa bravoure personnelle, il comptait sur le courage des Napolitains, et s'attendait à trouver de nombreux auxiliaires dans toutes les villes et dans toutes les campagnes de l'Italie ; il se crut assez popularisé pour opérer une grande révolution dans toute la haute Italie, et la crainte que Napoléon ne ressaisît sa puissance dans ce pays, accéléra l'invasion qui devait lui être si funeste. Ainsi, pendant que Napoléon nouait

quelques négociations avec l'Autriche, et que d'autres États inférieurs lui faisaient dire qu'il pouvait compter sur leur neutralité, Murat gâtait tout par sa précipitation.

Sans prévenir l'Autriche, le roi de Naples mit son armée en mouvement dans la dernière quinzaine de mars 1815. Elle se composait d'environ quarante-cinq mille hommes, dont cinq mille de cavalerie, et d'un corps d'artillerie proportionné à ces forces et bien attelé. Ces quarante-cinq mille hommes étaient divisés en sept divisions, commandées par les généraux Pignatelli-Strongoli, Livron, Carascosa, Ambrosio, Joseph Lecchi, Macdonald, Manhès et Rosetti. Joachim avait sous ses ordres les trois premières divisions d'infanterie et celle de cavalerie rassemblées dans les Marches. Les deux divisions de la garde royale furent dirigées sur Florence. Une autre division était à San-Germano.

Le 30 mars la première division entra dans Rimini, et le lendemain le roi y établit son quartier-général et y publia la proclamation suivante, qui annonçait clairement ses desseins :

« Italiens! un seul cri retentit des Alpes jus-
« qu'au détroit de Scylla, l'indépendance de
« l'Italie. De quel droit les étrangers veulent-ils
« vous ravir votre indépendance, le premier
« bien, le premier droit de tous les peuples?

« De quel droit emmènent-ils vos fils servir et
« mourir loin des tombeaux de leurs pères? La
« nature vous aurait-elle donné en vain le bou-
« levard des Alpes? Non, non: que toute do-
« mination étrangère disparaisse du sol de l'Ita-
« lie; qu'aujourd'hui votre gloire soit de n'avoir
« plus de maîtres. Vous avez pour frontières la
« mer et des montagnes inaccessibles; ne les
« franchissez jamais, mais repoussez l'étranger
« qui ose les franchir, et contraignez-le de ren-
« trer dans les siennes. Quatre-vingt mille Ita-
« liens de Naples accourent à vous sous le com-
« mandement de leur roi: ils jurent de ne pas
« se reposer que l'Italie ne soit libre. Italiens
« de toutes les contrées, secondez leurs efforts
« magnanimes; que tous les citoyens amis de
« leur patrie élèvent une voix généreuse pour la
« liberté; que la lutte soit décisive, et nous au-
« rons fondé pour toujours le bonheur de notre
« belle patrie. Les hommes éclairés de tous les
« pays, les peuples dignes d'un gouvernement
« libéral, les princes qui se distinguent par la
« grandeur de leur caractère, applaudiront à vos
« triomphes; l'Angleterre pourra-t-elle vous
« refuser ses suffrages? J'ai la preuve de la per-
« fidie de vos ennemis, et il était nécessaire que
« vous fussiez convaincus par une récente ex-
« périence combien les libéralités de vos maîtres

« sont vaines et fausses, combien leurs promesses « sont illusoires et mensongères. Je vous prends « à témoin, braves Italiens de Milan, de Bo- « logne, de Turin, de Venise; combien parmi « vous de malheureux guerriers et de patriotes « vertueux sont arrachés du sol paternel? com- « bien gémissent dans les cachots? combien sont « victimes d'exactions et d'humiliations inouïes? « Italiens, levez-vous, marchez; je fais un ap- « pel à tous les braves pour qu'ils viennent « combattre avec moi; je fais un appel à tous « les hommes éclairés, pour que dans le silence « des passions ils préparent la constitution et « les lois qui désormais doivent régir l'Italie « indépendante. »

On remarqua que le roi de Naples qui, depuis un an, ne signait plus ses actes que de son seul prénom de *Joachim*, avait signé cette proclamation comme du temps de l'empire : *Joachim Napoléon :* cette circonstance fut regardée comme un signe certain de la réconciliation de Murat avec son beau-frère.

Après avoir appris aux Italiens qu'il allait *accomplir de grandes destinées*, Murat nomma *régente* la reine son épouse, passa le Rubicon et se présenta devant Césène. Il fit en même temps la demande du passage à travers les États de l'Église pour deux divisions napo-

litaines ; mais le pape ne crut pas devoir accorder une permission qui aurait pu le compromettre vis-à-vis des puissances alliées : il refusa. Les deux divisions n'en passèrent pas moins sur le territoire du saint-père, et occupèrent Bénévent et Ponte-Corvo. Le pape protesta contre cette violation de son territoire, et afin de rendre la conduite du roi de Naples plus odieuse, il s'éloigna de Rome, après avoir créé une junte d'État. Les ministres d'Autriche et d'Espagne, ainsi que plusieurs autres personnages, suivirent le pape à Florence et ensuite à Gênes.

Murat commença les hostilités en faisant attaquer la place de Césène, dont le général Pépé se rendit maître. Le baron de Frimont, commandant en chef les troupes autrichiennes en Italie, se hâta de rassembler ses forces entre Cas[illegible]aggiore et Piedma. Murat put donc s'avancer rapidement, et, le 3 avril, ses troupes entrèrent à Bologne. La population de cette grande ville reçut avec enthousiasme celui qui se présentait en proclamant la liberté et l'indépendance des Italiens. Un grand nombre d'habitans et tous les jeunes gens de l'Université se montrèrent prêts à seconder les projets de Joachim. Bologne envoya des députés dans plusieurs autres villes pour y fraterniser et former entre elles un pacte fédéral. Brescia et Padoue se pro-

noncèrent comme Bologne, et Murat crut un instant que les Autrichiens seraient obligés de fuir, et qu'il lui serait facile de réunir tous les Italiens sous ses drapeaux.

Mais il n'avait pas compté au nombre des obstacles qui s'opposaient à des succès durables le nom de la nation qu'il employait pour l'exécution de ses desseins. Or, on sait qu'il existe entre tous les peuples de l'Italie des haines nationales, nées de leurs anciennes dissensions, et que ces haines semblent se réunir toutes sur les Napolitains, que les autres Italiens de Turin, de Gênes, de Milan, de Bologne, de Venise, de Florence et de Rome détestent cordialement. Cette haine d'habitude fut cause que les Toscans reçurent assez froidement les deux divisions napolitaines que Pignatelli et Livron conduisaient vers l'Apennin, et qui étaient arrivées à Florence en même temps que Murat entrait à Bologne.

Toutefois, malgré la froideur de la majeure partie des Toscans, les affaires du roi de Naples prenaient une tournure très-favorable. En sortant de Bologne il avait battu six mille Autrichiens que le général Bianchi lui opposa au passage du Tanaro, et ce combat lui avait ouvert les portes de Modène. Murat marcha aussitôt par Cento sur Ferrare, dont les portes lui furent ouvertes.

Son but était de s'emparer d'Occhiobello, position très-importante, qui l'eût rendu maître du Pô. Aussi sa marche fut-elle exécutée avec toute la rapidité possible, et les ordres d'attaque donnés sur-le-champ. Mais la division Ambrosio arriva trop tard : la nuit approchait ; il fallut remettre l'attaque au lendemain. Le général Bianchi, instruit du danger qui le menaçait, fit arriver pendant la nuit sa troupe et ses canons en poste, et le fort d'Occhiobello, qui la veille n'aurait pu opposer qu'une faible résistance, était le lendemain garni d'une artillerie formidable et d'une nombreuse garnison. Murat dut renoncer à son projet, et revint à Bologne, laissant une division à Cento.

Ce fut alors que, pour donner plus de développement à son système, il convoqua une grande assemblée nationale qui devait se réunir à Rome le 18 du mois de mai, et qu'il invita solennellement toutes les villes d'Italie à y envoyer des députés. Mais quelque besoin que les Italiens du nord eussent de la liberté que Murat disait leur apporter, et de l'indépendance pour laquelle il les engageait à combattre avec lui, ils montrèrent une espèce de répugnance à tenir ces précieux avantages du roi de Naples qu'ils avaient vu régner despotiquement, et des soldats napolitains qu'ils étaient habitués à mé-

priser. Aussi, Murat n'avait-il soulevé que cette partie de la population qui ne réfléchit pas, et sur laquelle on ne peut compter que dans le cas d'un succès complet. Par ces motifs, ce que le prince Eugène, ou tout autre libérateur que Murat, serait parvenu à exécuter avec vingt-cinq mille Français ou Italiens du nord, le roi de Naples ne put le faire avec cinquante mille Napolitains.

En envahissant l'Italie, Murat avait aussi commis la grande faute de trop étendre ses ailes, ce qui compromit les divisions qui occupaient la Toscane : elles furent battues à Prato par le général autrichien Nugent, et durent se retirer sur le centre de l'armée; en même temps, les Napolitains qui s'étaient avancés jusqu'à Reggio furent aussi battus à Carpi, et durent se replier sur Bologne, où un engagement sérieux eut lieu, le 15 avril, sur le pont del Reno.

Ainsi, lorsque les habitans de la Lombardie croyaient voir arriver Murat à Milan, les Napolitains battaient en retraite. Cette retraite ne fut pas, il est vrai, nécessitée par les premiers échecs que les Napolitains venaient d'éprouver, mais bien par la déclaration que fit alors l'agent anglais, qui, jusqu'à ce moment s'était couvert du masque de médiateur : il annonça au roi de Naples qu'il avait reçu de son gouverne-

ment l'ordre de joindre ses forces à celles des généraux autrichiens. Murat savait que huit vaisseaux de ligne anglais venaient d'arriver à Gênes ; il apprit aussi qu'une expédition se préparait en Sicile. La coopération des Anglais devenait ainsi toute puissante ; ils pouvaient, à chaque instant, se présenter devant Naples et s'emparer de cette capitale. Murat fut donc forcé de renoncer à la grande entreprise qu'il avait commencée avec assez de bonheur, et d'ordonner la retraite sur Ancône.

Le mouvement commença à minuit. Le 16 et le 17 avril le quartier-général s'arrêta à Faenza, et le 18 il fut transporté à Forli. Le lendemain l'arrière-garde, commandée par les généraux Lecchi et Rosetti, prit position à Forlim-Popoli, sur le Ronco. Il était de la plus grande importance de tenir sur ce fleuve, afin de donner le temps d'évacuer le matériel de l'armée sur Césène et Rimini. La position fut défendue pendant trois jours, et toutes les tentatives faites par les Autrichiens pour passer une rivière qui était guéable partout, furent vigoureusement repoussées. Le 22, le roi de Naples ordonna à son arrière-garde de se retirer, et de prendre de nouveau position à San-Arcangelo.

Pendant ce temps les généraux autrichiens avaient reçu de nombreux renforts. La colonne du

général Nugent, qui avait battu les deux divisions napolitaines en Toscane, marchait sur Naples par la grande route de Rome, tandis que les troupes du général Bianchi accouraient par celle de Foligno; de manière que ces deux corps autrichiens pouvaient arriver à Naples avant les troupes napolitaines. En peu de jours la situation de Murat changea totalement : la position de son armée était critique, malgré la jonction des divisions Pignatelli et Livron, qui s'était opérée à Sinigaglia. Dans cet état de choses, Murat envoya un de ses aides-de-camp aux avant-postes autrichiens pour y traiter d'un armistice, qui lui fut refusé par le général Niepperg. Quelques jours après, il fit écrire au général en chef de Frimont, pour lui annoncer qu'il désirait rentrer dans l'intérieur de son royaume, et qu'il espérait que les troupes autrichiennes ne s'opposeraient pas à sa marche; puisqu'il venait d'envoyer un conseiller d'ambassade à son plénipotentiaire qui se trouvait encore à Vienne, porter les pouvoirs nécessaires pour ouvrir de nouvelles négociations avec le cabinet de Vienne. Cette seconde tentative d'accommodement ne fut pas plus heureuse que la première; le général de Frimont répondit au chef d'état-major du roi de Naples, que ses instructions lui prescrivaient de poursuivre

l'armée napolitaine. D'un autre côté, le gouverneur de Trieste déclara à l'envoyé de Murat qu'il ne pouvait permettre le passage à aucun agent napolitain. Il était évident que l'Autriche ne voulait plus traiter avec celui dont la levée de boucliers avait failli de lui arracher toute l'Italie.

Dans une circonstance aussi impérieuse, Murat humilié des fausses démarches qu'il venait de faire, et ne comptant plus que sur son courage, prit le seul parti digne d'un roi guerrier, celui d'attaquer les Autrichiens dans leur marche, et de décider par le sort des armes de son existence politique.

Ayant donc laissé la division Carascosa à Ancône, le roi de Naples partit de cette ville avec tout le reste de son armée, et arriva le soir du 1er mai à Macerata. Le lendemain les chasseurs napolitains rencontrèrent l'avant-garde de l'armée autrichienne, dont le quartier-général était à Tolentino Murat manœuvra toute la journée, et les Autrichiens, repoussés, prirent une position avantageuse à deux lieues de Tolentino. Le 3 mai, l'armée napolitaine se mit en marche; elle se composait de deux divisions d'infanterie, dont une de la garde, d'une division de cavalerie de la garde, et d'un régiment de cavalerie de ligne. Le reste des troupes

de Murat était à Ancône, et en arrière de Macerata, sur la Potenza, pour observer les routes de Jessi et de Sinigaglia.

A dix heures du matin, les tirailleurs napolitains engagèrent le feu : les lanciers de la garde exécutèrent quelques charges partielles; mais il n'y eut point d'engagement sérieux. Les Autrichiens cherchaient à gagner du temps pour voir arriver leurs réserves. Les Napolitains faisaient bonne contenance. Vers les deux heures, le général autrichien Bianchi, se trouvant en mesure par l'arrivée des renforts qu'il attendait, prit sérieusement l'offensive, et s'empara d'un petit village occupé par l'avant-garde du centre. Murat vit que le moment décisif était arrivé : il donne l'ordre au général Livron de le soutenir et s'ébranle à la tête de sa garde; mais au moment de frapper un grand coup, il aperçoit la cavalerie ennemie qui débouche sur sa droite et lui enlève un bataillon de voltigeurs. C'étaient les tirailleurs que le général Acquino avait envoyés dans la plaine et qu'il avait négligé de faire soutenir. Ce général voyant la faute qu'il avait commise, en commit une plus grande encore pour la réparer; il quitta le mamelon que sa division occupait et descendit dans la plaine, où il se forma en trois carrés. Murat arrivait près de lui en ce moment; il encourage les sol-

dats et veut les porter en avant; mais quelques coups de mitraille les épouvantent; les trois carrés hésitent et se débandent; les Autrichiens débouchent sans peine et achèvent de mettre en déroute l'aile droite des Napolitains. Murat revient alors au centre, recommande au général Pignatelli de se maintenir dans sa position, et, voyant les Autrichiens manœuvrer pour enfoncer son aile gauche, il s'y porte pour soutenir l'attaque. Le général Livron s'y défendait bien; mais il n'avait pas assez d'infanterie. Toutefois il allait reprendre l'offensive, lorsqu'il aperçut des troupes qui descendaient du mamelon du centre : il crut que c'était la division Pignatelli qui venait se joindre à lui; mais il ne tarda pas à reconnaître que c'étaient des corps autrichiens. Le général Pignatelli avait quitté sa position par suite d'un ordre mal compris, et le général autrichien Bianchi s'était empressé de profiter de cette faute énorme pour s'emparer du mamelon du centre. De là, se trouvant tout-à-fait maître de ses mouvemens, il descendit pour prendre en flanc l'aile droite des Napolitains et la jeter dans la Chiente. Murat se vit forcé d'ordonner la retraite. Les divisions Pignatelli et Livron l'exécutèrent en assez bon ordre; mais la deuxième division arriva à Macerata à la débandade. Dans la soirée les Autri-

chiens firent charger l'arrière-garde napolitaine : le général Livron, avec les vélites de la garde, arrêta la cavalerie autrichienne, et le reste de l'armée continua son mouvement rétrograde jusqu'à Macerata.

CHAPITRE XVI.

Déroute de Macerata.—Retraite de Murat.—Passage du Tronto. — Arrivée du général Belliard. — Combats de Mignano et de San-Germano. — Retour de Murat à Naples. (1815.)

MALGRÉ le désastre de Tolentino, tout n'était pas encore désespéré, car les Autrichiens avaient perdu beaucoup de monde, et Murat pouvait remplacer ses pertes en réunissant autour de lui la division Carascosa qui était à Ancône, et celle du général Lecchi qui était restée sur la Potenza. Des ordres dans ce sens furent donnés par le roi de Naples pendant la nuit du 3 au 4 mai. Il espérait pouvoir réunir toutes ses forces à Porto-di-Civita-Nuova, et déjà le parc d'artillerie et les équipages avaient filé sur ce point par la route gauche de Macerata, tandis que les Autrichiens prenaient position à l'embranchement de celle de droite.

La division Lecchi, ayant joint le roi de Naples, fut aussitôt chargée de faire l'arrière-garde.

Cosaro, où les Autrichiens n'avaient pu les suivre. Murat ne s'arrêta que peu d'instans à Civita-Nuova; il alla établir son quartier-général à Porto-di-Fermo; là, les restes des divisions désorganisées s'arrêtèrent de lassitude.

Nul doute que si, après la bataille de Tolentino, le général autrichien Bianchi n'eût pas tâtonné et qu'il eût poussé ses colonnes sur la route de Macerata à Porto-di-Civita-Nuova, l'armée napolitaine, démoralisée comme elle l'était, serait toute tombée au pouvoir des Autrichiens, ainsi que son matériel; mais l'irrésolution de ce général permit à des soldats effrayés, qui ne demandaient qu'à déposer les armes, de gagner les bords de l'Adriatique. On fut bien plus étonné encore le lendemain, lorsqu'on sut qu'au lieu de poursuivre l'armée napolitaine, les Autrichiens étaient retournés surs leurs pas et avaient pris la route de Foligno.

Le roi de Naples put donc continuer son mouvement de retraite par la route de Pescara sans être inquiété; mais la pluie tombait depuis deux jours, et la marche était à chaque instant arrêtée par des torrens inabordables. Le Pedaso, le Vibrato, le Saniello et le Volmano, qui, dans les temps ordinaires sont presque à sec, étaient débordés et menaçaient de tout entraîner à la mer dans leurs eaux bourbeuses. Ce ne fut qu'a-

dats courent pêle-mêle : personne ne commande plus et personne n'obéit. En un instant la ville de Macerata est encombrée de fuyards et ne doit son salut qu'à la terreur des Napolitains, qui, croyant toujours avoir les Autrichiens sur les talons, ne se donnèrent pas le temps de la piller complètement. Les Autrichiens profitèrent enfin de ce désordre et occupèrent la ville.

Dès lors Murat fut séparé de la masse de son armée; il ne lui resta plus que son escorte, quelques officiers d'état-major et trois cents hommes d'infanterie. La position du roi était critique : il pouvait être enveloppé et pris aisément; mais son courage ne l'abandonne pas : il forme sa petite colonne en carré sur la gauche de la grande route de Civita-Nuova, et sous les yeux des Autrichiens qui n'osent l'attaquer, il commence sa retraite avec autant de calme que s'il s'agissait d'une promenade militaire. Après avoir marché constamment à travers champs, il arrive, à cinq heures du soir, à Porto-di-Civita-Nuova, ayant à ses côtés les seuls généraux Livron et Rossetti. La division Carascosa, venant d'Ancône, arrivait en même temps et intacte à Civita-Nuova : quelques instans après commencèrent à y arriver, mais dans le plus grand désordre, les fuyards de Macerata. Ils s'étaient sauvés par les hauteurs de Morro-di-Valle et de Monte-

laient forcer le passage. Le général Pignatelli, dont la division était dissoute et dispersée, arriva au moment où le commandant du piquet employait la force pour obéir à sa consigne ; les fuyards s'adressèrent aussitôt à ce général, qui eut la faiblesse d'écouter leurs plaintes et d'ordonner au commandant du piquet de se retirer. Alors cette masse désorganisée d'hommes isolés se précipita sur le pont, franchit le seul obstacle qui s'opposait à sa fuite, et rien ne put plus l'arrêter.

Le roi de Naples venait d'arriver à Pescara, lorsqu'il apprit que le commandant de la ville d'Acqui avait capitulé avec les Autrichiens, et leur avait livré le fort et la ville. Cette capitulation était d'autant plus fâcheuse pour Murat, que les Autrichiens, maîtres d'Acqui, pouvaient couper toute retraite sur Naples, au roi et aux débris de son armée. Murat ne perdit pas un instant; il envoya deux escadrons de cuirassiers de sa garde à Popoli, qui délogèrent les tirailleurs autrichiens et rouvrirent le passage. La retraite continua d'avoir lieu par Solmona et Castel di Sangro. Ce fut dans cette petite ville que le général Belliard, l'ancien compagnon d'armes, l'ami et le chef d'état-major de Murat dans presque toutes ses campagnes, joignit le quartier-général. Napoléon avait envoyé ce général auprès du roi de Naples pour lui tracer la

conduite qu'il devait tenir : Belliard arrivait trop tard. Murat, aussi brave que César, mais moins heureux que lui, s'était perdu en passant le Rubicon, et avait compromis les affaires de Napoléon : la présence de Belliard ne pouvait plus remédier au mal; il était au comble.

Sachant que des forces anglaises venaient de mouiller dans la baie de Naples, Murat envoya le général Rossetti dans sa capitale, pour y réunir quelques forces, et maintenir la tranquillité, que la nouvelle des désastres de l'armée napolitaine pouvait troubler. En même temps, il donna des ordres pour recommencer le mouvement de retraite. Elle s'effectua sans obstacles pendant quatre jours; mais dans la nuit du 16 au 17 mai, le roi de Naples apprit que les Autrichiens avaient attaqué, à Mignano, la division Macdonald, et qu'ils l'avaient poursuivie jusqu'à San-Germano, où elle avait été mise en pleine déroute. L'occupation de San-Germano par les Autrichiens ôtait au roi de Naples la possibilité de se retirer, avec les restes de son armée, dans la place de Gaëta, où la reine avait envoyé ses enfans. Il adopta alors le parti de se rendre à Naples le plus tôt possible, pour s'assurer s'il lui restait les moyens de résister quelque temps, et de se retirer ensuite dans les Calabres. Un

rapport du général Rossetti, daté du 18 au matin, apprit à Murat que, grâces à la conduite ferme et sage de la reine ainsi qu'à son activité, la capitale était tranquille, et que la garde nationale avait pris une attitude tellement imposante, qu'elle seule suffirait au maintien de cette tranquillité ; mais il ajoutait qu'il ne fallait pas penser à employer cette garde hors de la ville. Des ordres avaient été donnés à Salerno pour y former un dépôt de tous les soldats dispersés, et la prochaine arrivée du roi, avec les débris de son armée, y avait été annoncée. Tout faisait croire que Murat disputerait encore sa couronne dans les Calabres.

Après avoir remis le commandement de l'armée au général Carascosa, le roi de Naples monta à cheval, accompagné seulement de son neveu, le colonel Bonafoux, et de quatre officiers. Il entra dans cette capitale incognito dans la soirée du 18; son entrevue avec la reine fut déchirante; *tout est perdu*, lui dit Joachim en l'embrassant tendrement; *tout est perdu, ma chère Caroline, excepté ma vie; et je n'ai pu la perdre!*

En effet, tout ce qu'un noble désespoir put suggérer à Murat, il le fit à Tolentino et pendant la retraite. Toujours au plus fort du danger, il chargeait continuellement les Autrichiens à

la tête de tous les débris de cavalerie qu'il pouvait réunir, et chargeait souvent jusqu'à la bouche des canons : il était évident qu'il cherchait à mourir au champ d'honneur; mais il survécut, malgré lui, à tous les dangers qu'il affronta. Il lui appartenait donc de dire qu'il avait cherché partout la mort sans pouvoir la trouver.

La nouvelle de son arrivée fut aussitôt répandue dans toute la ville; presque tous les courtisans se présentèrent au palais : il les reçut avec calme et dignité. Jamais il ne fut plus roi qu'au moment où il allait cesser de l'être : il n'était ému que lorsqu'il parlait de quelques individus de l'armée auxquels il attribuait les malheurs de la funeste campagne qu'il venait de faire.

Murat voyait sa chute inévitable; il pouvait la retarder en se retirant dans les Calabres; mais dans la journée du 19, ayant appris que les quinze à seize mille hommes dont il avait confié le commandement au général Carascosa s'étaient en grande partie débandés, et connaissant, d'ailleurs, le parti pris par les Anglais et les Autrichiens de ne point traiter avec lui, il refusa les offres de service qu'on lui faisait, et renonça à tenter de nouveaux efforts qui n'au-

raient eu pour résultat que d'envelopper de braves gens dans sa mauvaise fortune.

Murat passa le reste de la journée dans l'intérieur de sa famille, et n'y admit que ses plus intimes confidens. Il manifesta à l'un d'eux l'intention de se rendre à Gaëte et de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité; mais on lui représenta que Naples n'était que sa patrie adoptive; que sa véritable patrie était la France, et qu'il devait aller combattre pour elle, puisque tous les liens de l'adoption venaient d'être brisés par l'irrésistible force des événemens. Murat ne voulait point suivre ce conseil, et ne céda que malgré lui aux prières de ses amis, qui fixèrent son départ à la nuit suivante. Aucun préparatif d'embarquement n'ayant encore été fait, le jeune major polonais Malcewski, officier d'ordonnance du roi, fut chargé de faire préparer deux petits bâtimens, qui devaient attendre à Miniscola Joachim et les personnes de sa suite: ces personnes étaient le duc de Rocca-Romana, son grand écuyer; le lieutenant-général Rossetti, et le maréchal-de-camp Giuliano, ses aides-de-camp; le maréchal-de-camp et le colonel Bonafoux, ses neveux; le colonel de Beaufremont, son aide-de-camp.

Avant de quitter ceux qui lui avaient été attachés, Murat leur fit des dons considérables.

Il fut aussi généreux en descendant du trône que le serait un prince qui y monterait.

Dans l'espoir de pouvoir traiter avec les Anglais, il fut convenu que la reine resterait à Naples : elle comptait rejoindre son époux en France.

CHAPITRE XVII.

Murat quitte Naples et se rend à l'île d'Ischia. — Capitulation de Casa-Lanza. — Attitude courageuse de la reine. — Convention avec le commodore Campbell.—Départ de Murat pour la France. — Mauvaise foi des alliés envers la reine de Naples. — Son exil en Autriche. (1815.)

Le 19 mai, à huit heures du soir, Murat s'arracha des bras de sa femme éplorée, et monta dans la voiture du marquis de Giuliano, qui le conduisit hors la grotte Pausilippe. Là, l'attendaient, habillés en bourgeois, ses compagnons d'exil : ils montèrent tous à cheval et arrivèrent à Miniscola vers les onze heures du soir. Joachim ne fit pas couper ses cheveux et ses moustaches, ainsi que cela a été dit ; il les conserva toujours tels qu'il les avait portés sur les champs de bataille : il les avait encore à ses derniers momens. Le secrétaire du roi le rejoignit peu d'instans après, avec quelques sacs d'argent et un peu d'or.

Dans la matinée du 20 mai, Murat et ses

amis s'embarquèrent et se dirigèrent vers l'île d'Ischia; mais à peine furent-ils en mer, que l'ex-roi revint de nouveau à son projet d'aller à Gaëta, et il est probable qu'il s'y serait réuni à ses enfans, si la vue d'une frégate et de quelques autres croiseurs anglais n'eût démontré l'impossibilité d'approcher de ce port. Murat dut retourner à Ischia, où il fut reconnu et accueilli comme roi. Le brave major Malcewski s'offrit pour aller à Gaëta, chercher les enfans de Joachim : il partit en effet; mais il fut pris par les Anglais, qui le traitèrent indignement. M. Decoussy fut également envoyé à Naples pour avoir des nouvelles de la reine.

La position de Joachim à Ischia devenait très-embarrassante : on s'occupa de chercher un navire pour le transporter en France; mais on n'en trouva point de convenable. Un heureux hasard fit que la duchesse de Corégliano, nièce de Murat, se trouvait en ce moment aux eaux d'Ischia; elle courut se jeter dans les bras de son oncle, dès qu'elle apprit son arrivée dans l'île, et, comme elle avait frété un bâtiment danois qui devait venir la chercher pour la conduire en France, il fut convenu que le roi s'embarquerait avec elle.

Cependant les troupes autrichiennes avaient continué de marcher sur Naples; des scènes san-

glantes avaient eu lieu à Capoue, entre la populace, à laquelle s'étaient joints les malfaiteurs élargis des prisons, et les troupes de Murat : on craignait qu'il n'en arrivât autant à Naples, où les lazzaroni n'étaient plus que faiblement contenus par la garde nationale. Il n'y avait pas un moment à perdre pour éviter la guerre civile dans la capitale : le général Carascosa se décida à capituler, et signa, le 20 mai, la convention de Casa-Lanza, ainsi conçue :

Art. 1er A partir du jour de la signature de la présente convention militaire, un armistice aura lieu dans toutes les parties du royaume de Naples, entre les alliés et les troupes napolitaines.

2. Toutes les places fortes, citadelles et forts du royaume de Naples seront remis, dans l'état où ils se trouvent, ainsi que les ports de mer et les arsenaux de tout genre, aux armées des puissances alliées à l'époque fixée dans l'article suivant, pour être rendus ensuite à S. M. le roi Ferdinand IV, à l'exception des places qui auraient capitulé avant ladite époque. Les places de Gaëta, Pescara et Ancône, qui sont déjà bloquées par des forces de terre et de mer des armées alliées, n'étant pas dans la ligne des opérations de l'armée sous le commandement du général Carascosa, ce général se déclare ici sans pouvoirs pour traiter de leur sort, parce que les officiers qui commandent ces places sont indépendans de lui, et ne se trouvent pas sous ses ordres.

3. L'époque de la remise des forteresses et de la marche de l'armée autrichienne sur Naples, est arrêtée ainsi qu'il suit :

Capoue se rendra le 21 mai; le même jour l'armée autrichienne prendra position sur le canal de Reggio-Lagni. Le 22 mai, l'armée autrichienne occupera la position dans la ligne d'Averse, Fragola, Meleto et Foliano. Les troupes napolitaines marcheront ce jour-là sur Salerne, où elles arriveront en deux jours. Elles se cantonneront dans la ville et dans ses environs pour y attendre la décision de leur sort futur. Le 23 mai, l'armée alliée prendra possession de la ville, citadelle et tous les forts de Naples.

4. Toutes les autres forteresses et citadelles (excepté celles qui ont été mentionnées ci-dessus) situées dans le royaume de Naples, telles que Scylla, Amandea, Reggio, Brindisi, Manfredonia, etc., etc., seront également remises aux armées alliées, ainsi que tous les dépôts d'artillerie, arsenaux, magasins et établissemens militaires de tout genre.

5. Les garnisons sortiront avec tous les honneurs de la guerre.

(Les art. 6 et 7 indiquent la manière dont seront remises les places, et rendent responsables les officiers, etc., des magasins qui s'y trouvent.)

8. Les officiers d'états-majors des armées alliées et de l'armée napolitaine seront envoyés aux différentes places indiquées ci-dessus, pour faire savoir aux commandans respectifs ces stipulations, et leur remettre les instrumens nécessaires pour les faire exécuter.

9. Après l'occupation de la capitale, tout le reste du territoire du royaume de Naples sera remis aux alliés.

10. Le général Carascosa s'engage à conserver avec soin toutes les propriétés de l'État, jusqu'au moment de l'entrée des alliés à Naples.

11. L'armée alliée s'engage à prendre toutes les me-

sures pour empêcher le désordre, et à se conduire sur le territoire napolitain de la manière la plus pacifique.

12. Tous les prisonniers de guerre seront rendus de part et d'autre.

13. On donnera, pendant un mois, des passeports à tous les Napolitains qui voudront quitter le royaume.

Signé CARASCOSA, BIANCHI.

Cette convention militaire dépouillait Murat, sans retour et sans aucune espèce d'indemnité, du royaume sur lequel il régnait depuis six ans, et le rendait à Ferdinand IV, roi de Naples et de Sicile.

Cependant la reine, à qui la garde nationale obéissait encore, avait le courage de rester seule à Naples, et contenait, par son attitude, plusieurs milliers de lazzaroni, qui n'attendaient que le moment favorable pour remplir la capitale de désordres et de brigandages; et ce ne fut que lorsque cette princesse n'eut plus aucun espoir d'arrêter le torrent dévastateur, qu'elle pensa à sa sûreté personnelle et se rendit au château de l'Œuf. Le commodore Campbell se trouvait alors dans la baie de Naples, menaçant de bombarder la ville si elle ne se rendait. La reine crut devoir se placer sous la protection de la Grande-Bretagne, et envoya le prince Cariati au commodore anglais, pour stipuler une con-

vention. Campbell commença par exiger que les deux vaisseaux de ligne napolitains qui se trouvaient dans la rade de Naples, ainsi que celui qui était en construction sur les chantiers, fussent livrés à S. M. Britannique; il demanda, en outre, qu'on lui livrât les arsenaux de marine. A ces conditions il consentit à protéger l'embarquement de la reine sur son vaisseau le *Tremendous*, et à la conduire dans un port français de la Méditerranée, avec les personnes de sa suite et les effets, vaisselle, bijoux et argent qui lui appartenaient.

Comptant sur les promesses de Campbell, la reine s'embarqua avec une centaine de personnes, parmi lesquelles on remarquait les généraux Pignatelli et Livron, les ministres Zurlo et Mosbourg. La nuit suivante les lazzaroni commirent toute espèce d'excès dans la ville, et le bon ordre ne put être rétabli qu'à l'arrivée de la cavalerie autrichienne, qui pressa sa marche pour sauver la capitale d'une ruine complète.

Pendant que l'ex-reine se plaçait sous la protection du pavillon anglais, un heureux hasard avait favorisé l'ex-roi Joachim. Il avait aperçu un bâtiment qui faisait route pour l'ouest; le colonel Bonafoux alla le reconnaître, et revint annoncer à Murat que ce navire conduisait en France le général Manhès et sa fa-

mille, ainsi que quelques individus compromis. Manhès fit louvoyer, et reçut à son bord Joachim, son neveu Eugène Bonafoux, son secrétaire et un valet de chambre; ils voguèrent aussitôt vers la France. Les autres officiers attachées à la personne de l'ex-roi partirent le lendemain.

Cependant la reine était encore dans la baie de Naples, et au moment où le *Tremendous* allait se diriger sur Antibes, le général Bianchi fit tout à coup suspendre son départ. Les partisans de l'absurde reprochaient au commodore Campbell d'avoir laissé échapper Napoléon de l'île d'Elbe; on le jugea trop bonapartiste pour lui confier la sœur de Napoléon. Sur ces entrefaites lord Exmouth étant arrivé dans la baie avec une flotte de quinze vaisseaux de ligne, trouva que le commodore Campbell avait excédé ses pouvoirs. On força l'ex-reine à faire une nouvelle capitulation par laquelle elle se trouva ainsi que ses enfans sous la protection de l'Autriche. Le vaisseau qui les avait réunis cingla vers Trieste, d'où la famille de l'ex-roi de Naples fut transférée à Prague, et ensuite à Gratz, pour y fixer son séjour.

Telle fut toujours la politique de l'Angleterre: les agens qui stipulent pour elle sont désavoués par des agens supérieurs, toutes les fois qu'elle

trouve quelque avantage à modifier ou à changer des conventions qui devraient être sacrées. Le manque de foi envers l'ex-reine de Naples était une action lâche, à laquelle on ne peut comparer que la marche du ministère anglais envers le nouveau Thémistocle qui allait s'asseoir aux foyers britanniques.

Si l'on examine ensuite la conduite des alliés dans la prise de possession du royaume de Naples, au nom de Ferdinand IV, on ne peut s'empêcher de voir qu'elle eut pour guide l'intérêt particulier de chacune de ces puissances. C'est ainsi que, par le traité de Casa-Lanza, l'Autriche s'emparait non seulement de toutes les places fortes, mais encore des arsenaux et magasins militaires de toute espèce, tandis que l'Angleterre exigeait, de son côté, la remise des arsenaux maritimes, des vaisseaux qui étaient en rade, et ne laissaient pas même à leur ami et allié le roi Ferdinand, le vaisseau qui se trouvait en construction, et dont ils convoitèrent jusqu'aux matériaux nécessaires à l'achèvement!

CHAPITRE XVIII.

Arrivée et séjour de Murat dans la Provence. — Silence de Napoléon. — Insurrection des Marseillais. — Position critique de Murat. — Persécutions du marquis de Rivière. (1815.)

La traversée du bâtiment sur lequel l'ex-roi de Naples s'était embarqué à Ischia, fut des plus heureuses; le vent, presque toujours favorable, le porta avec rapidité dans le golfe Juan, et Murat mit pied à terre, le 25 mai, sur la même plage qui avait reçu le prisonnier de l'île d'Elbe. A peine débarqué, il expédia un courrier à son ami Fouché, pour le prier d'annoncer à l'empereur son arrivée en France, et le désir qu'il avait de consacrer son bras à la défense de la patrie.

« Je l'eusse amené en Belgique, a dit Napo-« léon à Sainte-Hélène, en parlant de Murat; « mais l'armée française était tellement patrio-« tique, si morale, qu'il est douteux qu'elle eût « voulu supporter l'horreur qu'avait inspirée « celui qu'elle disait avoir trahi, perdu la

« France. Je ne me crus pas assez puissant pour « l'y maintenir ; et pourtant il nous eût valu « peut-être la victoire ; car, que nous fallait-il « dans certains momens de la journée de Wa- « terloo ? enfoncer trois ou quatre carrés an- « glais : or Murat était admirable pour une telle « besogne ; il était précisément l'homme de la « chose : jamais, à la tête d'une cavalerie, on ne « vit quelqu'un de plus déterminé, de plus « brave, de plus brillant. »

Tels furent les motifs qui empêchèrent Napoléon d'appeler à Paris son beau-frère. Mais Fouché ne voulant pas affliger l'ex-roi, lui envoya M. Bandus, jadis gouverneur de ses enfans, pour l'engager à attendre patiemment que Napoléon lui fît connaître ses intentions ; le priant, toutefois, de ne point quitter le pays où il se trouvait, puisqu'il pouvait y rendre de grands services à sa patrie, en encourageant les troupes et les habitans. A la lecture de la dépêche de Fouché, Murat éclata en reproches contre Napoléon ; il ne se plaignait pas, disait-il, d'avoir perdu sa couronne pour son beau-frère ; mais il ne pouvait concevoir pourquoi il n'était pas rappelé à l'armée.

Le sort de la reine son épouse était, en même temps, un autre sujet d'inquiétude pour Murat. Les Autrichiens avaient dû entrer à Na-

ples le 22 mai, et la reine avait dû en partir aussitôt pour Toulon; cependant dix-sept jours s'étaient écoulés sans qu'il en eût reçu aucune nouvelle. Tous ces motifs le déterminèrent à se rendre dans les environs de Toulon. Ses officiers, arrivés dans ce port depuis dix jours, louèrent pour lui la maison de campagne du vice-amiral Allemand, appelée *Plaisance*, et Murat s'y rendit le 12 juin, sans être entré dans la ville.

Il ne resta pas long-temps privé des nouvelles de Naples; quelques personnes de son ancienne cour qui arrivèrent à Toulon le 14 juin, lui apprirent que lord Exmouth n'avait pas voulu ratifier la convention conclue entre la reine et le commodore Campbell, et que cette princesse, au lieu d'être embarquée pour la France, avait été conduite à Trieste. Une pareille violence fut un coup de foudre pour l'ex-roi; il parut plus affecté d'une séparation à laquelle il ne s'attendait pas, qu'il ne l'avait été de la perte de son royaume.

Murat vit retourner avec plaisir le capitaine Gruchet, qu'il avait envoyé à Paris; mais cet officier ne lui apporta qu'une lettre de Fouché, dans laquelle il lui faisait espérer que Napoléon romprait bientôt le silence, et qu'en attendant, il pensait qu'il serait convenable d'aller attendre

cette décision dans les environs de Lyon. En conséquence, et après avoir de nouveau écrit à l'empereur, l'ex-roi de Naples envoya une partie de sa maison à Lyon : il partit lui-même le 25 juin à six heures du soir, accompagné d'un très-petit nombre de personnes. Mais pendant qu'il changeait de chevaux à Aubagne, dernière poste en avant de Marseille, le maître de cette poste et quelques uns des habitans d'Aubagne, lui apprirent que la populace de Marseille s'était insurgée la veille, qu'elle avait arboré le drapeau blanc, massacré un grand nombre de mamelucks enfermés au fort Saint-Nicolas, et que la garnison avait été obligée de se retirer dans les forts. On conseillait donc à l'ex-roi de ne pas aller plus avant. Mais Murat ne reculait pas facilement : il voulut continuer sa route, et serait entré à Marseille dans un moment très-critique, s'il n'eût rencontré la garnison de cette ville, qui se retirait sur Toulon avec le général Verdier, pour aller se réunir au corps du maréchal Brune.

Le général Verdier raconta à Murat les détails de l'horrible journée de la veille et lui apprit le désastre de Waterloo. La troupe qu'il commandait était exaspérée contre les Marseillais, et dès que les soldats eurent reconnu Mu-

rat, ils le saluèrent avec enthousiasme, et le prièrent de se mettre à leur tête pour aller tirer vengeance de la populace de Marseille. Mais Joachim, tout en plaignant ces braves militaires, dont plusieurs étaient blessés et n'avaient échappé que par miracle aux poignards des égorgeurs des mamelucks, leur fit sentir qu'ils encourraient le reproche d'avoir teint leurs mains du sang français, et parvint ainsi à étouffer leur juste ressentiment. L'ex-roi et le général Verdier reprirent la route de Toulon, et Murat retourna à *Plaisance*.

Malgré l'esprit qui animait la garnison de Toulon, la position de l'ex-roi de Naples devenait extrêmement critique; la déchéance de Napoléon était un coup mortel pour lui. Il était temps de songer à prendre un parti. L'insurrection de Marseille ayant entraîné celle de presque toute la Provence, les routes de l'intérieur se trouvaient fermées pour l'ex-roi; il ordonna au général Rossetti de se rendre à Antibes, au quartier-général du maréchal Brune, pour sonder ses dispositions, et pour lui insinuer de se retirer à Toulon, afin de prévenir un coup de main des Anglais, ou se faire jour pour joindre l'armée de la Loire. Mais ce maréchal ne sut prendre aucune résolution : il se borna à dire au général Rossetti que Suchet évacuait

la Savoie, et fit offrir à l'ex-roi son quartier-général pour asile.

Murat fit remercier le maréchal, et écrivit aux magistrats de Toulon et du département, pour leur donner l'assurance qu'il voulait vivre en simple particulier, qu'il ne chercherait jamais à troubler la tranquillité publique de quelque manière que ce fût, mais qu'il désirait obtenir l'autorisation de pouvoir rester à sa campagne, jusqu'à ce que les souverains alliés eussent fixé son sort. L'ex-roi de Naples joignit à sa lettre aux autorités du département une autre lettre pour le roi de France, dans laquelle il invoquait la générosité et la magnanimité de ce monarque : le style en était pathétique, et on doit croire, puisque cet écrit n'a produit aucune amélioration dans le sort de Murat, qu'il n'est point parvenu entre les mains du roi Louis XVIII.

Murat écrivit encore à l'éternel Fouché pour le prier d'obtenir des souverains alliés une décision à son égard. En même temps il s'adressa au général Perreymond, commandant à Marseille, pour lui demander l'autorisation de traverser la Provence à la tête d'un détachement de chasseurs qu'il comptait obtenir du maréchal Brune ; il finissait par lui déclarer qu'en cas de refus il se verrait obligé de s'ouvrir un passage par la force. On reconnaît Murat à ce trait.

Cependant l'insurrection de Marseille s'étendait tous les jours, et il était facile de voir que Toulon finirait par céder aux circonstances. Tous les jours la position de Murat empirait, et tous les jours il prenait une nouvelle détermination. Le 5 juillet il s'était arrêté au parti de solliciter un asile dans les États de l'empereur d'Autriche, et il expédia un de ses secrétaires à Fouché avec les pouvoirs nécessaires pour traiter cette affaire. Trois jours après il se décida à se rendre lui-même au quartier-général du maréchal Brune, et eut une longue entrevue avec lui, à la suite de laquelle le quartier-général fut transféré à Toulon. Enfin, le 12 juin, Murat expédia le général Rossetti auprès de l'amiral Exmouth qui venait d'arriver à Marseille, pour lui demander d'être reçu à son bord et conduit en Angleterre. L'amiral anglais répondit au général Rossetti qu'il consentait bien à recevoir l'ex-roi sur l'un des vaisseaux de son escadre, mais qu'il n'était point autorisé à lui garantir sa liberté, ce qui voulait dire qu'il le regarderait comme son prisonnier.

Ainsi personne ne voulait tirer Murat du mauvais pas où il se trouvait engagé. L'Autriche seule lui fit annoncer qu'elle lui donnerait un asile dans ses États, pourvu qu'il abdiquât et qu'il prît un titre modeste. L'ex-roi répondit au

duc d'Otrante qu'il acceptait les propositions de cette puissance, à la seule condition qu'il serait réuni à sa famille : il le priait de conclure le plus tôt possible, et de lui envoyer ses passeports.

Mais les événemens se pressaient; le maréchal Brune annonça à Murat qu'il allait entrer en rapports avec le marquis de Rivière, commissaire extraordinaire du roi Louis XVIII, pour livrer Toulon aux autorités royales, et qu'il était urgent de mettre sa personne en sûreté, sa présence étant incompatible avec l'ordre de choses qui allait s'établir. Il fut décidé que Murat se cacherait dans une petite maison de campagne située à une lieue et demie de Toulon, sur la route d'Antibes, et que la duchesse de Corégliano, sa nièce, se rendrait sur-le-champ dans le Quercy, accompagnée du maréchal-de-camp Bonafoux. Il ne restait plus avec l'ex-roi que le duc de Rocca-Romana, les généraux Rossetti et Giuliani, ses deux neveux Joseph et Eugène Bonafoux, et son médecin, qui partit bientôt pour Marseille. On ne tarda pas à apprendre que la duchesse de Corégliano et le capitaine Gruchet, venant de Paris avec des dépêches du duc d'Otrante, avaient été arrêtés à Marseille, et ce contre-temps affecta beaucoup Murat.

Les autorités de Toulon avaient connais-

sance des démarches de Murat; elles auraient désiré qu'il pût en attendre tranquillement le résultat dans sa retraite : malheureusement pour l'ex-roi, leur crédit et leur influence cessèrent trop tôt. Les fureurs de Marseille, le fanatisme de Nîmes, l'assassinat du maréchal Brune, bouleversèrent tout le midi de la France : Murat n'était plus en sûreté dans sa maison de campagne. Il dut chercher un asile secret; et, en se séparant du petit nombre des personnes qu'il avait encore avec lui, il fit répandre le bruit de son départ pour Tunis.

Cette nouvelle ne put tromper les ennemis de Murat; ils ne doutaient pas que l'ex-roi ne fût encore à Toulon, et ils le cherchaient partout. On avait assuré que Murat portait sur lui des richesses immenses en diamans : ainsi la soif de l'or s'unissait à la soif du sang.

A tous ces sujets de crainte, vint encore se joindre le marquis de Rivière. Peu d'années auparavant, M. de Rivière, compromis dans la conspiration de Pichegru, avait été condamné à mort avec cinq de ses complices : Murat et son épouse sollicitèrent et obtinrent sa grâce, et il recouvra sa liberté, tandis que les cinq autres condamnés furent fusillés. Après un cours de vicissitudes extraordinaires, le marquis de Rivière arrive à exercer une autorité sans

hommes dans le pays où Joachim s'était réfugié, et l'on promet quarante-huit mille francs de récompense à celui qui livrerait Murat mort ou vif!

Malgré ces belles promesses, l'asile de Murat n'avait pu être découvert. Désespérant d'atteindre leur proie, les hommes furieux qui s'étaient acharnés contre l'ex-roi de Naples, lui tendirent un piége auquel lord Exmouth ne fut pas étranger. M. de Rivière écrivit lui-même à Joachim pour le prier de s'abandonner à la bonne foi et à l'humanité de S. M. le roi de France. Cette lettre fut remise entre les mains de M. Joliclère, commissaire de police à Toulon, qui jouissait d'une grande réputation par son intégrité et par sa probité. M. Joliclère parvint à faire connaître à Joachim l'objet de la commission dont il était chargé; il en obtint un rendez-vous dans lequel il lui remit la lettre du marquis de Rivière. Mais Murat ne voulut pas se rendre à l'invitation qui lui était faite. M. de Rivière ne lui offrait pas assez de garanties, et l'intervention de lord Exmouth excita ses soupçons.

M. Joliclère, en rendant compte au marquis de Rivière de l'issue de sa médiation, ne put lui cacher qu'il avait vu Murat. M. de Rivière garda le silence; mais le lendemain il ordonna à M. Joliclère d'arrêter l'ex-roi de Naples, *ne pouvant plus alléguer qu'il ignorait le lieu de sa retraite.*

M. Joliclère refusa d'obéir pour ne point participer à une infâme trahison : sa place lui fut ôtée, mais il conserva son honneur.

Le moment était critique : trop de persécuteurs entouraient le malheureux Joachim pour qu'il pût espérer de leur échapper long-temps encore. Il se décida à quitter sa retraite pour se rendre incognito à Paris, et se mettre sous la protection des puissances alliées ; mais ce voyage ne pouvait pas se faire par terre sans courir les plus grands dangers. Il crut donc plus sûr de s'embarquer pour le Havre. Un bâtiment léger fut nolisé pour ce voyage, et le départ fut fixé pour la nuit du 2 août. Il était impossible à Joachim de s'embarquer dans le port sans être reconnu ; il fut donc décidé que le bâtiment mettrait à la voile, et que l'ex-roi se tiendrait pendant la nuit sur une plage peu fréquentée où les chaloupes viendraient le chercher. Le petit nombre d'amis qui lui restaient et son neveu Bonafoux, s'embarquèrent sur le bâtiment avec tous les effets.

Dès que la nuit fut arrivée, Murat abandonna sa retraite pour se rendre à la plage : le capitaine du bâtiment se mit dans la chaloupe pour aller l'embarquer ; mais, par une fatalité inouïe, l'un ou l'autre manqua le point convenu. Ils se cherchèrent inutilement pendant une partie de la

nuit; la mer devint houleuse, la chaloupe ne pouvait plus rester près du rivage sans y être brisée : il fallut quitter la plage et s'éloigner. Le roi fugitif appelait en vain : le bruit des vagues seul répondait à sa voix.

Déjà l'aurore éclaire l'horizon, on commence à distinguer les objets, et Murat désolé aperçoit en pleine mer le navire qui devait le sauver. Il lui est impossible de le joindre, il ne lui est plus permis de rester dans les lieux où il se trouve, et moins encore de retourner dans son asile, puisqu'il aurait été obligé de marcher long-temps sans guide et d'arriver à Toulon en plein jour. N'ayant point de temps à perdre, il marche au hasard au milieu des bois et des vignes, et y passe deux mortelles journées dans la plus déplorable situation.

Le besoin de nourriture et de repos le força enfin à chercher une habitation. Il rencontra une petite ferme de la plus mince apparence, entourée de vignes, et à proximité de la ville, dans laquelle il voulait conserver quelques relations. Il ne balança pas à entrer pour demander l'hospitalité : il espérait donner de ses nouvelles au petit nombre d'amis que son infortune ne lui avait point ravis.

La petite maison était habitée par une vieille femme qui accueillit le fugitif avec la plus grande

porte. Cette brave femme ne s'était point trompée : une soixantaine de prétendus gardes nationaux, ayant à leur tête M. M...., fils du général de ce nom, se précipitèrent dans la ferme comme des loups affamés. Ne trouvant pas celui qu'ils y cherchaient, ils se répandirent dans les vignes et passèrent plusieurs fois près de l'endroit où Murat était caché. Il les vit et les entendit proférer les plus horribles imprécations contre lui. Avides de leur proie, mais n'ayant pu la trouver dans la ferme, ces cannibales partirent enfin, et allèrent renouveler les mêmes scènes dans toutes les campagnes voisines. Ils ne doutaient pas que Murat ne fût toujours dans les environs de Toulon, mais ils ignoraient le lieu de sa retraite, et le cherchaient au hasard pendant la nuit.

Il devenait à chaque instant plus dangereux pour Murat de séjourner dans les lieux où il était. Il ne recevait aucune nouvelle de Paris; les souverains alliés semblaient l'avoir abandonné à la férocité de ses persécuteurs et aux poignards de ses assassins : Fouché même n'avait pas daigné l'honorer d'une réponse. Murat fut blessé de ce procédé, et lui écrivit une lettre très-[illegible]e, datée *du fond de son ténébreux asile, le 20 août.*

Il ne lui restait plus aucun appui; il fallait

abandonner la France ; les momens étaient précieux. Le caractère hospitalier des Corses était connu de Murat ; un grand nombre de ces insulaires avaient servi sous ses ordres. La Corse paraissait donc lui présenter un asile : il se détermina à s'y rendre.

Trois de ses amis de Toulon préparèrent secrètement les moyens pour faire ce voyage ; ils se procurèrent un petit bateau, et l'on arrêta le départ pour la nuit du 22 août.

tèrent le choc, et chacun continua sa route en, s'accablant mutuellement d'imprécations.

Vers la fin du jour, nos voyageurs désorientés furent enfin joints par la balancelle qui sert de messager entre la France et la Corse. Les deux bâtimens s'abordèrent, et Joachim ne pouvant se cacher, demanda lui-même au commandant à être reçu, avec ses compagnons d'infortune, sur la balancelle corse; il y fut aussitôt accueilli avec tous les égards dus à son rang et à ses malheurs.

Le bateau sur lequel l'ex-roi avait tant souffert ne fut pas plutôt abandonné qu'il fut englouti et disparut; mais on pouvait alors contempler son naufrage d'un œil calme, et le spectacle de sa submersion n'avait plus rien de pénible, puisqu'il n'y avait plus personne à bord.

Murat et ses amis furent surpris agréablement en rencontrant sur la balancelle le sénateur Casabianca, le capitaine de frégate Oletta, un neveu du prince Baciocchi nommé Rossi, l'ordonnateur Bocrio et plusieurs autres passagers, qui, comme eux, fuyaient les fureurs des Marseillais, et comme eux étaient proscrits et fugitifs. Ils auraient dû considérer Joachim comme un ancien camarade, comme un compagnon d'infortune; mais l'habitude de la cour l'emporta sur la raison; ils traitèrent Murat en

souverain, et firent naître dans son ame le désir de régner encore. Dès cet instant son jugement fut offusqué.

Le roi recommanda le plus grand incognito lorsqu'on aborderait en Corse. A cet effet, il prit et fit prendre aux personnes de sa suite des noms supposés; il prit lui-même celui de comte de Campo-Melle. Cette fiction plut au capitaine du bâtiment, en ce qu'elle l'empêchait d'être compromis auprès du gouvernement français.

Pendant qu'on parlait, au milieu des marins, le langage de la cour, et que l'on en pratiquait le cérémonial, la barque qui portait César et sa fortune approchait des rives agrestes de la Corse, et le 25 août on jeta l'ancre dans le port de Bastia. Avant de quitter la balancelle, le roi Joachim voulut faire des dons généreux au capitaine Michel Bonnelli, corse, qui l'avait si opportunément accueilli; mais ce brave marin les refusa le plus poliment possible; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on put faire accepter quelque argent aux matelots composant l'équipage.

Par le moyen de ses amis de Toulon, Joachim avait tiré une somme sur les fonds qu'il possédait à Paris, et cet or, qu'il avait sur lui, le mettait à même de récompenser en roi.

Murat débarqua à Bastia sans être reconnu

d'abord ; mais à peine avait-il passé quelques heures dans cette petite ville, que la nouvelle de son arrivée s'y répandit, et mit en mouvement tous les habitans. L'ex-roi n'avait rien à craindre au milieu de ce peuple qui regarde l'hospitalité comme la première des vertus, et qui l'exerce scrupuleusement, même envers ses ennemis ; néanmoins, comme il ne voulait point compromettre la tranquillité publique, il s'empressa de quitter Bastia et de se rendre, avec ses trois amis, au village de Viscovato, situé à trois lieues au sud de la ville chef-lieu, où se trouvait M. Franceschetti, l'un des officiers généraux au service de Naples qui avaient quitté ce pays avec l'ex-roi. En arrivant à Viscovato, Joachim, exténué de fatigue, se présenta, enveloppé d'une capote, la tête enfoncée dans un bonnet de soie, la barbe longue, et portant un pantalon, des guêtres et des souliers de simple soldat, à la porte de la maison de M. Colonna-Cecaldi, maire de la commune, et beau-père de M. Franceschetti, et fit demander ce général.

Qu'on juge de la surprise de cet officier lorsqu'il reconnut, sous ces habits grossiers, ce prince naguère si magnifique! « Il faut me donner l'hospitalité, lui dit Murat en l'embrassant, il faut me sauver : trouverai-je encore en vous un ami fidèle? Je viens m'abandonner à

vous. — Sire, lui répondit le général, je ne trahirai point votre confiance : tout ce que je possède est à vous, et ma famille a toujours respecté le malheur. »

M. Colonna-Cecaldi, beau-père du général Franceschetti, était un des plus chauds partisans des Bourbons, pour lesquels il avait été exilé de sa patrie pendant plusieurs années. M. Colonna, descendant d'une famille illustre, avait hérité de ses aïeux les plus nobles qualités, et dès qu'il apprit que l'ex-roi s'était réfugié en Corse pour y attendre la décision que les souverains alliés devaient nécessairement prendre à son égard, il l'assura que sa maison serait un asyle pour lui et ses amis, puisqu'il n'existait aucun ordre du gouvernement, ni aucune obligation légale pour les sujets du roi de France de regarder Joachim Murat comme un ennemi de l'État. Il mit aussitôt à sa disposition toute sa maison.

Comment ne pas admirer les excellentes qualités de ces hommes que l'on nous peint comme des sauvages parce qu'ils chérissent la liberté et l'indépendance ! et comment ose-t-on qualifier de traîtres ceux qui ne violèrent jamais les saintes lois de l'hospitalité, et qui se montrent souvent plus humains que les peuples les mieux civilisés ! Des Français poursuivent avec achar-

nement un roi fugitif et sans appui ; des Français refusent de secourir des hommes malheureux qui, près d'être engloutis, tendaient vers eux leurs bras supplians : des Corses s'empressent de les sauver, des Corses leur offrent un asyle inviolable ! Malheureuse époque !....

La situation politique de la Corse était très-extraordinaire dans ce moment. Les habitans de cette île s'étaient divisés en trois partis : les bonapartistes, les anglais et les bourbonistes, et l'on comptait, en outre, quelques indépendans. Chaque parti était en armes et près d'en venir aux mains. Les bonapartistes, qui étaient nombreux, et les indépendans, placèrent leurs espérances sur Joachim. Ceux qui voulaient favoriser les Anglais, et les bourbonistes, ne s'entendaient pas entre eux. Le gouvernement avait dans l'île environ mille hommes de vieilles troupes qui n'avaient jamais cessé de chérir les généraux de la révolution. Joachim pouvait s'emparer de toute la Corse sans éprouver la moindre opposition ; mais il n'y pensa jamais, et rejeta constamment la proposition qui lui en fut faite plusieurs fois. Il nourrissait d'autres espérances, et une autre destinée l'attendait dans les Calabres.

M. Ceccaldi s'empressa d'écrire au colonel Verrière, commandant provisoire de la Corse,

pour lui annoncer l'arrivée de Murat chez lui, et pour le prévenir que ce malheureux prince n'avait d'autre vue que de trouver un asyle sûr, jusqu'à ce qu'il eût reçu les passeports qu'il attendait de Paris. Il assurait en même temps le commandant que la tranquillité publique ne serait nullement troublée par la présence dans ce pays de l'ex-roi de Naples.

Le colonel Verrière avait déjà donné l'ordre à trente gendarmes de se rendre à Viscovato, pour s'y assurer de la personne du *général Murat ;* et en effet ces gendarmes ne tardèrent pas à arriver ; mais le général Franceschetti ayant démontré au lieutenant Serra qu'il ne pourrait exécuter les ordres du commandant sans occasioner de très-grands malheurs, cet officier consentit à attendre d'autres instructions de Bastia, et demanda même la permission d'être présenté à l'ex-roi, qui le reçut avec affabilité, et qui lui donna de nouveau l'assurance qu'il n'avait nullement l'intention de porter le trouble et la discorde dans l'île, où il recevait une hospitalité généreuse.

Le lieutenant Serra ayant rendu compte de cet entretien au colonel Verrière, ce commandant lui donna l'ordre de rentrer à Bastia avec son détachement ; mais en même temps il invitait M. Cecaldi à renvoyer l'ex-roi à Bastia,

où il lui offrait la citadelle pour logement jusqu'à l'arrivée des passeports. Dans le cas d'un refus, le commandant enjoignait au maire de Viscovato de faire embarquer son hôte le plus promptement possible.

Cependant le bruit de l'arrivée de l'ex-roi de Naples à Viscovato s'était répandu dans toute l'île avec une grande rapidité; et de tous ses points on voyait journellement arriver près de cet illustre proscrit, un grand nombre d'officiers de tout grade et de vétérans qui avaient servi sous ses ordres. En peu de jours le bourg de Viscovato devint la résidence d'une cour et le quartier-général d'une petite armée.

A la nouvelle de ce rassemblement, qui n'avait cependant rien d'alarmant pour les autorités françaises, le parti se disant royaliste, le même pourtant qui s'était révolté contre la France en avril 1814, et qui avait alors appelé les Anglais dans l'île, et adopté la cocarde britannique, crut avoir un motif pour attirer de nouveau les Anglais dans l'île; les chefs de ce parti firent répandre le bruit que Murat allait se faire déclarer roi de la Corse, et quelques-uns d'entre eux se rendirent à Gênes, pour engager le général commandant les forces britanniques à envoyer des troupes dans l'île. Ce général leur fit observer que l'Angleterre étant

l'alliée de la France, il ne lui était pas permis de diriger des soldats anglais sur le territoire français. Néanmoins il fit aussitôt partir pour Bastia un brick de guerre sur lequel s'embarqua un officier d'état-major, chargé d'aller pénétrer les intentions de Murat. Cet émissaire anglais, ayant pris terre, se rendit à Viscovato, accompagné seulement du capitaine du brick : l'ex-roi de Naples le reçut aussitôt, et lui parla en ces termes :

« Le sort des armes m'a forcé d'abandonner « mon royaume ; un concours de circonstances « imprévues m'a jeté dans cette île : je ne suis « pas venu y porter le trouble et la discorde, « mais seulement pour y chercher l'hospitalité : « je m'attendais au bon accueil que j'ai reçu des « habitans, parce que l'infortune a des droits « sacrés chez ce peuple hospitalier. J'ai créé « officiers plus de deux mille soldats corses : « un grand nombre d'entre eux sont venus me « voir ; mais je ne permettrai jamais que mon « nom serve de prétexte pour troubler la tran- « quilité publique. Je vis ici en simple particu- « lier en attendant les passeports que les puis- « sances coalisées doivent m'envoyer ; si c'est « de vous que je dois les recevoir, je suis prêt « à quitter Viscovato et à m'embarquer sur « votre brick. »

L'officier anglais lui répondit qu'il n'avait pas ses passeports, mais que s'il voulait s'embarquer il mettrait son brick à sa disposition.

Murat, qui régnait à Viscovato, n'agréa pas mieux l'hospitalité qu'on lui offrait sur le brick anglais, qu'il n'avait agréé celle du commandant de Bastia, lorsqu'il lui ordonnait de se rendre dans la citadelle. En ce moment, son imagination le transportait dans la baie de Naples ou sur les côtes de la Calabre. L'accueil qu'il avait reçu des Corses lui faisait croire qu'il n'avait qu'à se montrer à ses anciens sujets pour en être reçu avec joie, et pour ressaisir sa couronne de Naples. Déjà il avait envoyé une personne de confiance à l'île d'Elbe, pour inviter le général Dalem, commandant de Porto-Ferrajo, à ne point céder cette place, parce qu'il comptait aller s'y réunir bientôt aux troupes françaises qui la défendaient. On assure encore que cette personne devait ensuite se rendre à Naples pour s'y informer de l'opinion des habitans.

Ce fut sans doute pour exécuter son projet sur l'île d'Elbe, que Murat fit noliser, à Bastia, plusieurs bâtimens qui devaient se rendre à l'embouchure du Golo, où il comptait s'embarquer avec ceux des officiers et soldats corses qui auraient voulu s'attacher à sa personne.

Mais pendant que ces préparatifs avaient lieu, une frégate anglaise, commandée par le capitaine Bastard, et deux chaloupes canonnières siciliennes, arrivaient de Livourne à Bastia pour surveiller les démarches de l'ex-roi. Secondés par les chefs du parti anti-français, les Siciliens et les Anglais parvinrent à faire mettre un embargo général sur tous les bâtimens qui se trouvaient à Bastia, et le colonel Verrière, qui quelques jours auparavant pressait de tous ses moyens l'embarquement de Murat, fit saisir les barques nolisées pour son compte. Enfin les ennemis de l'ex-roi s'agitèrent tellement, qu'ils obtinrent du commandant une croisade contre Viscovato, pour y enlever de vive force l'hôte de M. Cecaldi; mais à peine le bruit de cette agression fut-il répandu dans les environs de Bastia, que huit à neuf cents vétérans corses et un grand nombre de citoyens accoururent à Viscovato, les uns par dévouement pour l'ex-roi, les autres par attachement pour la famille Colonna, et tous enfin pour défendre les lois de l'hospitalité.

Joachim fut plus fâché de voir les préparatifs de défense, qu'il ne l'avait été en apprenant les dispositions hostiles du commandant de Bastia. Le mouvement des Corses prenait un caractère de révolte dont il était, malgré lui, le motif: il voulut remercier ceux qui s'étaient réunis

pour le défendre; mais voyant qu'il ne pouvait les persuader de s'en retourner, il les pria de vouloir bien rester sous ses ordres, et de ne point brûler une amorce qu'il ne l'eût préalablement commandé lui-même.

Le bataillon agresseur, sous les ordres du chef de partisans Galloni, était près d'arriver à Viscovato, lorsqu'il apprit quels étaient les grands moyens de défense que Joachim avait près de lui. Comme à l'ordinaire, la peur les exagéra; et cette armée, réunie avec peine par le vieux commandant, revint en désordre à Bastia, et porta l'épouvante dans l'ame de celui qui avait préparé l'expédition. Il fut tellement alarmé de ce qu'il apprit, qu'il ne se crut pas en sûreté : il fit mettre Bastia en état de défense, fit entrer les troupes dans la citadelle, et adressa une proclamation à tous les habitans de l'île, dans laquelle il invitait tous les royalistes à se tenir prêts à marcher contre la réunion de Viscovato, si elle tardait à se dissoudre.

Bientôt tout ce qui se passait en Corse fut connu sur le continent; les événemens arrivés à Viscovato, scandaleux pour l'Europe, pouvaient devenir funestes à la France, et compromettre dans l'île l'estimable famille Colonna. Joachim crut qu'il était temps d'abandonner son village, et de se rendre à Ajaccio : il s'éloignait ainsi de

cette contrée, devenue un volcan par les imprudences du chef militaire qui alimentaient sans cesse les inquiétudes des habitans. Il congédia donc un grand nomdre de soldats et tous les partisans qui s'étaient réunis autour de lui, ne retint que quelques vétérans pour son escorte; et prit congé de M. Colonna, non sans lui témoigner toute sa gratitude et toute son estime. Déjà ses trois amis qui l'avaient suivi depuis Toulon s'étaient séparés de lui.

Le 17 septembre, jour du départ de Viscovato, tous les Corses qui s'y étaient rassemblés se rangèrent sur le passage de l'ex-roi, qui les remercia des marques d'intérêt et d'attachement qu'ils lui avaient données pendant son séjour dans cette commune, et les assura que dans quelque position où il pût se trouver par la suite, il conserverait toujours dans son cœur la plus vive reconnaissance pour d'aussi braves gens.

La foule s'écoula paisiblement après l'avoir salué de ses acclamations, et l'ex-roi, tout ému, quitta avec quelque regret le toit hospitalier de la famille Ceccaldi, emmenant avec lui le général Franceschetti, ainsi que plusieurs officiers corses.

La petite troupe de Murat mit six jours à faire le voyage de Viscovato à Ajaccio, qui eut lieu

par Cotone, les montagnes de Serra et Bozio, Venaco, Vivaro, les gorges de la forêt de Vizzanova, et Bogognano : partout elle fut accueillie et fêtée; les curés se disputaient l'honneur d'héberger l'ex-roi, et il reçut plus d'une députation des communes qu'il traversait.

Mais la nouvelle de son approche alarma les autorités d'Ajaccio; Murat avait cependant eu soin d'écrire au maire et au commandant de la place pour dissiper les inquiétudes que son arrivée pouvait causer, et pour leur donner l'assurance qu'il n'avait d'autre but que de trouver un asyle sûr, jusqu'au moment où il pourrait quitter la Corse sans danger.

Le général Franceschetti, qui précédait l'ex-roi, avait tenu le même langage à tous les habitans, et n'avait trouvé dans toutes les classes que des gens empressés de faire jouir le prince de tous les droits de l'hospitalité.

Au milieu de cette population si dévouée au roi de Naples malheureux et proscrit, il est sans doute pénible d'être forcé d'avouer que les parens de l'ex-reine de Naples, son épouse, furent presque les seuls habitans d'Ajaccio qui redoutèrent la présence de Murat et qui cherchèrent à le repousser. Les Arrighi, les Ramolino et quelques autres alliés de la famille Bonaparte, se montrèrent implacables contre celui qu'ils accu-

saient d'avoir causé la perte de Napoléon. Craignant d'être compromis par Murat, ils le firent prévenir que les approches de la maison paternelle lui étaient interdites, et qu'il devait renoncer à s'y présenter : ils firent plus encore, ils empêchèrent la veuve Pallavicini, qui devait recevoir l'ex-roi, de lui donner l'hospitalité.

Mais Murat ne voulut tenir aucun compte des menaces qui lui furent faites : il arriva à Ajaccio dans la matinée de 23 septembre.

CHAPITRE XX.

Entrée à Ajaccio de l'ex-roi de Naples. — Accueil qu'il y reçoit. — Ses préparatifs de descente en Calabre. — Arrivée à Ajaccio de M. Macéroni.

L'ENTRÉE de l'ex-roi de Naples à Ajaccio fut presque triomphale; la population entière se pressait sur ses pas, et le suivit jusqu'à son logement, qui n'était qu'une auberge d'une médiocre apparence. Les autorités civiles et militaires ne se montrèrent pas, mais elles n'opposèrent aucun obstacle à l'élan généreux de la population. On voyait les soldats de la garnison, commandés par le chef de bataillon Cauro, se promener sans armes et mêler quelquefois leurs acclamations à celles des citoyens. Cette réception acheva de troubler le jugement de Murat. Ému jusqu'aux larmes, les sentimens qui agitaient son ame se peignirent sur sa figure dès qu'il fut dans sa chambre, et on l'entendit s'écrier d'une voix animée : « Combien je suis « sensible à l'accueil que j'ai reçu des habitans

« d'Ajaccio ! grand Dieu ! quels souvenirs ils « éveillent dans mon ame ! Naples et mon peu« ple me sont encore présens. J'ai vu la multi« tude et sa joie ; j'ai entendu ses cris d'allé« gresse.....C'était ainsi que l'on me recevait « dans ma capitale toutes les fois que j'étais de « retour de la grande armée !...C'en est fait, je « ne veux plus vivre ou mourir que parmi mon « peuple. Nous verrons Naples ; hâtons-nous « de partir. »

C'est ainisi que Murat jugeait les choses et qu'il alimentait son ardent désir de se montrer au milieu des Napolitains : vainement ceux de ses officiers qui osaient lui parler franchement tentèrent-ils de le détourner, par tous les moyens possibles, de ce funeste projet ; ils ne purent rien obtenir de cet homme déterminé à mourir ou à régner. Il ne voulut pas même consentir à attendre le retour de la personne de confiance qu'il avait envoyée à Naples ; et dès le jour même de son arrivée à Ajaccio, il donna des ordres pour qu'on fît les préparatifs de son départ.

Toutefois, ses moyens pécuniaires pour une pareille entreprise étaient presque nuls : il ne lui restait plus de l'or qu'il avait avec lui en quittant Toulon, que huit à dix mille francs ; mais il possédait une contre-épaulette en brillans évaluée cinquante mille francs, et la ganse

de son chapeau qui était aussi en brillans. Comme il ne voulait pas perdre de temps, et que la ville d'Ajaccio ne lui offrait pas de grandes ressources, il tira une lettre de change de quatre-vingt-dix mille francs sur M. Joseph Grégory, négociant à Bastia, avec un *besoin* sur la reine de Naples, *en Autriche*, et remit cette traite à M. Bernard Poli, chef de bataillon, qui lui en avait fait espérer la négociation. Mais cette opération ayant éprouvé des difficultés, Murat impatienté donna en gage du paiement de sa traite vingt-un brillans recoupés, pesant environ quatre carats chacun; une étoile d'un gros brillant recoupé, pesant environ douze carats, et trente brillans formant des angles, plus un lien de neuf petits brillans; le tout estimé, d'après le reçu que lui en fit M. Poli, cent mille francs environ. Malgré ce gage précieux, M. Poli ne put réunir que trente-cinq à quarante mille francs, et c'est cet argent qui servit à fréter les bâtimens qui devaient composer l'expédition maritime de l'ex-roi, et transporter les volontaires corses.

Tout ce qui se passait en ce pays ne pouvait être ignoré des puissances du continent, et plus particulièrement encore de la cour de Naples.

Depuis son arrivée en Corse, Joachim avait, dans ses momens prospères, laissé connaître ses

nouveaux projets et ses vues sur le royaume de Naples, et l'on ne doutait plus dans cette île qu'il n'eût l'intention de s'approcher du continent. Le capitaine Bastard s'était décidé à placer ses canonnières devant Ajaccio, et à croiser lui-même avec sa frégate dans le détroit de Boniface; mais son départ fut retardé par l'arrivée à Bastia de M. Macéroni.

Le gouvernement napolitain était vivement alarmé. Malgré les tièdes applaudissemens de ceux qui se disaient ses amis, il était facile de remarquer le mécontentement d'un très-grand nombre de personnes. La prospérité de l'Etat, toujours vantée par un journal vendu au pouvoir, était loin d'être aperçue par la nation. La modération envers ceux qu'on appelait *muratistes* n'était pas d'un assez grand prix pour faire oublier les défauts du nouveau gouvernement; chacun avait appris que l'intolérance politique est un mal, et que la modération ne mérite pas tant de reconnaissance, puisqu'elle est la garantie des sociétés civiles, et qu'on ne doit pas plus de reconnaissance au pouvoir de ce qu'il épargne quelques-uns des maux qui dérivent de l'abus de la force, qu'on n'en doit à un homme armé qui pourrait nous tuer, mais qui ne nous tue pas. Le ministère connaissait sa position : il donna secrètement quelques ins-

tructions vagues aux commandans de Gaëte, des îles et des Calabres, qu'ils devaient exécuter dans le cas d'une attaque imprévue. Il se tut aussitôt, dans la crainte d'en trop apprendre aux partisans de Murat. Le ministère avait mis sa confiance dans les troupes autrichiennes qui se trouvaient à Naples, et dans l'inimitié qui existait entre le général qui les commandait et l'ex-roi Joachim.

Mais comme il était nécessaire d'avoir des affidés en Corse pour épier les actions de Murat et pour découvrir même ses plus secrètes pensées, les généraux Coletta et Franceschetti, dans leurs écrits sur la dernière époque de la vie de Murat, ont dit que ces viles fonctions avaient été acceptées par un corse nommé Carabelli, qui avait été employé à Naples par Joachim, puis privé de son emploi de secrétaire-général d'une intendance. Depuis lors ce même Carabelli a publié sous le titre de : *I Calunniatori smascheratti, del cavaliere Ignazio Carabelli*, un écrit violent qu'il appelle justificatif, et dans lequel, après avoir adressé toutes les injures possibles à ces généraux, ainsi qu'à la personne qui a traduit en français l'opuscule de Coletta, il cherche à établir qu'il n'a jamais été chargé d'aucune mission par la police de Naples, et que, loin d'avoir poussé Murat à sa

perte, il a fait tout ce qui dépendait de lui, dans la seule audience qu'il en ait eue à Ajaccio, la veille même du départ de l'expédition, pour détourner l'ex-roi de son funeste projet. Cependant M. le chevalier Carabelli avoue que, n'ayant pu arrêter Murat, il fit alors les plus vives instances auprès de ses compatriotes pour les empêcher de suivre celui qui courait à sa perte, et qu'il fut assez heureux pour faire déserter une centaine d'hommes, quelques officiers et même le général Ottavj, qui tous devaient s'embarquer la nuit suivante. Telle fut la part que, de son aveu, M. le chevalier Carabelli prit à l'expédition de Murat sur Naples. Je laisse aux personnes plus faciles à convaincre que moi le soin de réhabiliter le chevalier Carabelli, et je reprends le fil de ma narration, interrompue pour si peu de chose.

L'ex-roi de Naples et ses amis étaient occupés des préparatifs de leur départ d'Ajaccio, lorsque M. Macéroni, si long-temps désiré, si long-temps attendu par Joachim, arriva à Calvi. Ce fidèle ami avait traité pour son prince avec les souverains alliés, et lui apportait enfin leur décision à son égard. M. Macéroni apprit à Calvi que Joachim était à Ajaccio, et que les Corses l'avaient pris sous leur protection. De Calvi à cette dernière ville la route directe était

impraticable et périlleuse ; il dut passer par Bastia, où il arriva le 25 septembre, et d'où il expédia aussitôt un courrier à l'ex-roi pour le prévenir de son arrivée en Corse et de son prochain départ pour Ajaccio. Avant de se mettre en route, M. Macéroni eut une entrevue avec le commandant de l'île, et une longue conférence avec le capitaine Bastard, dans laquelle il leur fit connaître qu'il était porteur d'un passeport autrichien pour l'ex-roi, et les engagea en même temps à suspendre toute opération hostile juusqu'à son retour d'Ajaccio. « Le « roi Joachim, leur disait-il, dans l'état d'a-« bandon et d'incertitude où il se trouve, ac-« ceptera avec gratitude l'asyle qui lui est offert « en Autriche ; il est époux et père,....il doit « souhaiter vivement de se réunir à sa famille. » Le capitaine Bastard ne doutait pas non plus que Joachim n'acceptât ce passeport, et s'offrit même pour le conduire à Trieste, à bord de sa frégate. C'est ainsi que s'abusaient deux hommes qui ne connaissaient pas assez l'esprit indomptable de Murat.

Après avoir arrêté toutes ces dispositions, M. Macéroni partit, le 27 septembre, pour se rendre à Ajaccio. Il ne tarda pas à rencontrer un messager de Joachim qui lui apportait une lettre, et lui amenait un superbe cheval de

selle. Cette lettre, extrêmement concise, ne contenait que cette phrase : « Votre lettre de Calvi a « arrêté mon départ fixé pour ce soir : arrivez « au plus tôt à Ajaccio. » M. Macéroni hâta sa marche, et entra à Ajaccio dans l'après-midi du 28. Il distingua de loin la maison qu'habitait l'ex-roi, car son pavillon flottait sur le haut de l'édifice, et plusieurs sentinelles étaient placées à la porte. Il entra et fut introduit aussitôt.

Après avoir satisfait l'impatience du roi, qui lui adressait dix questions à la fois, M. Macéroni lui remit le passeport autrichien conçu en ces termes :

« M. Macéroni est autorisé par ces présentes « à prévenir le roi Joachim que S. M. l'empe- « reur d'Autriche lui accordera un asyle dans « ses États, sous les conditions suivantes :

« 1°. Le roi prendra un nom privé : la reine « ayant adopté celui de Lipano, on propose au « roi de prendre ce même nom.

« 2°. Il sera permis au roi de choisir une ville « de la Bohême, de la Moravie, ou de la haute « Autriche, pour y fixer son séjour ; il pourra « même, sans inconvénient, habiter une cam- « pagne dans ces mêmes provinces.

« 3°. Le roi engagera sa parole d'honneur, « envers S. M. I. et R., qu'il n'abandonnera

avoir une réponse : il m'annonça que nos moyens de négociation n'existaient plus, puisqu'on venait de recevoir la nouvelle de l'occupation de Gaëte par les troupes autrichiennes.

Après ces explications, M. Macéroni fit tout ce qu'il put pour faire abandonner à l'ex-roi son audacieux projet, mais ce fut en vain; Joachim lui répondait toujours : « Les Corses m'ont accueilli ; les Napolitains me repousseront-ils? Les premiers ont voulu combattre pour moi qui ne suis point leur roi; les Napolitains feront-ils le contraire? Et d'ailleurs, puis-je abandonner au ressentiment du gouvernement français deux cent cinquante braves qui ont embrassé ma cause, et dont les noms lui sont connus? »

Voyant qu'il était impossible de faire revenir le roi à d'autres idées, M. Macéroni le pria de lui donner un reçu de son message, et une réponse à la lettre qu'il lui avait écrite en lui remettant le passeport, afin qu'il pût les montrer au prince de Metternich.

Joachim écrivit : « M. Macéroni, envoyé par les puissances auprès du roi Joachim, j'ai pris connaissance du message dont vous étiez porteur; j'accepte le passeport que vous êtes chargé de me remettre, et je compte m'en servir pour me rendre à la destination qui m'y est

fixée. Quant aux conditions que S. M. I. et R. impose à l'offre d'un asile en Autriche, je me réserve de traiter cet important article dès que je serai réuni à ma famille.

« Je n'accepte point l'offre que me fait le capitaine Bastard de disposer de la frégate de S. M. Britannique pour me rendre à Trieste, attendu que M. Bastard m'a fait une sommation trop peu mesurée ces jours derniers.

« Persécuté, menacé en Corse parce qu'on m'y a supposé des vues sur cette île, j'avais déjà préparé les moyens d'en partir : je pars en effet cette nuit. J'accepte avec plaisir les deux domestiques que vous voulez me céder.

« Sur ce, M. Macéroni, je prie Dieu, etc.

« *Signé*, JOACHIM. »

M. Macéroni fut invité à dîner par le roi. La société était composée de deux généraux, de cinq ou six colonels, et de quelques autres officiers supérieurs qui formaient l'état-major de la petite armée. Joachim fut gai et affable pendant le dîner; il parla souvent de la France et de la bataille de Waterloo; il rendit justice à l'intrépidité des troupes anglaises et aux talens de leur chef; il blâma la manière dont la cavalerie française fut employée et sacrifiée, et, après un profond soupir, il s'écria : *Si j'avais été là !....*

que malheureux, reconnu formellement de toute l'Europe, et qui, dans un moment difficile, a décidé de la campagne de 1814 en faveur de ces mêmes puissances qui l'accablent aujourd'hui du poids excessif de leurs persécutions?

« C'est une vérité reconnue en Europe, que je ne me suis décidé à repousser les Autrichiens jusqu'au Pô que parce qu'à force d'intrigues on était parvenu à me persuader qu'ils s'apprêtaient à m'attaquer sans l'intervention de l'Angleterre. Je crus nécessaire alors d'avancer mes lignes de défense, et d'engager dans ma cause les peuples de l'Italie.

« Personne mieux que vous et que lord Bentinck ne doit être persuadé que le fatal mouvement de retraite du Pô eut pour motif cette déclaration de ce général, *qu'il se trouvait dans l'obligation de secourir les Autrichiens, s'ils l'avaient demandé.*

« Vous connaissez aussi ce qui occasiona le désordre et la désertion qui eurent lieu dans ma belle armée. La nouvelle de ma mort insidieusement répandue, celle du débarquement des Anglais à Naples, la conduite du général P....., la trahison de quelques officiers qui réussirent avec un art perfide à augmenter le désordre et le découragement, en donnant un funeste exemple, en furent la cause.

« Il n'existe plus en ce moment un seul individu de cette armée qui n'ait reconnu son erreur : je pars pour aller les rejoindre, car ils brûlent du désir de me revoir à leur tête. Ils m'ont tous conservé leur affection, ainsi que toutes les autres classes de mes sujets bien-aimés. Je n'ai point abdiqué ; j'ai le droit de reconquérir ma couronne, si Dieu m'en donne la force et les moyens. Mon existence sur le trône de Naples ne pourrait plus être un motif de crainte, car on ne pourrait plus me soupçonner de correspondre secrètement avec Napoléon, qui est à Sainte-Hélène. L'Angleterre et l'Autriche pourront au contraire retirer de moi quelques avantages, qu'elles espèrent en vain du souverain qu'elles ont mis à ma place sur le trône de Naples.

« Je me livre à ces particularités, M. Macéroni, parce que c'est à vous que j'écris. Votre conduite à mon égard, votre réputation et votre nom, vous ont donné des droits à ma franchise et à mon estime. Vous ne pouvez mettre aucun obstacle à mon départ, lors même que vous en auriez le désir ; car, lorsqu'on vous remettra cette lettre, j'aurai déjà fait bien du chemin vers ma destination. Ou je réussirai dans mon entreprise, ou je mettrai un terme à mes infortunes en perdant la vie. Mille fois j'ai méprisé la mort en combattant pour ma patrie :

baldi et Battistini. La felouque du patron Cecconi était destinée à porter les ordres. Deux cent cinquante hommes en tout, tant militaires que marins, se trouvaient sur cette flottille au moment de son départ. Joachim avait compté sur un plus grand nombre de militaires, dont il avait agréé les offres de service; mais ils furent détournés de leur projet par le chevalier Carabelli le soir même de l'embarquement : le général Ottavj était de ce nombre.

A une heure après minuit, un coup de canon fut le signal du départ : Joachim s'embarqua, et les voiles furent aussitôt déployées. J'ai déjà dit que la garnison de la citadelle d'Ajaccio s'était déclarée pour l'ex-roi : elle donnait de graves inquiétudes au commandant, car on entendait souvent dire aux soldats que le premier qui oserait tirer sur les gens de Murat recevrait une décharge dans les épaules; mais, dès l'instant que Joachim fut parti, le commandant dit à sa troupe qu'il était temps de penser à se mettre à l'abri des soupçons du gouvernement: en conséquence on chargea les canons à boulet et à mitraille, et l'on fit semblant de tirer sur la petite flotte qui était déjà hors de portée.

Sur la route d'Ajaccio à Bastia est un défilé étroit qui peut être considéré comme les Thermopyles entre la Corse méridionale et la Corse

septentrionale. Joachim avait ordonné à ses partisans de l'occuper, et d'empêcher qui que ce fût de le traverser pendant les trente premières heures de son départ de l'île. M. Maceroni même ne fut point exempté de cette consigne. Par ce moyen, le capitaine Bastard ne put être informé du départ de Joachim que quarante heures après. Il mit à la voile en toute hâte; mais sa frégate ne put atteindre l'expédition, qui, ayant dû relâcher en Sardaigne, se trouvait avoir fait fausse route.

Ainsi, le projet le plus téméraire qui eût jamais été conçu n'avait éprouvé aucune entrave jusqu'au commencement de son exécution; et Murat, plein d'espoir, courait à sa perte avec une ardeur et une joie qu'il faisait partager à ses hasardeux compagnons.

On a souvent demandé, et l'on demande encore comment l'ex-roi de Naples avait pu s'aventurer, avec de si faibles moyens, dans une entreprise que le moindre obstacle pouvait faire échouer, et qui, dans ce cas, devait lui coûter la vie, ou, au moins, la perte de sa liberté.

Pour répondre à cette question, il me suffira de reproduire ici les explications données par le général Coletta dans son opuscule intitulé: *Pocchi fatti su Giacchino Murat.* Il s'est chargé de combattre tous les bruits aussi absurdes que

perfides qui avaient été répandus à Naples ; il ne me restera rien à ajouter aux conclusions de ce général, qui a bien connu et bien jugé l'ex-roi de Naples.

« Les hommes qui expliquent les choses extraordinaires au moyen de quelques formules banales, telles que la trahison, l'ambition, la cupidité, assurent, dit le général auquel j'emprunte ces explications, que les amis de Murat, nouvellement esclaves d'une nouvelle politique par ambition et par avarice, s'étaient concertés avec les ministres de Naples pour rappeler l'ex-roi et lui préparer son tombeau. On disait alors que plusieurs lettres lui avaient été adressées pour le tromper sur le mécontentement qui régnait dans le royaume, et pour lui donner la certitude qu'il en était l'objet ; qu'on l'avait assuré que les peuples de la Calabre s'étaient insurgés, et se battaient contre les partisans du nouveau gouvernement ; que toute la troupe était pour lui, et mille autres mensonges fallacieux et excitatifs. On ajoutait enfin, que le nègre du roi, Othello, porteur de ces réponses, avait été arrêté par la police, qui s'était emparée de ses lettres, et l'avait mis en prison au secret. »

« Ainsi donc, s'il fallait en croire ces propos insensés, le gouvernement désirait que Joachim

allât dans le royaume de Naples, afin de pouvoir se débarrasser de lui; le gouvernement lui aurait tendu un piége de concert avec les généraux et les grands de la cour, et tous ces personnages se seraient réunis pour attirer au village du Pizzo ce prince facile à séduire. Telles étaient et telles sont encore les insinuations inconsidérées des gens toujours prêts à trancher les nœuds qu'il ne leur est pas permis de défaire.

« Peut-on raisonnablement admettre ces fables absurdes? Peut-on croire un instant que les ministres aient souhaité le débarquement de Joachim, eux qui tremblaient de frayeur pendant qu'il était dans les prisons du Pizzo, eux qui le craignaient comme des enfans craignent l'apparition des fantômes? Quelque faibles que fussent les moyens de Joachim, quel est celui des membres du gouvernement qui pouvait être rassuré sur l'issue de cette entreprise, si l'ex-roi avait pu aborder le sol napolitain avec les deux cent cinquante hommes qui étaient partis de la Corse avec lui? Et s'il avait été secondé par la population du Pizzo!... Et s'il était arrivé jusqu'à Monteleone!.... Et si, par des offres et des espérances, il avait pu réunir des hommes armés autour de lui!.... Et s'il avait rencontré quelques-uns des bataillons qu'il avait si vaillamment commandés dans les combats!.... Aurait-il

été arrêté aussi aisément qu'il le fut? Aurait-on pu l'emprisonner, et lui donner la mort avec autant de facilité? Beaucoup de sang aurait été répandu avant qu'on se fût rendu maître de sa personne et de ses partisans. Et quel est le ministre qui aurait osé conseiller à son roi d'affronter tant de périls? Je n'en vois aucun parmi ceux qui composaient le ministère de 1815; un projet aussi téméraire ne pouvait pas même germer dans l'imagination la plus inconsidérée.

« Les ministres furent tellement alarmés en apprenant l'arrivée de Joachim, qu'ils n'osèrent pas rendre cette nouvelle publique; et cependant ils connurent en même temps et son débarquement et son arrestation. Le plus grand secret entourait le ministère; les ordres et les avis volaient de télégraphe en télégraphe. Un des ministres avait déjà proposé de faire arrêter les muratistes les plus distingués. Il n'est donc nullement probable que ceux qui craignaient autant le lion enchaîné et moribond, voulussent l'appeler et le combattre pendant qu'il était libre et plein de vigueur.

« Le rapport du ministre au roi, rempli de jactance et de fausse pompe de police, ne fut donné au public que le 19 octobre, c'est-à-dire six jours après l'exécution du malheureux Joachim; son débarquement et sa mort furent con-

nus en même temps; et, ni avant, ni depuis, il ne fut plus question de lui. Il n'est donc pas juste d'accorder au ministère la *gloire d'un coup d'état*, ni la perfidie d'une haute trahison.

« Après avoir combattu les impostures répandues sur le compte des ministres, il me reste à examiner si les courtisans et les généraux désignés par la malveillance comme les agens des manœuvres ministérielles, n'ont pas été accusés aussi légèrement que les premiers. Puisque je viens de prouver que le ministère n'a point attiré Joachim dans le royaume de Naples, cette seconde accusation tombe d'elle-même; mais j'admets le contraire, et je vais examiner la prétendue correspondance qui a dû attirer Joachim dans le piége supposé.

« Il faut d'abord remarquer que, dans le mois de mai 1815, plusieurs hommes d'État et plusieurs généraux quittèrent le royaume de Naples, et que, parmi ceux qui y restèrent, il n'y en avait pas beaucoup qui fussent dans la position de pouvoir écrire à Joachim et de mériter sa confiance. Quelque facilité qu'il eût à croire les bonnes nouvelles, le courtisan qui lui avait montré de la froideur pendant les dernières périodes de son règne, et le général qui avait mal servi dans la dernière campagne, n'avaient plus le droit de lui inspirer de la confiance et de

lui faire prendre une résolution aussi hasardeuse. Quelques-uns seulement pouvaient le tromper; et on doit les chercher plutôt dans l'armée que parmi les courtisans.

« Une pareille perfidie de leur part devait avoir un motif. Honneur, réputation, reconnaissance, et tout autre sentiment noble étaient foulés aux pieds; il n'y avait plus pour eux ni gloire passée, ni espérances futures : un acte d'infamie aurait tout détruit. Quel pouvait être le fruit de tant de sacrifices?

« *Les généraux*, disait-on, *voulaient être conservés dans leurs postes éminens.* Mais ne l'étaient-ils pas par la convention de Casalanza? et un traité solennel n'offrait-il pas plus de garantie qu'une obscure trahison?

« *Les généraux attendaient de l'avancement.* Quel avancement pouvaient espérer des hommes arrivés aux premiers grades militaires? Et quel est celui des généraux de Joachim qui ait eu de l'avancement ou un emploi équivalent depuis 1815? C'est précisément après la catastrophe du Pizzo que les généraux napolitains furent tous mis à la queue de leurs classes, parce qu'on voulut favoriser les généraux venus de la Sicile; et c'est à la même époque que le système de réorganisation de l'armée réduisit leur solde au minimum.

« *Ils espéraient de grandes récompenses pécuniaires.* C'est encore dans ce même temps, en octobre 1815, que le gouvernement perfectionna le système de restitutions des baronnies et des dons de Joachim, système qui atteignit tous les généraux accusés.

« *Ce fut dans l'espoir d'obtenir les faveurs du roi.* Cent fois ces mêmes généraux avaient été en faveur ou en disgrâce; l'expérience leur avait démontré l'inconstance de cette faveur, et ils l'appréciaient à sa juste valeur.

« Tous ces bruits calomnieux ne pouvaient atteindre les généraux que l'on désignait comme ayant provoqué le débarquement de Joachim.

« L'épisode du nègre Othello offensait le bon sens; et cependant beaucoup de gens crédules y ajoutèrent foi. Il aurait été plus difficile de reconnaître Joachim qu'Othello, qui se donnait en spectacle avec son remarquable costume de mameluck, soit dans les fêtes publiques, soit dans les promenades ou dans les voyages de son roi. Il attirait tellement les regards, qu'il n'y avait personne à Naples qui ne le connût. Et l'on ose dire que cet homme fut choisi par Joachim pour être l'émissaire secret de cette périlleuse correspondance! Et l'on trouve des gens qui le croient!

« Othello vint à Naples parce qu'il y était ma-

rié. Des ministres timides et soupçonneux le firent emprisonner, sans que l'on ait pu savoir quel a été son sort. Ce secret, digne du saint-office et si cher à la politique de ce ministère, semblait venir à l'appui de l'opinion émise sur ce prétendu messager; et cependant rien n'était plus faux que l'existence de cette correspondance supposée.

« Ainsi toutes ces suppositions absurdes tombent d'elles-mêmes. L'idée de l'entreprise hardie que Murat tenta lui vint lorsque sa position désespérée lui suggérait des projets de désespéré. Joachim avait été élevé dans la prospérité; la fortune lui avait souri pendant vingt ans; il était l'Achille de l'armée française, et, comme lui, brave, généreux et invulnérable. Toujours dans les périls, il n'y avait point de périls pour lui; courant au devant de la mort, il était toujours respecté par elle; ses ennemis mêmes l'aimaient. Un état heureux et prospère était son état ordinaire; l'infortune n'était pour lui qu'un court épisode de sa vie. Joachim croyait fermement à la fatalité. On l'a entendu répondre plusieurs fois aux amis qui lui conseillaient d'éviter les dangers auxquels il s'exposait dans tous les combats : *La balle qui doit me tuer n'est pas encore coulée.*

« Et cependant, cet homme intrépide aurait

accepté le passeport autrichien, s'il lui était parvenu au moment où l'adversité l'accablait dans les environs de Toulon; et il aurait ajourné à d'autres temps ses projets sur Naples. Vouloir le retenir prisonnier en Autriche eût été chose impossible; l'indocilité et l'audace de son caractère ne pouvaient s'enchaîner. Lorsque le passeport lui fut remis, il avait repris la représentation d'un roi et les habitudes de la prospérité. Les vicissitudes de Toulon étaient oubliées: partout où il s'était présenté dans l'île de Corse il avait été accueilli et fêté. Il crut voir dans les dispositions des habitans de cette île les préludes de l'accueil qui l'attendait à Naples. Il avait des hommes et des bâtimens prêts, il voulut en profiter.

« Joachim aimait à croire que si la mort l'épargnait dans son entreprise et qu'il n'eût point réussi, il n'aurait été que simple prisonnier de guerre. C'est en pensant ainsi qu'il répondit à un colonel de l'expédition qui lui parlait de la hardiesse de son projet: « La mort est habituée « à me respecter dans la guerre. Si la fortune me « trahit je serai prisonnier, mais je ne serai « point prisonnier volontairement, comme je « l'aurais été en acceptant le passeport de l'Au- « triche. Un traitement plus sévère à mon égard « serait non seulement injuste, mais aussi con-

« traire au droit des gens. Bonaparte avait ab-
« diqué le trône de France : il retourna s'y pla-
« cer par les mêmes moyens que je vais em-
« ployer. Il fut malheureux à Waterloo, il est
« prisonnier. Je n'ai point abdiqué : j'ai le droit
« de reconquérir mon royaume. Si j'étais pris
« je serais prisonnier de guerre, et Sainte-Hé-
« lène serait une punition trop forte pour moi.
« Mais rassurez-vous, Naples sera notre Sainte-
« Hélène. »

« Telles furent les espérances de Joachim, tels étaient ses raisonnemens. Son caractère, son bonheur habituel, son aversion pour la captivité et pour la vie obscure et privée; le besoin de régner, besoin impérieux chez les hommes qui ont régné, et surtout chez les hommes dont l'esprit est moins fort que la volonté...., voilà les causes de sa fatale détermination. Celui qui a bien connu Murat n'ira point chercher d'autres motifs pour résoudre le problème de son expédition aventureuse. »

CHAPITRE XXII.

Contrariétés que Murat éprouve au moment de débarquer. — Il est abandonné par la majeure partie de sa troupe, et se décide à se rendre à Trieste. — Il change de détermination et aborde au Pizzo. — Son arrestation. — Traitemens qu'on lui fait subir.

PENDANT les premières vingt-quatre heures, le vent fut favorable à la petite flotille qui portait Murat et ses compagnons; mais dans la seconde nuit du voyage, un coup de vent jeta tous ces petits bâtimens sur la côte de la Sardaigne, où ils manquèrent de s'échouer. Ce ne fut pas sans peine que Barbara parvint à les réunir à l'île déserte de Tavolara. Enfin, après huit jours d'une navigation assez incertaine, la petite flotte arriva, le 6 octobre au soir, sur les côtes de la Calabre citérieure, à trois lieues de distance de Paola. Le commandant Barbara ordonna l'extinction des feux, afin d'ôter toute espèce de soupçon sur sa destination, et prescrivit de se servir de pierres à feu pour signaux. Le vent soufflait de la terre, et obligeait les bâ-

timens à louvoyer pour se maintenir dans la rade de Paola, mais il devint si violent au milieu de la nuit, qu'il les poussa tous en pleine mer et les dispersa.

Le 7, à la pointe du jour, le bâtiment que montait l'ex-roi se trouva seul. Dans la matinée il fut rejoint par celui du patron Cecconi, et tous les deux mouillèrent dans la rade de San-Lucido. Cecconi fut aussitôt détaché pour aller à la découverte des quatre bâtimens égarés; en même temps le roi ordonna au chef de bataillon Ottaviani d'aller à terre avec un marin, pour y prendre des renseignemens: ils y furent arrêtés.

Joachim avait formé le projet de débarquer aux environs de Salerne; il voulait d'abord occuper cette ville, et réunir sous ses drapeaux les nombreux dépôts d'officiers et de soldats de son ancienne armée qui s'y réorganisaient, continuer ensuite sa marche sur Avellino sans le moindre retard, briser les télégraphes qu'il aurait rencontrés, organiser des soldats et des partisans, parcourir ainsi la plus grande partie des provinces du royaume sans s'arrêter nulle part; gagner, par la célérité de ses manœuvres, trois ou quatre journées de marche sur les Autrichiens qui auraient pu le suivre, et se présenter devant Naples dès que le nombre de ses

troupes et de ses partisans aurait pu en imposer à cette ville, et que la nouvelle de son débarquement et de ses succès aurait troublé le moral du peuple, des ministres et du gouvernement.

Ce beau projet fut détruit par l'aquilon, qui dispersa saflottille.

Cependant la felouque de Cecconi était parvenue à rallier la balancelle commandée par le chef de bataillon Courrand, et l'avait amenée au mouillage où se trouvait Barbara; mais on n'avait aucune nouvelle des autres bâtimens. On proposa alors de doubler la pointe de Paola, où l'on aurait infailliblement retrouvé le reste du convoi : Barbara s'y opposa, en alléguant que l'on courrait risque d'être pris par les *scorridori* siciliens, auxquels le télégraphe avait dejà signalé comme suspectes les barques mouillées.

Pendant qu'on délibérait sur la route que l'on prendrait, le capitaine Pernice et un lieutenant demandèrent la permission de quitter le bâtiment de Courrand pour s'embarquer sur celui qui portait l'ex-roi. Ils annoncèrent que Courrand paraissait s'être concerté avec l'équipage pour éviter le débarquement projeté et s'éloigner des côtes de la Calabre. Ce chef de bataillon, appelé à bord de Barbara, y protesta de son dévouement, assurant l'ex-roi qu'il ferait son devoir, quelque chose qui pût arriver.

Comme il était dangereux de rester plus longtemps au mouillage, Murat prit une détermination prompte : la Calabre était devant lui ; l'histoire romanesque de cette contrée se présenta à son imagination : il ordonna de mettre à la voile et de se diriger vers Amantea. D'après les ordres du général Franceschetti, Barbara avait pris à la remorque la barque où se trouvaient Courrand et cinquante anciens militaires sur lesquels on pouvait compter ; mais vers minuit, au moment où l'on allait débarquer, Courrand fit couper le câble qui tenait sa barque attachée à celle de Barbara, et s'éloigna à la faveur des ténèbres. On sut ensuite qu'il avait fait route pour la Corse, en disant aux soldats que le roi, étant dans l'intention d'aller à Trieste, lui avait ordonné de retourner en Corse.

La disparition de la balancelle de Courrand ayant causé la plus vive peine à Joachim, le général Franceschetti crut l'occasion favorable pour le détourner de son projet de descendre dans les Calabres, et vit avec joie que le roi se résignait à accepter l'asile que l'Autriche lui offrait. Des ordres allaient être donnés pour faire route vers l'Adriatique, lorsque Barbara objecta qu'il manquait d'eau et de vivres, et qu'il était nécessaire de mouiller dans quelque port pour faire les provisions nécessaires : il of-

frit de s'embarquer sur la felouque de Cecconi et d'aller au Pizzo, où il se flattait de trouver tout ce qu'il lui fallait pour arriver à Trieste. Murat y consentit, et comme il n'était plus question de débarquement, il fit jeter à la mer un sac contenant cinq cents exemplaires d'une proclamation adressée aux Napolitains.

Mais au moment où Barbara allait s'éloigner, il s'avisa de demander au roi les passeports qu'il avait reçus des puissances alliées, afin, disait-il, de ne pas être inquiété par les autorités du Pizzo. Joachim, surpris, refusa de se dessaisir de ces pièces importantes, et Barbara déclara qu'il n'irait point à terre sans les avoir. Habitué à être obéi, l'ex-roi frémit de colère, et jetant un regard d'indignation sur le Maltais, il s'écria : « Puisqu'on refuse de m'obéir, je débarquerai « moi-même. » Il ordonna aussitôt à tous ses officiers de se mettre en grand uniforme, et fit diriger les deux bâtimens sur le Pizzo.

En abordant, quelques officiers ayant fait un mouvement pour sauter à terre, il les retint en leur disant : « C'est à moi à descendre le pre- « mier. » Il s'élança alors sur le rivage, suivi par vingt-huit militaires et par trois domestiques.

A peine fut-il sur la plage, que des marins, l'ayant reconnu, se mirent à crier *vive Joa-*

chim ! Des curieux accoururent et se joignirent à la petite troupe débarquée, qui marcha rapidement vers la grande place, dominée par le château.

Le 8 octobre était un dimanche, et, selon l'usage, les légionnaires de la commune se trouvaient à cette même heure réunis sur la place du Pizzo pour s'exercer au maniement des armes. Joachim crut que cette circonstance lui serait favorable : il s'approcha, et sa troupe, ayant déployé son drapeau, cria de nouveau *vive le roi Joachim !* Un seul paysan le répéta ; les légionnaires restèrent muets et froids. Ils l'avaient néanmoins reconnu ; mais l'audace de son entreprise les rendit circonspects. Joachim, ne pouvant s'arrêter au Pizzo, continua sa marche vers Monteleone, alors capitale de la province.

La grande route du Pizzo à Monteleone est pénible à faire, à cause des hautes collines qu'il faut traverser à force de contours, et qui la rendent accidentellement fort longue. Joachim, qui depuis douze jours n'avait fait aucun exercice, marchait avec beaucoup de peine ; il fut obligé de s'arrêter dans un champ d'oliviers pour y prendre haleine.

Pendant ce temps, un capitaine de gendarmerie, nommé Trentacapilli, réunit ses adhérens, enflamme le peuple qui s'était assemblé dans les

rues, et l'engage à s'armer contre l'ennemi du roi légitime. Le Pizzo avait été appauvri sous le roi Joachim par la stagnation du commerce, et ses habitans avaient eu lieu de se plaindre des agens de la police. L'entreprise de l'ex-roi ne paraissait nullement devoir être heureuse : aussi presque tous les Pizzois s'armèrent-ils en un instant. Ils courent lui fermer le passage par des sentiers connus d'eux seuls, le suivent et le précèdent sur la grande route, et le placent entre deux feux. Le malheureux Joachim s'avance intrépidement vers eux, malgré les balles qu'ils font pleuvoir près de lui; il les appelle, mais ils ne répondent que par de nouvelles décharges de leurs armes. Le capitaine Moltedo fut tué, et le capitaine Pernice blessé; et cependant les compagnons de l'ex-roi n'avaient pas tiré un seul coup de fusil contre ceux qui ne cessaient de les harceler : Joachim l'avait défendu.

Le moment était critique; l'ex-roi voit sa perte assurée : la mer seule pouvait encore le sauver. Il s'élance de précipice en précipice; il vole, il arrive sur la plage. Ses deux bâtimens avaient gagné le large, et semblaient rester spectateurs indifférens des dangers du roi. Un seul bateau pêcheur était sur le sable; Joachim croit pouvoir le lancer à la mer; il s'épuise en vains efforts sans le faire changer de place; il l'aurait

pu quand fut rejoint par quelques-uns de ses compagnons; mais alors la foule les avait entourés : elle était prête à l'accabler, et déjà plusieurs de ses officiers avaient paré les coups qu'on lui portait, lorsqu'il leur cria de cesser tout vain effort. Détachant alors son épée : « Habitans de Pizzo, dit-il à ceux qui cher-« chaient à le frapper, prenez cette épée dont « je me suis servi avec gloire dans les armées « françaises et qui a combattu pour votre pa-« trie; je vous la remets, mais épargnez la vie « des braves qui m'entourent. » Néanmoins, ces furieux redoublèrent leurs coups; Murat vit mourir à ses côtés le capitaine Pernice et le sergent Giovanini; le général Franceschetti, les capitaines Biciani et Lanfranchi, le lieutenant Pasqualini, le valet de chambre Armand et le sergent Franceschi étaient par terre blessés. Tous les soldats qui étaient restés au haut de la montagne avec le commissaire des guerres Galvani dangereusement blessé, avaient été pris, désarmés et terrassés.

Au milieu de ces traitemens atroces, on traîna le roi et ses malheureux compagnons vers le Pizzo, où ils furent tous jetés pêle-mêle dans un seul et même cachot. Joachim fut dépouillé; l'officier de gendarmerie Trentacapilli s'empara de ses passeports, de l'argent qu'il avait sur lui,

de ses brillans, et d'une lettre de crédit pour une somme considérable que le roi possédait sur une maison de Naples. On saisit encore sur lui un exemplaire de sa proclamation ; il l'avait gardé par oubli parmi ses papiers lorsqu'on jeta les autres au fond de la mer.

L'obscurité du cachot, le silence que les prisonniers gardaient, et qui n'était interrompu que par les gémissemens des blessés ; le sang dont ils étaient couverts, les cris féroces des habitans que l'on entendait à travers les grilles, tout concourait à composer une scène de désespoir et d'horreur qu'il serait bien difficile de décrire. Presque tous les compagnons de Joachim gisaient sur la terre dans le plus grand abattement : lui seul se montra au dessus de ses malheurs ; il ne cessa de consoler ces infortunés tant que dura cette longue et cruelle journée, pendant laquelle il fut constamment en butte aux poignards de quelques furieux, que la garde du Pizzo eut beaucoup de peine à contenir.

Il n'y avait dans ce village aucune troupe de ligne ; les seules qui se trouvaient dans les environs étaient à Montéléone, place ordinaire de la garnison. On ne remarquait dans toute la Calabre aucun préparatif ni aucune précaution, lorsqu'on vint apprendre à l'intendant l'arrestation de l'ex-roi Joachim. Ni l'intendant, ni le

général Nunziante n'ajoutèrent d'abord aucune foi à cette nouvelle ; le gouvernement même ne voulut pas croire au premier avis télégraphique qui lui en fut donné ; mais à peine ce qui se passait au Pizzo fut-il confirmé, que le capitaine Stratti y arriva de Montéléone avec quarante hommes d'infanterie. Il se dirigea vers le château, d'où il eut beaucoup de peine à chasser la populace, qui semblait l'assiéger pour invectiver les prisonniers. Stratti les fit respecter, et s'empressa de prendre la liste de leurs noms. Joachim fut le troisième qu'il interrogea. Dès qu'il se fut nommé, le capitaine s'arrêta, le salua respectueusement, en lui donnant le titre de majesté, et l'introduisit dans une chambre séparée.

Quelque temps après, le général Nunziante arriva, se rendit au château, salua l'ex-roi avec un silence qui exprimait le respect et la peine, et l'interrogea sur le fait de son débarquement. Joachim lui répondit qu'il « se rendait de Corse à Trieste, en vertu d'un passeport qui lui avait été acccordé par l'empereur d'Autriche ; mais qu'ayant été ballotté pendant plusieurs jours par la tempête, le besoin de vivres l'avait forcé d'aborder sur la plage du Pizzo. » Le général Nunziante lui ayant adressé d'autres questions, Joachim répliqua avec quelque vivacité, ce qui mit

momentanément un terme aux questions du général. Il ne parla plus alors à l'ex-roi que de sa fatigue, lui offrit d'autres habits, lui prodigua ses soins et ne cessa de l'honorer. Le général Nunziante, dans la plus désagréable de toutes les situations où un homme public puisse jamais se trouver, sut allier à son devoir le respect dû à un roi devenu malheureux. Ferdinand lui a accordé le titre de marquis, lui a donné de larges pensions, l'a désigné pour avoir de l'avancement; et cependant les mânes de Joachim ne sauraient l'accuser.

Après avoir reçu les soins du général, le prisonnier se calma, et dormit long-temps du sommeil le plus tranquille. A son réveil, il reprit ses manières et ses habitudes, et la jovialité de son caractère reparut sur son visage. Il conversait fréquemment avec le capitaine Stratti, qui le gardait; il parlait de son royaume, de son armée, de sa dernière campagne. Il louait quelques-uns de ses généraux et en blâmait d'autres: et ceux qu'il louait étaient précisément les mêmes que les calomniateurs accusaient de trahison.

Joachim ne craignait point l'avenir; sa détention dans les états autrichiens était le *nec plus ultrà* des mauvais traitemens qu'il redoutait. La veille même de sa mort, il prévoyait la possi-

bilité d'un accommodement, en *renonçant, en faveur de son cousin Ferdinand, à la seconde Sicile, et en gardant pour lui le royaume de Naples*. C'est ainsi que Murat raisonnait dans la prison du Pizzo qui devait lui servir de tombe!

CHAPITRE XXIII.

Fausses espérances données à Murat par le général Nunziante. — — Décision de la cour de Naples. — Ordre de mort envoyé par le télégraphe. — Formation de la commission militaire. — Adieux de Murat à sa famille. (1815.)

Le jour parut enfin, et un chirurgien se présenta pour panser les blessures des prisonniers : elles lui parurent graves, mais il n'en jugea aucune de mortelle. Le général Nunziante suivit de près le chirurgien ; il fit mettre les soldats dans un autre cachot, et autorisa le commissaire des guerres Galvani, le seul des blessés dont la vie fût en danger, à se faire transporter dans une chambre en ville, où il serait gardé par deux factionnaires. Les malheureux compagnons de Joachim remarquèrent que le général Nunziante avait l'air embarrassé ; il pria l'ex-roi de patienter encore vingt-quatre heures. Les prisonniers apprirent le lendemain qu'on avait laissé Joachim dans le cachot, parce que les paysans de Montéléone étaient accourus au

Pizzo sous le prétexte d'offrir leurs services au général Nunziante, mais avec l'intention de délivrer le roi. Nunziante avait été obligé de faire mettre des pièces de campagne sur la place, et de menacer ces montagnards de faire feu sur eux, s'ils ne se retiraient pas dans leurs foyers. Ce jour-là, Nunziante fit préparer un déjeûner splendide dans une chambre à côté de celle qu'occupait le prisonnier : ils s'y assirent ensemble et y admirent plusieurs officiers siciliens. Pendant le déjeûner ces officiers gardèrent le plus morne silence ; ils paraissaient très-émus en voyant dans les fers celui qui, peu de mois avant, était sur le trône de Naples.

Dans le courant de la journée, l'ex-roi écrivit à son épouse, au général en chef commandant les troupes autrichiennes à Naples, et à l'ambassadeur d'Angleterre, pour les informer de sa détention au Pizzo. Ces lettres furent envoyées au roi Ferdinand ; mais ses ministres, craignant sans doute que les représentans des puissances alliées ne s'opposassent à l'exécution de leurs ordres, ne firent remettre les lettres qu'après la mort du prisonnier.

Murat conservait dans son cachot le calme d'un héros, et Nunziante ne cessait de lui répéter que le roi Ferdinand étant très-humain s'empresserait de le rendre à sa famille, en Au-

triche. Mais après le dîner ce général parut inquiet; il parla vaguement d'une dépêche télégraphique qui était arrivée à la nuit tombante et qu'il n'avait pu comprendre.

Le lendemain, 12 octobre, le colonel anglais Robwisson, commandant la flottille anglo-sicilienne, fut présenté à l'ex-roi par le général Nunziante. Joachim témoigna le désir d'être transporté dans la petite ville de Tropea, à trois lieues du Pizzo, pour y attendre la décision de la cour de Naples. Nunziante ne voyait point d'obstacles à ce voyage; mais le colonel anglais lui ayant fait observer que dès l'instant où l'ex-roi aurait mis le pied sur un bâtiment anglais il ne serait plus à la disposition du roi Ferdinand, Nunziante changea d'avis et déclara à Joachim qu'il ne pouvait le laisser embarquer sans un ordre de son souverain.

Pendant que le prisonnier du Pizzo attendait avec calme la décision de Naples, les ministres du roi Ferdinand étaient réunis en conseil permanent, où ils fluctuaient entre mille déterminations diverses: ils s'arrêtèrent à la seule qu'ils auraient dû repousser, et décidèrent que l'ex-roi de Naples serait jugé par une commission militaire comme *ennemi public*. Cet ordre fut transmis au général Nunziante par le télégraphe, et par plusieurs estafettes successives.

Le ciel était couvert, la route était longue; on dut répéter plusieurs fois cet ordre, que les télégraphes ne transmettaient au général Nunziante que très-confusément : et comme le signe d'intelligence que l'on attendait si ardemment à Naples n'y arrivait point, on y était dans la plus pénible anxiété.

Le 12 octobre, on expédia au Pizzo le prince de Canosa : il suffisait de connaître le nom du messager pour deviner la nature des ordres qu'il portait.

Cependant le général Nunziante avait enfin compris les ordres que le télégraphe lui transmettait; mais dans l'espoir que la décision des ministres serait révoquée par les courriers partis de Naples après la dépêche, il avait pris sur lui d'en suspendre l'exécution. Enfin, dans la nuit du 12 au 13 octobre, un courrier lui apporta un décret ainsi conçu :

Naples, le 9 octobre 1815.

« Ferdinand, par la grâce de Dieu, etc., etc.; nous avons « décrété et décrétons ce qui suit.

« Art. 1er. Le général Murat sera traduit devant une « commission militaire dont les membres seront nom- « més par notre ministre de la guerre.

« 2. Il ne sera accordé au condamné qu'une demi- « heure pour recevoir les secours de la religion. »

De ce moment le général Nunziante quitta le château et alla s'établir dans une maison particulière ; ne pouvant plus, disait-il, supporter la vue du guerrier infortuné qu'il se trouvait obligé de faire condamner. Dans la même nuit la commission militaire chargée de prononcer la sentence de l'ex-roi fut convoquée au Pizzo. Elle se composait de :

JOSEPH FASULO, adjudant-commandant et chef d'état-major, président ;

RAFAEL SCALFARO, chef de la légion de la Calabre inférieure ;

LATEREO NATALI, lieutenant-colonel de la marine royale ;

JANVIER LANZETTA, lieutenant-colonel du corps du génie ;

MATHIEU CAMILLI, capitaine d'artillerie ;

FRANÇOIS DE VENGÉ, *idem* ;

FRANÇOIS MARTELLARI, lieutenant d'artillerie ;

FRANÇOIS FROIO, lieutenant au 3[me] régiment, faisant fonctions de rapporteur ;

JEAN DE LA CAMERA, procureur-général au tribunal criminel de la Calabre inférieure, adjoint au rapporteur ;

Et de FRANÇOIS PAPAVASSI, greffier.

Tous ces officiers, le rapporteur excepté, tenaient leurs grades du roi Joachim, et avaient

reçu de lui plus ou moins de faveurs et de décorations militaires.

Toute la peine qu'ils pouvaient encourir, en refusant sans motif de faire partie de cette commission, aurait été la perte de leurs emplois et un emprisonnement de trois mois. A quel vil prix ils pouvaient acheter une honorable célébrité......! Ils acceptèrent tous!...

Joachim, ignorant sa destinée, était encore livré au sommeil, et déjà la commission qui devait le condamner était assemblée dans une autre chambre du château. Il dormait paisiblement, et c'était pour la dernière fois! Le général Nunziante chargea le capitaine Stratti, dès l'aurore du 13 octobre, d'aller apprendre à Joachim qu'il allait être jugé. Stratti sut allier dans cette douloureuse mission tout ce que la pitié et le respect dus au malheur exigeaient. Il attendit le réveil de Joachim, et préluda longtemps par des paroles de consolation. Mais à peine lui eut-il appris l'arrivée de l'ordre qui devait le mettre en jugement comme ennemi et perturbateur de la tranquillité publique, que Joachim l'interrompit en lui disant : « Mon cher Stratti, je suis perdu; l'ordre de me juger est un ordre de mort. » La douleur l'empêcha de continuer; quelques larmes coulèrent de ses yeux, mais il les essuya bientôt, et demanda

s'il lui était permis d'écrire à sa famille. Le capitaine, trop affecté lui-même, ne lui répondit que par un signe affirmatif; et aussitôt Joachim traça d'une main assurée la lettre suivante :

« Ma chère Caroline, ma dernière heure est arrivée. Dans quelques instans j'aurai cessé de vivre, dans quelques instans tu n'auras plus d'époux. Ne m'oublie jamais. Je meurs innocent; ma vie ne fut tachée d'aucune injustice. Adieu, mon Achille; adieu, ma Létitia; adieu, mon Lucien; adieu, ma Louise : montrez-vous au monde dignes de moi. Je vous laisse sans royaume et sans biens, au milieu de mes nombreux ennemis..... Soyez constamment unis; montrez-vous supérieurs à l'infortune; pensez à ce que vous êtes et à ce que vous avez été, et Dieu vous bénira. Ne maudissez point ma mémoire. Sachez que ma plus grande peine, dans les derniers momens de ma vie, est de mourir loin de mes enfans. Recevez la bénédiction paternelle; recevez mes embrassemens et mes larmes. Ayez toujours présent à votre mémoire votre malheureux père.

« Pizzo, 13 octobre 1815. »

Après avoir fini d'écrire, il coupa quelques boucles de ses cheveux, et les ayant enveloppées

dans la lettre, il la remit sans être cachetée à M. Stratti.

En ce moment le capitaine Starace, nommé d'office pour remplir les fonctions d'avocat de Joachim auprès de la commission militaire, se présenta devant l'ex-roi, et lui fit connaître en pleurant le triste devoir qu'on lui avait imposé. Je dois défendre V. M., ajouta-t-il, et devant quels juges!

« Ils ne sont point mes juges, répondit aussitôt Joachim : ils sont mes sujets, et il ne leur est point permis de juger leur souverain, de même qu'il n'est point permis à un roi de juger un autre roi, parce que nul ne peut avoir de l'empire sur son égal. Les souverains n'ont point d'autres juges que Dieu et les peuples.

« Si l'on me considère comme un maréchal de France, un conseil de maréchaux peut seul me juger; si l'on ne me regarde que comme un simple général, un conseil de généraux est nécessaire. Pour que je descende au niveau des juges qui viennent d'être nommés, il faudrait déchirer trop de pages de l'histoire de l'Europe. Un tel tribunal est incompétent : j'aurais honte de me présenter devant lui. »

C'est en vain que les capitaines Starace et Stratti voulurent le calmer, afin d'écrire quelques lignes pour sa défense; il répétait toujours:

« Vous ne pourrez pas me sauver la vie, laissez-moi sauver la dignité royale. Il ne s'agit point ici de jugement, mais de condamnation. Ceux qui composent la commission ne sont pas mes juges, ils sont mes bourreaux. M. Starace, vous ne parlerez point en ma défense; je vous l'ordonne. »

Quelques instans après, le rapporteur de la commission vint trouver Joachim, dans l'intention de l'interroger; et, suivant l'usage, il lui demanda ses noms, son âge, sa patrie; il allait continuer, lorsque le prisonnier l'interrompit en lui disant: *Je suis Joachim Napoléon, roi des Deux-Siciles: partez, monsieur.*

Resté seul, il se promena long-temps dans sa prison, la tête inclinée sur sa poitrine, et paraissant accablé par les plus tristes pensées. Le capitaine Stratti vint l'y trouver; mais, en le voyant dans cet état, il n'osait lui parler. Joachim le prévint en lui disant: « *Le Pizzo* est aujourd'hui dans l'allégresse que lui cause mon infortune: eh! qu'ai-je donc fait aux Napolitains pour qu'ils soient mes ennemis? J'ai dépensé pour eux tout ce que j'avais, au détriment de ma famille; tout ce qu'il y a d'utile et de *libéral* dans leur code est mon ouvrage; j'ai mis l'armée en réputation, et la nation au rang des puissances de l'Europe. J'ai préféré les Napoli-

tains aux Français qui m'ont placé sur ce trône, d'où je descends sans crainte et sans remords. La tragédie du duc d'Enghien, que le roi Ferdinand paraît vouloir venger par une autre tragédie semblable, me fut étrangère : j'en atteste en témoignagne ce Dieu qui doit me juger bientôt. » Et après quelques instans il ajouta : « Capitaine Stratti, il est temps de nous séparer; je sens le besoin d'être seul. Je vous remercie des soins que vous m'avez donnés pendant ces jours. Dans l'état où je me trouve réduit, je ne puis attester ma reconnaissance qu'en publiant les obligations que je vous ai. Faites que ma famille reçoive ma dernière lettre, et soyez heureux. »

Aussitôt que la commission militaire fut nommée, on choisit un prêtre pour assister Joachim dans ses derniers actes religieux. Ce choix tomba sur le chanoine Masdea, septuagénaire : ce confesseur était tellement certain que son ex-roi serait condamné à mort, que, long-temps avant le prononcé de la sentence, il se rendit au château, et demanda à être admis auprès du prisonnier. « Sire, lui dit-il, c'est pour la seconde fois que je me présente devant vous : lorsque V. M. vint au Pizzo, je lui demandai une somme pour achever la cathédrale, et elle daigna m'accorder beaucoup plus que je n'osais espérer.

Puisque V. M. a bien voulu entendre ma voix dans cette occasion, j'aime à me persuader qu'elle ne rejettera pas aujourd'hui mes exhortations, qui tendent à assurer l'éternel repos de son ame. » Joachim accueillit ce prêtre avec une résignation religieuse; il fit même, sur la demande du chanoine, une déclaration par écrit, ainsi conçue : *Je déclare mourir en bon chrétien.* J. N.

---

tains aux Français qui m'ont pl…
d'où je descends sans craint…
La tragédie du duc d'Eng…
dinand paraît vouloir…
tragédie semblable, …
teste en témoignag…
bientôt. » Et ap…
« Capitaine S…
rer ; je sen…
mercie d…
dant c…
duit…
q…

…XIV.

…ilitaire de Pizzo. — Condamnation à … comme *ennemi public*. — Revue que … — Ses derniers momens. — Sa mort … détails sur sa famille.

En ce moment, et non loin du lieu où se passait cette scène attendrissante, la commission militaire exerçait ses terribles pouvoirs. L'avis des juges fut unanime ; ils rendirent la sentence suivante :

« La commission militaire, etc.

« Réunis à dix heures du matin, du jour 13 de ce mois d'octobre de l'an 1815, dans le château du Pizzo, pour y juger le général français Joachim Murat, comme *ennemi public* ;

« Après avoir pris connaissance des pièces produites au procès,

« Et après avoir entendu :

« Les témoins en séance publique,

« Le rapporteur dans ses conclusions,

« M. Starace, faisant fonctions de sous-directeur d'artillerie dans les Calabres, avocat nommé d'office pour défendre l'accusé, lequel a déclaré qu'il ne lui restait plus rien à ajouter ;

'e procureur-général, dans son avis;
is en secret pour délibérer;
ident a posé la première question:
rançais Joachim Murat est-il en-
lic?

onsidérant que la lecture des actes, l'exa-
n des témoins, et le résultat de la discussion, ont donné lieu à établir les faits suivans:

FAITS.

« Vers les dix heures du matin du dimanche 8 du courant mois d'octobre, deux bâtimens s'approchèrent du rivage de cette commune du Pizzo, desquels débarquèrent avec la rapidité de l'éclair, et avec une évidente infraction des lois sanitaires, trente personnes presque toutes armées de fusils et de pistolets. Des cris de *vive le roi Joachim!* partaient de leurs rangs, et l'une de ces personnes, qui fut ensuite reconnue pour être Joachim Murat, proférait le même cri, se proclamant ainsi lui-même, et excitant les autres. Il se montrait partout, sur la plage, sur la route et sur la place du Pizzo, afin d'être reconnu. Lorsqu'ils furent tous arrivés au Pizzo, sans avoir discontinué leurs cris, Murat s'adressa à quelques légionnaires pour qu'ils fissent battre la générale, et que tout le monde se réunît à lui pour aller arracher le

CHAPITRE XXIV.

Jugement de la commission militaire de Pizzo. — Condamnation à mort de Joachim Murat, comme *ennemi public*. — Revue que fait l'ex-roi de son règne. — Ses derniers momens. — Sa mort tragique. — Quelques détails sur sa famille.

En ce moment, et non loin du lieu où se passait cette scène attendrissante, la commission militaire exerçait ses terribles pouvoirs. L'avis des juges fut unanime ; ils rendirent la sentence suivante :

« La commission militaire, etc.

« Réunis à dix heures du matin, du jour 13 de ce mois d'octobre de l'an 1815, dans le château du Pizzo, pour y juger le général français Joachim Murat, comme *ennemi public ;*

« Après avoir pris connaissance des pièces produites au procès,

« Et après avoir entendu :

« Les témoins en séance publique,

« Le rapporteur dans ses conclusions,

« M. Starace, faisant fonctions de sous-directeur d'artillerie dans les Calabres, avocat nommé d'office pour défendre l'accusé, lequel a déclaré qu'il ne lui restait plus rien à ajouter ;

« Et le procureur-général, dans son avis;
« Réunis en secret pour délibérer;
« Le président a posé la première question: *Le général français Joachim Murat est-il ennemi public?*

« Considérant que la lecture des actes, l'examen des témoins, et le résultat de la discussion, ont donné lieu à établir les faits suivans:

FAITS.

« Vers les dix heures du matin du dimanche 8 du courant mois d'octobre, deux bâtimens s'approchèrent du rivage de cette commune du Pizzo, desquels débarquèrent avec la rapidité de l'éclair, et avec une évidente infraction des lois sanitaires, trente personnes presque toutes armées de fusils et de pistolets. Des cris de *vive le roi Joachim!* partaient de leurs rangs, et l'une de ces personnes, qui fut ensuite reconnue pour être Joachim Murat, proférait le même cri, se proclamant ainsi lui-même, et excitant les autres. Il se montrait partout, sur la plage, sur la route et sur la place du Pizzo, afin d'être reconnu. Lorsqu'ils furent tous arrivés au Pizzo, sans avoir discontinué leurs cris, Murat s'adressa à quelques légionnaires pour qu'ils fissent battre la générale, et que tout le monde se réunît à lui pour aller arracher le

drapeau royal qui flottait sur le fort et y substituer celui qu'il avait avec lui. Il annonçait à tout le monde qu'il venait réoccuper son royaume, et que ce n'était plus à S. M. Ferdinand IV, mais bien à lui, que l'on devait obéissance.

« Les efforts de Murat et de ses compagnons ne purent séduire personne, et les habitans s'armèrent et se réunirent aux légionnaires pour s'emparer des hauteurs, et s'opposer ainsi par la force aux démarches ultérieures que Murat aurait pu tenter. Lorqu'il s'aperçut des dispositions du peuple, il s'empressa de se diriger avec sa troupe sur la route supérieure; mais à peine eut-il dépassé les habitations, que des coups de fusil tirés de la partie qui dominait cette route l'obligèrent à changer d'avis et à se rendre en toute hâte au bord de la mer, dans l'intention de se rembarquer avec ceux de sa suite qui purent le suivre, les autres s'étant cachés dans les vallons. Quoique attaqué de tous les côtés, il parvint au rivage; mais il n'y trouva plus les moyens de salut qu'il y avait laissés, parce que ses bâtimens s'étaient éloignés. Ayant aperçu un bateau sur le sable, il essaya vainement de le lancer à la mer pour se soustraire à ceux qui le poursuivaient; mais des marins l'en empêchèrent et l'arrêtèrent. Il fut emprisonné aus-

sitôt avec ses compagnons, dont le nombre était de vingt-huit, tous Corses de naissance, et tous pris les armes à la main : un d'eux avait perdu la vie par un coup de fusil.

« Murat a déclaré que, la nuit du 28 septembre dernier, il était parti d'Ajaccio avec ceux de sa suite pour se rendre à Trieste, et aller rejoindre sa famille; qu'assailli et ballotté par une tempête, et son bâtiment ayant beaucoup souffert, il se trouvait dans la nécessité d'en changer et de se munir de vivres, ce qui lui fit prendre la détermination de débarquer sur cette côte.

« Parmi les papiers qui ont été trouvés sur les prisonniers, on a remarqué deux soi-disant décrets de Joachim Murat, par lesquels, sous les dates des 25 et 27 septembre dernier, s'investissant du titre de roi des Deux-Siciles, il conférait des grades et des honneurs à Jean Moltedo et à Pierre Pernice, tous les deux de sa suite.

« Dans une lettre écrite en date d'hier par M. l'intendant de Cosente au général Nunziante, on remarque que, le 7 octobre, Murat avait tenté de débarquer sur les côtes de Sainte-Lucie, et que, poursuivi par la force publique, il avait laissé deux de ses compagnons sur la place.

« Considérant que Joachim Murat, après

ou presque en flagrant délit, pour des provocations ou des actions commises dans des lieux publics, ayant pour objet d'exciter le peuple à se révolter contre le gouvernement;

« Considérant que les attentats dont Joachim Murat a été déclaré coupable sont prévus par les articles 87 et 91 du Code pénal, ainsi conçus:

« Art. 87. L'attentat ou complot qui aurait pour but de détruire ou de changer le gouvernement, ou l'ordre de successibilité au trône, ou qui tendrait à exciter les citoyens et les habitans à s'armer contre l'autorité royale, sera puni de la peine de mort, avec la confiscation des biens.

« Art. 91. L'attentat ou complot qui aurait pour but d'exciter à la guerre civile, en armant ou induisant les citoyens et les habitans à s'armer les uns contre les autres, ou de porter la dévastation et la guerre dans une ou plusieurs communes, sera puni de mort, avec la confiscation des biens de ceux qui s'en seront rendus coupables.

« La commission a décidé et décide que les dispositions de ces articles sont applicables à Joachim Murat.

« Par ces motifs, à la même unanimité, l'a condamné et condamne à la peine de mort, avec la confiscation de ses biens.

« ORDONNE :

« Que le présent jugement sera exécuté à la diligence du rapporteur, et qu'il en sera imprimé cinq cents copies.

« Prononcé à cinq heures de l'après-midi, desdits jour, mois et an que ci-dessus.

« *Signés*, J. FASULO, R. SCALFARO, NATALI, LANZETTA, M. CAMILLI, DE VENGÉ, F. P. MARTELLARI, F. FROIO, J. LA CAMERA; PAPAVASSI, *secrétaire*. »

Pendant que le greffier de la commission militaire rédigeait à la hâte la sentence qu'on vient de lire, Joachim, resté sous la garde de quatre officiers, s'exprimait avec la plus grande vivacité sur les ordres arrivés de Naples.

« J'avais cru le roi Ferdinand plus grand et plus humain, s'écriait-il; j'aurais agi plus généreusement que lui s'il eût débarqué dans mes États, et que le sort des armes l'eût fait tomber en mon pouvoir!....

« Mes malheurs procurent à Ferdinand la jouissance d'un royaume bien différent de ce qu'il était en 1806. Je suis entré à Naples avec douze millions, et j'en suis sorti, après dix années d'une domination que je me suis efforcé de rendre paternelle, avec deux cent cinquante mille francs pour toute fortune. Je laisse au roi Ferdinand sa capitale embellie de palais ornés avec

magnificence, et tout ce qu'il peut désirer pour l'éclat de sa cour; j'ai introduit dans le royaume des lois qui ont placé les Napolitains au rang des nations civilisées; j'ai assuré l'administration de la justice, qui était autrefois ce qu'il y avait de plus corruptible et de plus corrompu au monde; j'ai fait disparaître les stylets et les assassinats; j'ai établi une police telle qu'il la faut dans une grande ville, qui contient dans ses murs tant d'oisifs et de vagabonds; j'ai tout fait pour inspirer aux Napolitains l'amour du travail; j'ai encouragé l'industrie, l'agriculture, les arts, en accordant des récompenses nationales au mérite dans toutes les classes des citoyens; j'ai créé beaucoup d'établissemens pour l'instruction de la jeunesse, et pour assurer le repos à la vieillesse malheureuse; j'ai établi l'ordre dans les finances et dans l'administration civile, et j'aurais ranimé le commerce intérieur et extérieur sans les guerres qui le gênaient dans toute l'Europe. »

Passant ensuite à l'armée et à la marine napolitaines, Murat se complaisait à dire qu'il les avait portées à un point qu'elles n'avaient jamais atteint. « Soit à la cour, soit à l'armée, continuait-il en se promenant à grands pas, je n'ai eu en vue que la prospérité de la nation; j'ai fait pour cela tous les sacrifices imaginables; j'ai

oublié mes propres intérêts pour le bonheur des Napolitains; je n'ai dépensé les revenus publics que pour leur avantage; je n'ai rien fait pour moi; je n'emporte en mourant d'autres richesses que mes actions. C'est toute ma gloire et ma consolation.

« Dans l'état de choses, dit encore Joachim, Ferdinand n'a plus rien à craindre de moi, et ma mort ne lui est pas nécessaire pour régner tranquillement. Au lieu de transmettre les ordres cruels que l'on va exécuter, il aurait retiré quelque gloire à suivre l'exemple des puissances alliées, en me donnant des passeports pour me rendre au sein de ma famille. Cette conduite aurait été plus digne d'un roi, qu'une politique qui peut devenir un jour une source de vengeances. Sa générosité envers un ennemi qui n'est plus à craindre aurait obtenu la sanction des contemporains et de la postérité. »

Murat venait d'attendrir les officiers qui l'écoutaient par ce récit fait avec autant de vérité que de dignité, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit. Le rapporteur se présenta pour lui annoncer sa condamnation à la mort et l'exécution de la sentence dans une demi-heure. Joachim l'écouta avec dédain. Les derniers instans de sa vie furent ceux d'un héros : les approches de la mort, qui font frissonner jusqu'à l'homme le plus

intrépide, n'altérèrent pas un seul instant son sang-froid et sa fermeté; et quand on vint le chercher pour le conduire dans une autre chambre, il alla d'un pas assuré au devant du peloton de soldats qui s'y trouvait, et vit froidement charger les armes. Il ne voulut pas qu'on lui bandât les yeux; et, s'étant placé comme pour mieux recevoir les coups, il dit aux soldats : *Sauvez le visage, visez au cœur.* L'ex-roi de Naples tomba mort à l'instant même, tenant à sa main une cornaline sur laquelle était gravée la tête de son épouse.

Son corps, mutilé par la violence des coups de feu qu'il avait reçus presque à bout portant, fut mis dans un cercueil, et porté à la cathédrale du Pizzo, où il fut inhumé.

Telle fut la fin aussi déplorable que tragique du guerrier illustre que la mort avait respecté dans plus de deux cents batailles rangées ou combats; qui, pendant plus de vingt ans, conduisit les soldats français à la victoire, et qui fit les plus étonnans prodiges de valeur à la tête de nos vaillans escadrons. Sa vie des camps fut constamment héroïque, et sa mort a été digne de cette vie. Il périt au même âge et de la même manière que son illustre compagnon d'armes Ney, *le brave des braves*, qui ne lui survécut que cinquante-cinq jours.

La postérité reprochera sans doute au roi de Naples Joachim Napoléon les grandes fautes politiques qu'il commit par faiblesse de caractère ; mais elle admirera toujours l'intrépide général de cavalerie dont le front brilla d'un éclat si vif sous les palmes d'Aboukir, de Marengo, d'Eylau, de la Moscowa, de Dresde et de Leipzig. Sa grande valeur dans les combats l'avait rendu l'objet de l'admiration des militaires de toutes les nations, depuis l'Arabe du désert africain jusqu'au cosaque des rives du Don, comme la bonté de son cœur, sa franchise et sa générosité l'avaient fait aimer de tous ceux qui le connurent; et il l'aurait été généralement de ses sujets, si ses agens dans les provinces n'eussent pas trop souvent dénaturé ses intentions; car il fallait des circonstances bien impérieuses pour qu'il cessât d'être le plus humain des hommes.

Son règne sur les Napolitains fut doux et paternel. Je n'ajouterai rien à ce qu'il a dit lui-même, quelques instans avant sa mort, sur les améliorations qu'il était parvenu à introduire dans toutes les parties de l'administration de son royaume; il n'a rien avancé dont les preuves n'existent encore. Son plus beau titre aux yeux de l'humanité sera d'avoir désinfecté les routes de ce pays des brigands permanens qui rendaient les communications si dangereuses, et d'avoir

arraché des mains des Napolitains l'arme funeste avec laquelle il se commettait impunément tant d'assassinats dans les rues mêmes de la capitale. S'il n'a pu communiquer à ses troupes son courage et son activité, c'est parce qu'il faut plus qu'un règne de quelques années pour métamorphoser en une nation belliqueuse des peuples indolens et efféminés, qui n'ont plus rien de commun avec les Marses et les Samnites, dont ils se vantent pourtant encore d'être les véritables descendans.

Au moment de la mort de l'ex-roi de Naples Joachim Murat, la reine son épouse était dans la Haute-Autriche, avec toute sa famille et le peu d'amis que lui avait laissés l'infortune. Depuis lors elle n'a plus cessé d'habiter le château de Fransdhorf, sous le nom de comtesse de Lipano. Il m'est pénible de devoir rappeler ici le procès que le général Franceschetti s'est cru autorisé à intenter à l'ex-reine de Naples, pour la contraindre au paiement d'une somme de quatre-vingt mille francs que ce général assurait avoir à réclamer des héritiers de l'ex-roi. « Vous « figureriez comme un singulier personnage, « écrivait amicalement le général Macdonald « au général Franceschetti, si d'une manière « quelconque, vous preniez aujourd'hui une at- « titude hostile contre les enfans de celui que

« vous avez appelé votre bienfaiteur. » Cette prédiction s'est vérifiée, et le général Franceschetti, qui s'était acquis des titres à l'estime de tout le monde, a vu rejeter sa demande par tous les tribunaux auxquels il s'était adressé.

Les deux princesses, filles de l'ex-roi de Naples, ont été mariées; l'aînée, Marie-Létitia-Joséphine, a épousé le marquis Popoli, de Bologne, et la plus jeune, Louise-Caroline, a donné sa main au comte Rasponi, de Ravenne.

J'ignore où se trouve le plus jeune des fils de l'ex-roi; on m'a assuré qu'il voyage pour son instruction.

Quant à l'aîné, Achille-Napoléon, il a pris, par amour pour la liberté plus encore que par regret du brillant avenir qu'il a perdu, la détermination de quitter l'Europe pour aller s'asseoir aux foyers d'un peuple libre, celui des États-Unis. Il a acquis des terres dans les Florides, et habite en ce moment Wasceissa, près Tallahassée. Lorsque le général Lafayette fut visiter le berceau de sa gloire, Achille Murat fit un long voyage pour aller saluer l'hôte des États-Unis, et passa plusieurs jours auprès de ce patriarche de la liberté. Le général se plut à l'entretenir de quelques-uns des traits de grande bravoure de l'ex-roi de Naples : Achille en fut ému jusqu'aux larmes; et pressant les mains de l'illustre voyageur, il s'écria avec l'accent de la

plus vive reconnaissance : « Ah! général, que vous me faites plaisir en me parlant ainsi de mon père ; il y a si long-temps que je n'en ai entendu dire du bien ! »

Si l'on veut se faire une idée des principes, des moyens et de l'esprit observateur de M. Achille Murat, on doit lire la *Correspondance inédite entretenue par un nouveau citoyen des Etats-Unis avec un de ses amis d'Europe*. Les premières lettres de cette correspondance viennent d'être publiées dans le premier numéro de la *Revue trimestrielle*, ouvrage périodique très-recommandable. Ces lettres, que l'on sait être du fils aîné de l'ex-roi de Naples, contiennent les détails les plus curieux et les plus intéressans sur les partis, d'ailleurs peu dangereux pour la liberté, qui divisent la république, ainsi que sur les États naissans de l'Union, qui, sous le nom de *territoire*, s'élèvent, en moins de douze années, du dernier degré de l'ignorance et même de la barbarie au sommet de la civilisation. Le jeune observateur qui a écrit ces lettres promet de devenir un citoyen des plus distingués. Puisse-t-il, loin des grandes faveurs de la fortune, être plus heureux que l'illustre guerrier de qui il reçut le jour, et donner à sa mère les consolations dont elle a besoin dans son exil !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

Pages

TABLE

DEUXIÈME PARTIE.

Pages

FIN DE LA TABLE.

